


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



PENDANT LA GUERRE

DU MÊME AUTEUR

Roman, Théâtre, Poèmes,

SIXTINE.

LE PÈLERIN DU SILENCE, Le Fantôme. Le Château singulier. Théâtre muet. Le Livre des litanies. Pages retrouvées.

LES CHEVAUX DE DIOMÈDE.

D'UN PAYS LOINTAIN.

LE SONGE D'UNE FEMME.

LILITH, *suivi de* THÉODAT.

UNE NUIT AU LUXEMBOURG.

UN CŒUR VIRGINAL. Couverture de G. d'Espagnat.

COULEURS, *suivi de* CHOSES ANCIENNES.

HISTOIRES MAGIQUES.

LETTRES D'UN SATYRE (G. Crès, édit.)

LE CHAT DE MISÈRE. *Idées et Paysages* (Messein, édit. « Collection des trente ».)

Critique

LE LATIN MYSTIQUE (Etude sur la poésie latine du moyen-âge). (G. Crès, édit.).

LE LIVRE DES MASQUES (Ier et IIe), gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui, avec 53 portraits par F. Vallotton.

LA CULTURE DES IDÉES.

LE CHEMIN DE VELOURS. *Nouvelles dissociations d'idées.*

LE PROBLÈME DU STYLE. *Questions d'Art, de Littérature et de Grammaire.*

PHYSIQUE DE L'AMOUR. *Essai sur l'instint sexuel.*

ÉPILOGUES. *Réflexions sur la vie*, 1895-1898; 1899-1901 (2e série); 1902-1904 (3e série); 1905-1912 (volume complémentaire), 4 vol.

ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, édition revue, corrigée et augmentée.

PROMENADES LITTÉRAIRES (1re, 2e, 3e, 4e et 5e séries); 5 vol.

PROMENADES PHILOSOPHIQUES (1re, 2e et 3e séries); 3 vol.

DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Epilogues*, 4e série, 1905-1907).

NOUVEAUX DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Epilogues*, 5e série, 1907-1910).

DANTE, BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE.

PENDANT L'ORAGE.

REMY DE GOURMONT

—

Pendant la Guerre

LETTRES POUR L'ARGENTINE

LA CULTURE ALLEMANDE. — LA GUERRE ET LA LITTÉRATURE.
LA GUERRE ET LES LANGUES.
CANDIDE, HÉROS ALLEMAND. — LES DEUX CULTURES.
LE ROMAN ET LA GUERRE. — GUERRE ET RELIGION.
GOETHE A LA GUERRE. — LE ROI DE PRUSSE.

AVEC UNE PRÉFACE DE JEAN DE GOURMONT

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Neuf exemplaires sur Japon impérial,
numérotés de 1 à 9 ;
Sept exemplaires sur Chine,
numérotés de 10 à 16 ;
Soixante-trois exemplaires sur Hollande,
numérotés de 17 à 79.



PRÉFACE

Ces pages furent écrites pendant la guerre, dont elles nous laissent une impression raisonnée : il n'y a là ni exagération de chauvinisme, ni exagération de haine, mais l'assurance et l'affirmation d'une supériorité de race qui ne peut être abattue. Et c'est sans doute ce qui fait et fera la valeur durable de ce livre de bonne foi qu'il est avant tout la mise au point des sentiments et des idées, des sensations et des impulsions éprouvés par la majorité des Français, au cours de la tragique aventure. Malgré l'écho de la bataille, et cette atmosphère d'angoisse où on était plongé, la main de l'écrivain n'a pas tremblé, ni son cerveau : jamais peut-être Remy de Gourmont n'avait atteint encore, comme

en ces derniers mois, cette clarté de style et de pensée dépouillée de toute vaine métaphore, de toute vaine littérature.

D'autres, spectateurs et acteurs de la bataille, en raconteront les prodiges et l'épouvante ; mais à côté des villes détruites, des femmes violées, des enfants mutilés, il est encore d'autres désastres qui avaient ému l'intelligence de Remy de Gourmont : la littérature dépeuplée. Devant ces hécatombes de jeunes poètes, littérateurs et artistes, il sut encore dominer sa sensibilité et alors que la plupart des écrivains ne savaient que verser des larmes de pitié ou d'enthousiasme, Remy de Gourmont continua à dissocier les idées et les sentiments. Quelle sera la littérature après la guerre ? Spiritualiste, lui affirme l'un, cynique, lui confie l'autre ; mon frère répond : « Rien ne change les tempéraments. Chacun aura senti la guerre selon sa nature, et cela sera très bien ainsi. »

La déclaration de guerre le surprit à Coutances dans cette petite maison dont le parterre domine

comme un balcon le jardin public de la « petite ville », un des plus gracieux jardins de France, bâti en étages, et vraiment suspendu comme les jardins de Babylone. A travers les arbres qui ont trop poussé, on aperçoit une route blanche qui monte vers le ciel, et les piliers du vieil aqueduc romain, pas d'un géant qui enjambe le vallon. De son balcon, mon frère, adossé à la charmille, sous l'éventail des branches d'un sapin indiscret qui a plongé ses bras par-dessus le mur — regarde les couples éternels et anonymes des amants, tandis qu'à ses pieds, les scarabées dorés et les cétoines bleues jouent aux même jeux ; des fourmis suivent des chemins compliqués et mystérieux, se rencontrent, se parlent des antennes, se transmettent une nouvelle peut-être... Il regarde, observe, étudie... Puis il traverse l'allée, caresse une rose rouge qu'il ne cueille pas, à qui l'offrir?... et qu'il contemple comme un souvenir ou un regret. Lentement il monte les marches du vieil escalier de pierre aux colonnes romanes... tandis que de la Ca-

thédrale, aux aiguilles si fines perçant le vent, tombent des heures calmes.

Un jour que Jean Lefranc était venu en pèlerinage d'amitié, une vieille calèche qui dut jadis ramener quelque émigré de Gand ou de Coblentz nous conduisit, à travers l'océan de verdure, jusqu'à la mer. Mais la mer s'est retirée derrière les rochers, elle ne reviendra que plus tard s'étendre sur le sable. Nous lui faisons un signe d'au-revoir qui pour mon frère devait être un signe d'adieu.

. . . .

Tout à coup, dans ce calme et dans ce silence de la petite ville, le tocsin ! C'est la guerre. Mon frère a dit son émotion de cette heure, et ce que fut sa vie, ces premiers mois du conflit, où il se trouva prisonnier dans la petite maison familiale. Rentré à Paris, en octobre 1914, il reprit tout de suite sa collaboration quotidienne à *la France* et donna ces billets du matin qui ont été et seront réunis dans *Pendant l'orage* et dans les séries successives de *la Tourmente*. Il reprit aussi dans la

Nacion ses *Lettres pour l'Argentine*, qui composent ce volume et qui sont d'abord une notation du Paris de cette période d'angoisse, plus sévère encore qu'aujourd'hui : le Paris silencieux aux théâtres fermés, aux journaux restreints, aux revues presque interrompues. Peu à peu, dans la vie, et dans le livre qui l'inscrit, quelques signes de réveil et de plus grande confiance : une mode nouvelle apparaît, une mode d'une sévérité monastique, les robes « toutes droites comme celles des femmes du peuple ». Mon frère épilogue : cette guerre « aura-t-elle du moins cette influence heureuse sur les mœurs qu'elle nous fera rejeter l'extraordinaire et que nous comprendrons enfin les charmes de la grâce toute unie ? Je l'espère fermement. Le goût était mort, le goût renaîtra, et il n'y aura pas que dans les modes féminines, il renaîtra partout, dans l'art, dans la littérature. Trop d'importance a été accordée au savoir faire. Le moment du génie viendra. Il faudra enfin avoir quelque chose à dire pour se faire écouter, pour attirer l'attention du public.

Cette guerre sera la fin de bien des choses, mais d'abord la fin des jongleurs, des équilibristes, de tous ceux dont le talent n'était qu'un savoir faire et un trompe-l'œil. »

Ces lignes ne sont-elles pas comme le testament littéraire de Remy de Gourmont? Mais il sourit lui-même de ce rêve en songeant que la Révolution et les guerres de l'Empire n'ont pas eu de répercussion directe dans le génie français; et il se replonge avec scepticisme dans sa loi de constance intellectuelle. La vie reprendra identique à elle-même, et les Allemands n'imposeront pas leur Kultur, car la Kultur n'est que l'ensemble des qualités propres au Germain et les races sont irréductibles. Mais réfléchissant que seuls peuvent être considérés comme de grands écrivains, chez les Allemands, ceux qui, comme Frédéric II, Gœthe et Nietzsche, furent des produits de l'esprit français, — mon frère écrit, et ce sont ces lignes orgueilleuses qui terminent le volume :

Ce serait une manière de prouver aux Allemands

cette vérité que si on peut être un grand homme allemand, pour être un grand écrivain il faut s'exprimer en français ; et quand ce n'est plus la mode, il faut du moins, pour acquérir dans le monde une réputation solide, être comme Gœthe ou comme Nietzsche des hommes qui ont subi, aussi fortement que possible, l'influence des lettres françaises, de la civilisation française.

Les premiers lecteurs de ces pages sans haine sinon sans mépris furent nos frères latins de l'Amérique du Sud, qui nous a donné des poètes verlainiens comme le grand Ruben Dario, des romanciers comme Enrique Larreta, l'auteur de *La Gloire de Dom Ramire*, ce roman célèbre que Remy de Gourmont traduisit en français, des philosophes comme Julio Piquet, des critiques comme les frères Francesco et Ventura Garçia Calderon, Contreras, etc...

Cette série d'études a en effet paru dans la *Nacion* de Buenos-Ayres, le grand journal littéraire et politique de l'Argentine, auquel Remy de Gourmont collaborait régulièrement depuis de

nombreuses années déjà et où parurent quelques-unes de ses *Promenades littéraires et philosophiques*.

. . . .

Au moment où je transcrivais ces notes à la table même où mon frère, il y a quelques mois à peine, écrivait ses dernières pensées — le Dr Voivenel me faisait parvenir, dans ces feuillets que j'épingle ici, le plus bel hommage, et celui qui eût le plus ému Remy de Gourmont : l'hommage de ceux qui se sont battus pour la culture française, auxquels, comme le dit le Dr Voivenel, sa pensée apportait un réconfort :

La lettre de Jean de Gourmont venait de m'arriver qui m'annonçait la mort foudroyante du maître.

Et ce fut, dans le poste de secours, ce matin-là, un moment de profonde tristesse.

Nous étions sur les Hauts-de-Meuse, au bois des Chevaliers.

J'avais avec moi mon médecin auxiliaire et mon caporal brancardier, professeur de philosophie.

Sur la petite table de la cagna étaient : *Sixtine*,

le Pèlerin du silence et *les Promenades philosophiques.*

Comme nous l'aimions, le Maître ! Comme sa vigoureuse et sereine pensée nous entourait vivifiante ainsi que l'air de la Lorraine !

Nous avions pour Remy de Gourmont ce culte de tous ceux qui ont appris à le connaître.

On venait à lui. On ne le quittait plus. Ce grand cerveau qui concentrait en lui l'intelligence d'une époque s'était emparé de l'âme de ceux de mes camarades du régiment qui le lisaient.

Aux heures où nos barbares adversaires tuaient au nom d'une féroce Kulture, avec quel amour fervent nous parlions de la Pensée française dont l'œuvre de Remy de Gourmont était une des plus riches productions.

Souvent quand, au-dessus de ma cagna, passaient les balles et les obus, l'image du maître venait me réconforter, comme me réconfortaient les images du village natal.

Remy de Gourmont faisait partie de mon patriotisme.

Je le savais malade. J'avais des inquiétudes. Depuis la mobilisation, même au milieu des incessantes batailles du début, j'étais resté en communion constante avec lui.

Son cœur était avec les combattants et son organisme était ébranlé jusqu'en ses profondes fibres par cette guerre qui mettait en péril la civilisation latine.

Les lettres dans lesquelles il me tenait au courant de sa santé me portaient ses espoirs.

Il me semblait, du haut de son austère appartement de la rue des Saints-Pères, ausculter le monde qu'il dominait de la lucidité de son intelligence.

Gravement malade, il luttait.

Il mettait ses forces au service de la Patrie.

Je le revoyais, derrière sa table encombrée de livres rares, écrivant de sa fine écriture les articles qui, aux tranchées, nous étaient un précieux encouragement.

Il semblait terrassé, il ne lui était plus permis de quitter la chambre... et, en quelques jours, il terminait ce joyau de critique, cette *Belgique Littéraire* qu'il offrait à nos frères héroïques au moment où l'ennemi définitivement tenu en échec sur notre front exécutait contre les Russes une formidable offensive.

Les bulletins de *la France* étaient la quotidienne rosée de son cerveau. Il sculptait au *Mercure de France* l'impérissable physionomie de monsieur Croquant. La *Nacion* de Buenos-Ayres continuait à affirmer sur l'Amérique latine l'influence de cette prodigieuse pensée.

Puis, peu à peu, chez cet homme de génie qui savait, qui disait — à l'heure où il était à jamais atteint — que la vie est plus forte que la mort, chez ce grand Français qui voulait vivre pour voir la France victorieuse, une amélioration physique se produisit.

Il peut sortir, retrouver son Paris, se promener sous les galeries de l'Odéon, admirer à nouveau aux crépuscules d'été les quais de la Seine.

Il se promettait de recommencer ses découvertes dans les boîtes des bouquinistes.

La joie de la vie retrouvée éclatait dans sa correspondance avec la joie de la France sauvée.

Il nous enviait, nous, ceux du front, qui luttions pour sauver le trésor que les hommes comme lui ont légué au monde.

Ceux qui le connaissaient autour de moi étaient heureux des bonnes nouvelles.

Il m'envoyait à cette époque un exemplaire du *Latin mystique* qui enthousiasmait dans sa cagna un prêtre brancardier.

En août 1915, venu en permission à Paris, j'eus de longues conversations avec lui.

Avec ceux qui veillaient amoureusement sur le Maître, j'eus vraiment l'espoir que l'orage qui grondait sur sa tête était définitivement passé.

Les projets de travaux s'élaboraient avec une vigueur nouvelle et la *Physique des mœurs* était l'œuvre que nous attendions après la tourmente.

J'étais à nouveau dans mon poste de secours.

Le 20 septembre, je recevais de lui, avec un mot délicieux, pour les philosophes de l'action qu'étaient mes

camarades de tranchées, les trois volumes des *Promenades Philosophiques*...

Quelques jours après, brutalement, c'était l'atroce catastrophe.

Aujourd'hui, alors que je lis les bonnes feuilles de ce livre, je sens la perte qu'a faite mon pays. Remy de Gourmont est tombé pendant l'orage.

Il a dit du comte de Mun, que la guerre a soulevé au-dessus de lui-même : « Il n'a eu qu'un moment, mais il n'en est pas de plus grand. »

Nous pouvons dire de lui : il fut toujours l'égal de lui-même, mais il n'a pas eu de plus grand moment que celui de la guerre.

Le Remy de Gourmont de 1915 est le plus émouvant.

La jeune génération des écrivains soldats a senti son cœur battre contre le sien.

Il écrit : « Quand je regarde en moi, je n'y découvre aucun désir de m'occuper d'autre chose que des événements présents. »

Il a suivi sur les champs de batailles l'action de ces jeunes gens offerts librement en holocauste au Dieu de la Guerre ; il a su parler comme ils le voulaient des poètes qui tombaient à côté des paysans de France; il a souligné la « fraternité merveilleuse » des combats où « l'homme redevient ce que la civilisation n'a pu effacer, « un être de danger pour lequel le danger n'existe plus ».

Remy de Gourmont n'a plus été qu'un Français, un grand Français, souffrant avec la France, et je suis tout ému quand je transcris ces lignes de ce dernier volume :

« Le jour de la déclaration de guerre, j'ai laissé un article inachevé sur un point spécial de l'histoire de la littérature française. J'espère bien, les beaux jours revenus, le continuer, sinon de la même encre, et encore! du moins du même style. Il serait beau qu'un poète eût laissé sur sa table un poème inachevé et que, la guerre finie, il le vînt parachever, comme il l'aurait fait, en d'autres temps, après une mauvaise nuit troublée par un cauchemar. »

Hélas! l'article et le poème resteront inachevés.

La Guerre continue.

Devant Verdun, mars 1916.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL,
aide-major au... Régiment d'Infanterie.

Je recueille avec piété ces paroles du Dr Voivenel : « Remy de Gourmont faisait partie de mon patriotisme », car elles expriment, je le sais, le sentiment de beaucoup de jeunes écrivains actuellement sur le front de la bataille. Mon frère était vraiment leur conscience — notre conscience — et

son jugement était le leur ; justement parce que la direction intellectuelle qu'il leur offrait était sans tyrannie et les incitait à développer leur propre personnalité. Il fut ainsi, sans le chercher, et seulement en se découvrant lui-même devant la vie, sans la moindre hypocrisie, un grand créateur de valeurs, intellectuelles, morales et sentimentales.

JEAN DE GOURMONT.

Mai 1916.

A M. ERNEST MONIS

ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL

VISION DE PARIS

EN OCTOBRE 1914

Dans une guerre moderne, une guerre de nation à nation, le gouvernement n'a pas qu'à fournir des armes aux soldats, il lui faut également armer les civils contre le péril économique, veiller aux travaux des champs, surveiller les échanges commerciaux, favoriser l'approvisionnement général. Si l'on en juge par la situation de Paris, l'état économique est excellent. Des alarmistes ont parlé de certains manquements touchant le sucre, le sel et le charbon. Ce sont des craintes chimériques. On rencontre dans les rues, comme tous les ans, à pareille saison, les voitures des charbonniers qui procèdent à leurs livraisons. Le sucre est loin d'être rare, mais on sait que c'est la denrée qui est le plus sujette à des fluctuations, et qu'il suffit de la moindre nouvelle pour peser sur ses cours, et il n'est pas douteux que l'invasion ne sévisse surtout dans

la région des betteraves. Il y aura peut-être quelque gêne, non pas maintenant, mais au cours de l'hiver, quoique les arrivages d'outre-mer soient, paraît-il, très nombreux. Ce n'est donc pas là une question qui doive beaucoup nous préoccuper, non plus que celle du sel. Ce ne sont pas les matières premières qui manquent ou qui manqueront, mais la main-d'œuvre fera peut-être défaut pour leur donner le dernier perfectionnement auquel nous sommes habitués : il faudra peut-être se contenter de sucre à demi raffiné et de gros sel, deux sortes qui ont, d'ailleurs, des amateurs nombreux en temps normal et qui n'en sont que plus savoureuses. On voit que cela est de peu d'intérêt. L'autorité militaire a réglementé la fabrication du pain. Plus de pain de luxe. On n'en fait plus que d'une seule sorte et il faut reconnaître que cela gêne beaucoup de personnes. Pour moi, je n'ai jamais mangé à Paris de meilleur et même d'aussi bon pain que ce pain, non de siège, mais d'état de siège. Le raffinement n'est peut-être qu'une manie. On commence à s'en apercevoir et que le vulgaire pain français est le meilleur qui soit. Si les Viennois savaient à quel point on se passe facilement de pain « vien-

nois », ils seraient humiliés, mais ils ont d'autres soucis. L'autorité militaire, qui a toléré les brioches, a supprimé les « croissants », petits pains dont la qualité a beaucoup dégénéré mais sans lesquels nombre de Parisiens prétendent ne pas pouvoir vivre. Cette fabrication occupait nombre d'ouvriers. La main-d'œuvre étant rare, il est sage d'en avoir fait l'économie. C'est autant de gagné pour l'essentiel.

Il y a quelque chose qui a beaucoup modifié la vie parisienne. C'est la fermeture des cafés, le soir, et même des restaurants, à partir d'une certaine heure. Les cafés doivent éteindre à 8 h. 1/2 et les restaurants un peu plus tard. Pour beaucoup, cela rend la vie assez désagréable. Il faut se promener dans la demi-obscurité, rentrer chez soi ou aller au cinéma. Car dans le naufrage de toutes les distractions nocturnes, le cinéma a survécu. Mais comme les tableaux de la guerre leur sont interdits,ils sont mornes et un peu agaçants. Comme le sombre drame qui, il y a trois mois, émouvait la foule, lui semble pâle près de celui qui se passe dans les cœurs, et, plus réellement encore, à quelques heures de la capitale. Les complications et les surprises

de la vie civile semblent à tous des histoires vieillotes ou qui ont l'air de se passer dans une autre planète. Le public, sauf aux matinées du dimanche et du jeudi, ne semble guère s'amuser. Je n'ai guère vu Paris le soir, ma santé me conseillant de rentrer de bonne heure mais l'aspect en est certainement funèbre. Dans l'après-midi, certains cafés n'ont pas beaucoup changé d'aspect, surtout ceux qui sont fréquentés par des messieurs d'un certain âge, mais la suppression de l'absinthe en a singulièrement modifié l'odeur caractéristique, à certains d'ailleurs assez désagréable. Il n'y a eu à ce sujet aucune récrimination. On se plie à tout, on supporte tout. Ceux qui restent ont conscience que s'ils souffrent de quelques privations, elles sont bien peu de chose auprès des souffrances des combattants.

Le quartier peut-être qui a le plus changé d'aspect est celui de la jeunesse, par excellence, le quartier latin. S'il n'y avait pas encore un certain nombre d'étudiants étrangers, il serait tout à fait méconnaissable. Ces étrangers, appartenant tous désormais à des puissances amies de la France, ont d'ailleurs une tenue fort décente. Ils partagent

visiblement les émotions de la population qui leur est d'ailleurs fort sympathique. Ces jeunes gens semblent tout à coup vieillis, ou tout au moins mûris, les plus bruyants d'autrefois s'observent et se sont mis au diapason, qui est, non pas la tristesse, mais la sévérité. C'est d'ailleurs un moment favorable pour les travailleurs. Dans le recueillement général, ils poursuivent leurs études et fréquentent assidument les cours sur les bancs dégarnis des écoles.

Un autre coin du quartier latin a sérieusement souffert des événements actuels, je veux parler de cette grande foire aux livres que sont ordinairement les galeries de l'Odéon. Non seulement la clientèle ordinaire est devenue excessivement rare, mais les employés eux-mêmes, presque tous des jeunes gens, sont unanimement partis. J'y suis allé plusieurs fois. Quelle tristesse ! Deux ou trois vieux employés grognons y montent la garde mélancoliquement, assistés d'apprentis distraits. Certes, on y vend toujours quelques livres, mais comme c'est languissant ! Naturellement, il n'en paraît plus de nouveau. L'étalage n'a pas été renouvelé depuis la fin de juillet et n'a guère été dégarni. Peu

de revues, elles ont, pour la plupart, cessé leur publication. Celles qui paraissent encore n'ont plus qu'un format réduit. D'ailleurs, on ne les achète plus ; la curiosité se contente des dernières nouvelles des journaux. C'est à peine si je m'y reconnaissais. Je me serais cru dans une ville de province mal assortie, dans un de ces magassins aux visiteurs rares où l'on circule à l'aise. Où est cette foule, hommes et femmes, qui encombrait ces galeries vers cinq heures, au point d'y rendre la circulation très difficile ? Les quelques hommes sont tous d'un âge raisonnable et les femmes y semblent désemparées. D'ailleurs, c'est l'attitude générale des femmes. Elles semblent s'ennuyer encore plus que les hommes qui ne sont point partis. Visiblement, l'élément mâle leur est nécessaire. Les plus frivoles et les plus élégantes, n'ayant plus à qui plaire, se laissent aller, négligent même leur toilette. Il faut dire que la plupart d'entre elles ont un mari ou un ami à la guerre et que leur inquiétude a moins pour cause l'absence générale des hommes que l'absence d'un être cher, auquel vont toutes leurs pensées. Des deux, de celui qui est parti se battre et qui risque sa vie, on a demandé quel est celui le

plus à plaindre d'une telle séparation, si c'est l'homme ou si c'est la femme ? C'est peut-être la femme. Peu d'hommes sont restés, mais toutes les femmes sont restées, hormis quelques ambulancières. Celles qui se sont vouées au service des blessés sont peut-être les moins à plaindre. Outre qu'elles ont la satisfaction de remplir une noble fonction, elles se laissent moins dévorer par leur pensée que celles qui sont demeurées là et qui attendent. Mais toutes ne pouvaient pas se faire infirmières : il y a les enfants !

Puis les femmes restent, malgré tout, accessibles à la coquetterie et il y a ce mois-ci un petit, très petit événement pour nous, un événement toujours important pour elles. Sans publicité avec une modestie rare, sans aucun éclat, les catalogues des grands magasins de nouveauté ont paru en ce mois tragique d'octobre, comme toujours. Si étonnant que cela nous paraisse, il y aura, il y a déjà, une mode pour cet hiver, on vendra des fourrures, on vendra des chapeaux. Il est vrai qu'elles sont plutôt sévères, ces modes de la guerre. On devinerait, rien qu'à les voir, qu'il se passe quelque chose d'insolite. Plus de fantaisies, plus d'extravagances,

les robes sont toutes droites, comme celles des femmes du peuple, sans ornements d'aucun genre. Je voyais l'autre jour une femme qui avait revêtu cette sorte d'uniforme. On aurait dit une religieuse, et même elle était coiffée d'une sorte de guimpe noire tout à fait monacale. Elle ressemblait ainsi à une paysanne italienne et je me faisais cette réflexion que le beau est décidément dans la simplicité, que le vrai raffinement est peut-être dans la rudesse. Qu'une jolie femme est donc plus jolie dans une robe noire toute droite que dans l'extraordinaire habillement qu'on lui avait imposé l'année dernière ! Cette guerre affreuse, dont on ne voit jamais la fin, qui semble toujours achevée et qui recommence toujours, cette guerre aura-t-elle du moins cette influence heureuse sur les mœurs qu'elle nous fera rejeter l'extraordinaire et que nous comprendrons enfin les charmes de la grâce toute unie ? Je l'espère fermement. Le goût était mort, le goût renaîtra, et il n'y aura pas que dans les modes féminines, il renaîtra partout, dans l'art, dans la littérature. Trop d'importance a été accordée au savoir-faire. Le moment du génie viendra. Il faudra enfin avoir quelque chose à dire pour se faire écouter, pour

attirer l'attention du public. Cette guerre sera la fin de bien des choses, mais d'abord la fin des jongleurs, des équilibristes, de tous ceux dont le talent n'était qu'un savoir-faire et un trompe-l'œil. Il en sera des qualités de l'esprit, comme des qualités du sel, dont je parlais aux premières lignes de cet article. On découvrira enfin que son principal mérite est la saveur qu'il communique et non la finesse extrême de son grain. Sel et sucre devront sucrer et saler avant d'étonner par la qualité de leur raffinement. Les esprits devront faire réfléchir, la pensée devra exciter à la méditation, avant de plaire par la dextérité de leurs exercices. On s'habituera enfin à découvrir, sous les fioritures à la mode, la vulgarité qu'elles s'ingénient à voiler et on démasquera facilement les faux prophètes. Evidemment, je ne saurais imaginer une rénovation totale de l'humanité. Il y aura toujours des dupes de l'apparence, mais les apparences, je l'espère, auront cessé d'être tout. Elles pourront continuer à plaire au premier moment, mais leur règne sera court. L'homme qui, pendant une année peut-être, aura risqué sa vie tous les jours, aura le droit d'être difficile sur la qualité de ses divertissements.

Il voudra trouver la vraie saveur naturelle dans les fruits où il mordra. Il aura éprouvé de trop cruelles réalités pour se plaire encore aux parades et aux ingénieuses tromperies. Mais qui pourrait prévoir à coup sûr les changements que la guerre imposera aux âmes? Qui sait même si elle aura sur les hommes l'influence que l'on pressent? Quand on songe que ni la Révolution, ni les guerres de l'Empire n'ont eu de répercussion directe dans le génie français, on demeure perplexe. Le jour de la déclaration de guerre, j'ai laissé un article inachevé sur un point spécial de l'histoire de la littérature française. J'espère bien, les beaux jours revenus, le continuer, sinon de la même encre, et encore! du moins du même style. Il serait beau qu'un poète eût laissé sur sa table un poème inachevé et que, la guerre finie, il le vînt parachever, comme il l'aurait fait, en d'autres temps, après une mauvaise nuit troublée par un cauchemar. Est-ce ce qui se passera? On verra. Cela continuera ou cela recommencera sur un autre ton. Mais tout ce dont on peut être assuré, c'est que les arts de la paix refleuriront. C'est cela même qui nous soutient pendant les horreurs de l'heure présente.

LA CULTURE ALLEMANDE

Je ne suis pas de ceux qui la nient et qui lui refusent une place dans l'évolution de la civilisation en Europe, mais je suis de ceux qui n'en ont jamais reconnu la suprématie. A vrai dire, je n'ai jamais reconnu à aucun peuple d'Europe ou d'Amé-que une suprématie absoluè au point de vue civilisation. Il n'y a, dans le monde qu'on appelait autrefois la chrétienté, qu'une civilisation à laquelle participent plus ou moins les hommes. Cependant les Allemands donnaient aussi à leur « Kultur » une signification spéciale qui se rapprochait beaucoup de ce que nous appelons éducation nationale et, en ce sens, la « Kultur » est bien l'ensemble des qualités, naturelles ou acquises, propres au Germain. On a vu par le Manifeste des Intellectuels allemands à quel point professeurs, savants, artistes, écrivains allemands étaient fiers de cette culture

un peu spéciale et à quel point ils se vantaient d'en demeurer solidaires, même quand elle avait abouti à des actes aussi réprouvés par les autres nations, même neutres, que les massacres de Dinant, la destruction de Louvain et en général la violation et le ravage de la Belgique. La force de cette « Kultur » est donc indéniable autant que sa légitimité est suspecte. Mais elle n'a aucun rapport avec la civilisation à laquelle, au contraire, elle s'oppose nettement. Tandis que la culture, au sens européen, au sens mondial du mot, est l'effort des peuples et des individus vers un sentiment objectif du bien et du mal, la « Kultur » est l'effort allemand vers un sentiment subjectif du bien allemand et du mal allemand. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre à la suite de toutes les discussions sur cette question. Mais les Allemands n'ont pas réussi absolument à s'isoler dans leur orgueil. Ils ont aussi beaucoup de vanité et ils n'ont jamais renoncé à prendre une place, qu'ils voulaient aussi la première, dans la civilisation générale. Ils ont même cru l'avoir conquise et on a vu leurs intellectuels prouver sur ce point la naïveté de leur infatuation. Considérons donc cette civilisation générale et obser-

vons quelle figure y fait le génie allemand. Le génie allemand avait été un produit romantique et le romantisme impliquait la liberté et la fantaisie. Avec l'unité de l'empire la liberté a disparu, et avec la conscience de plus hautes destinées on vit disparaître, presque en tous les genres d'activité, la traditionnelle fantaisie allemande, celle qui souriait sur la face d'un Gœthe. Peu à peu, le génie allemand est devenu discipliné, sérieux, unanime, d'un fonctionnement mécanique. Mais cela n'a pas toujours été. Cette transformation est récente. Avant de devenir la proie d'un orgueil maniaque qui a dévoré leur sensibilité, les Allemands vivaient et pensaient en hommes. Ils ont notablement participé à la civilisation universelle. Je prendrai pour exemple Frédéric Nietzsche.

C'était avant leur grande victoire de 1870-71. Quelques esprits, antérieurement formés, comme Nietzsche, se développèrent encore après cette période, et c'est par eux que se perpétue dans le monde la vieille influence allemande. Nietzsche est encore romantique, on peut même dire qu'il est le plus romantique des Allemands. Ses conceptions philosophiques s'adressent peu à l'Allemagne, qui,

d'ailleurs, ne les a pas comprises. Il écrit pour l'humanité toute entière. Son influence dans le monde ne commença guère à se manifester que lorsque sa pensée, traduite en français, fut devenue accessible à ceux qui participaient de la civilisation française. Il s'en rendait compte. La pensée allemande n'a pas de rayonnement en dehors de l'Allemagne, n'a de prise que sur les cerveaux allemands. Comme il voulait quand même parler aux autres hommes, il avait plus d'une fois tenté de se faire traduire en français. Ses démarches près de Taine n'avaient pas d'autre but. Ce n'est qu'après sa mort intellectuelle qu'elles réussirent et le nom de Nietzsche ne devint universel qu'à partir de ce moment-là, qui fut aussi celui où les Allemands commençaient à croire que leur récente victoire, toute matérielle, leur avait conféré un droit à la maîtrise intellectuelle du monde entier. Nietzsche ne participa aucunement à la grande folie germanique qu'il n'avait préparée en rien. Il rêvait au-dessus du bien et du mal et ses rêves n'étaient pas des rêves allemands, mais des rêves de demi-dieu. Pour mesurer la distance qui sépare sa pensée de celle de M. Ostwald, chimiste et philosophe comme

Nietzsche était philologue et philosophe, il faut comprendre que Nietzsche, théoricien du surhomme, veut grandir l'individu au-dessus des lois chrétiennes et que M. Ostwald, théoricien de l'énergie, veut développer l'énergie de la masse allemande, en vue de la discipline allemande, de la force allemande, de la domination allemande. L'idée d'Ostwald s'oppose à celle de Nietzsche, comme une thèse politique s'oppose à une conception de l'esprit. Ostwald l'a commentée lui-même dans un nouvel écrit que, vu le malheur des temps, l'université de Leipzig s'est empressée de désavouer. Comme elle l'eût approuvé, si la force avait du premier coup triomphé !

Je ne voudrais pas que l'on situât Nietzsche dans l'Allemagne nouvelle. Par son éducation, la tournure de son esprit, tout à fait spéculatif, il appartient franchement à une période allemande où n'avait pas encore éclos le véritable esprit allemand, tout de domination et d'égoïsme national. On pouvait lire Nietzsche sans même s'apercevoir, sinon par la tournure nuageuse de quelques phrases que c'était un Allemand. Nietzsche, et lui-même s'en est vanté bien des fois, était un Européen. Une de

ses phrases favorites est : « Nous autres Européens... » Il est tout à fait au-dessus de l'idée nationale allemande. Il lui faut une patrie plus large et surtout plus libre. Il faut à Zarathoustra une patrie romantique : il eût étouffé dans celle qu'ont créée les nouvelles idées allemandes, celles qui prirent naissance à la suite des victoires de 1870-71 et qui se développèrent dans les années suivantes. Mais Nietzsche était mort à la raison quand elles acquirent soudain un développement inattendu, quand, sortant de la civilisation européenne, les Allemands entrèrent pour n'en plus sortir dans la prison de leur culture nationale. Il n'écrivait plus et rien de ce qu'il avait écrit antérieurement n'est marqué au sceau de l'égoïsme allemand. Il est de même le dernier Allemand qui appartienne franchement à la civilisation européenne.

On a dit, un peu inconsidérément, il me semble, que Nietzsche avait été l'un des éducateurs de Guillaume II. Il a, en tout cas, bien mal profité de ses leçons, car Nietzsche prêche aux hommes non pas la domination sur leurs semblables, mais bien plutôt la domination sur eux-mêmes. Qu'on se souvienne du portrait qu'il a donné du vrai philo-

sophe, du philosophe des nouveaux temps, qu'on réfléchisse à ce qu'il lui demande de force d'âme et même d'abnégation. C'est aussi cela qu'il exige d'abord de ceux qui veulent maîtriser leurs frères, et jamais, même en ses pages les plus brutales, on ne trouve l'éloge pur et simple de la force. De ce qu'il distingue la morale des maîtres et la morale des esclaves, il ne faut pas conclure qu'il reconnaisse le droit d'être maître à qui ne possède que la force toute nue. Cet admirateur de la Renaissance savait de combien d'éléments impondérables se parait la cuirasse d'un condottiere et que, pour dominer les hommes, il y faut autre chose que la croyance en son épée. Mais les directeurs de l'idée allemande ont pris l'habitude d'attirer à eux tous les écrivains allemands anciens et modernes et de leur faire dire tout ce qu'il faut en faveur de leur thèse. Il est bien possible que Guillaume II ait lu Nietzsche à l'envers et que le conseil mystique : « Soyez durs ! » il l'ait compris à la lettre, comme une incitation à la cruauté. Ne le dirait-on pas vraiment ?

Il reste que pour moi, loin d'incarner certaines tendances de l'impérialisme ou de la culture allemande, Nietzsche s'y oppose nettement. Il repré-

sente une tout autre forme de la civilisation, celle qui part des Grecs et vient rejoindre les Français, ou, pour être particulariste, les Européens du dix-neuvième siècle. Ne l'a-t-on pas vu railler cette même « Kultur » dont on veut qu'il soit un des maîtres? Lui qui a pleuré à la nouvelle du bombardement de Paris, comment avoir l'audace de l'impliquer dans l'approbation de la destruction de Louvain?

SANS LES ANGLAIS

Je me trouvais en Normandie quand la guerre éclata et les événements m'obligèrent à y demeurer jusqu'aux premiers jours d'octobre. J'étais dans une petite ville qui s'élève non loin de la côte ouest en face de l'île de Jersey et, entre parenthèses, je m'y suis ennuyé presque jusqu'au désespoir, car jamais je n'ai vécu dans un milieu plus morne et plus déprimant. Il y eut aussi, dans les premiers jours de la guerre, une cause directe d'angoisse, qui persista assez longtemps, parmi le peuple, malgré qu'elle eût été très vite écartée par les esprits plus raisonnables : les Allemands n'allaient-ils point débarquer sur un point de la côte ? On précisait le point. Ils prendraient terre à Barfleur et de là se répandraient dans toute la Basse-Normandie.

Sans les Anglais, cela n'avait rien d'invraisemblable. Cette région des côtes maritimes françaises a été jadis à la merci de ces mêmes Anglais. Elle abonde en petits havres d'un accès assez difficile, il est vrai, mais du temps que transports et navires de guerre étaient des coques de noix, des marins audacieux pouvaient y risquer l'aventure. Ils ne s'en privèrent pas dans ces temps lointains et un souvenir obscur en est resté parmi les populations maritimes. Ce fut un soulagement quand on apprit que la flotte anglaise bloquait la flotte allemande, mais on ne vainc pas du premier coup une telle appréhension. Peut-être qu'à cette heure on en parle encore.

Il est certain que, sans l'alliance anglaise, nous aurions eu à nous préoccuper du bombardement de nos ports, surtout de ceux de la Manche, du blocus des côtes, de la pose de mines ennemies, d'un débarquement possible, du ravage des régions maritimes. En 1870, la marine n'eut aucun rôle, on le sait, l'Allemagne n'en possédant aucune, et la marine française ayant singulièrement manqué d'audace ; mais en 1914, cette question, si nous étions demeurés seuls sur le front occidental, aurait

été des plus importantes. La neutralité de l'Angleterre augmentait beaucoup notre vulnérabilité. Non que la marine allemande eût été supérieure à la nôtre, mais l'accès de nos côtes étant beaucoup plus facile, elles eussent certainement éprouvé de grands dommages et un débarquement de l'ennemi sur divers points choisis parmi les plus mal défendus eût été une hypothèse des plus vraisemblables. Une flotte qui attaque est toujours plus libre de ses mouvements qu'une flotte qui se défend. Mais sans entrer dans une discussion technique où je ne serais pas très sûr de mes arguments, je puis supposer tout de même qu'en cas de guerre maritime, nos ports auraient eu beaucoup à souffrir, et moins sans doute les ports de guerre que les ports de commerce. En premier lieu, nos communications avec l'Angleterre auraient été rendues très difficiles, ainsi que celles avec les différents ports du monde. Au lieu de la sécurité présente, un navire français, postal ou commercial, aurait toujours été sous la menace d'un croiseur allemand. Sans doute, nous aurions rendu la pareille aux navires allemands, ce qui n'empêche pas que, pratiquement, notre commerce extérieur

aurait quasiment été, sinon jugulé, du moins rendu très précaire. On a dit que dans ce cas, le commerce maritime allemand étant beaucoup plus actif que le commerce français, c'est lui qui aurait eu le plus à souffrir ; c'est possible, quoique ce soient là des évaluations plus faciles à faire en théorie qu'en pratique. Disons que les deux commerces auraient été également paralysés, ce qui nous mène assez loin de la situation actuelle. Je puis envoyer avec sécurité ces notes en Amérique. Dans l'hypothèse que j'examine, il est probable que je m'abstiendrais et que d'ailleurs l'Amérique se serait trouvée aussi dans une position embarrassante pour communiquer librement avec la France. Pour compléter mon exposé, la France, au lieu de coopérer avec l'Angleterre à la prise des colonies allemandes, aurait eu à défendre, dans le monde entier, ses propres colonies, ce qui eût singulièrement augmenté les difficultés de protection de son territoire propre. Donc, à tous les points de vue et même en supposant une résistance, égale à celle d'aujourd'hui, de nos armées sur la ligne de la bataille terrestre, l'union avec l'Angleterre aura été pour la France un bienfait très grand. Mais

son armée est venue aussi coopérer avec la nôtre qui en a reçu un notable accroissement de force. Donc d'une flotte nettement supérieure en nombre et en qualité à la flotte allemande, le moment n'est pas loin où elle va achever de mettre sur pied une armée également formidable. De sorte qu'il faudra peut-être dire un jour que si la France et la Russie ont résisté, c'est l'Angleterre qui a vaincu. De cela sans doute l'Angleterre ne sera pas fâchée, mais la France ne sera pas jalouse.

Nul homme sensé en effet ne pourra jamais exagérer ce que nous aurons dû à l'Angleterre au cours de cette guerre. Et comme l'Angleterre n'a joint délibérément sa cause à la nôtre qu'en considération de la résistance de la Belgique, nous devons aussi de grandes grâces à la Belgique. Si elle avait laissé passer les Allemands sans protester, et protesté par l'épée, leur avance sur notre territoire eût été, selon leur plan, vraiment foudroyante et l'Angleterre n'eût pas été prête à nous envoyer le secours qui était dans ses desseins et qui n'eût peut-être pas d'ailleurs été en son pouvoir. L'aide de la petite Belgique a été formidable aussi en nous permettant d'achever dans les meilleures con-

ditions notre mobilisation. Elle fut le rempart provisoire, non pas celui qui brise, mais celui qui surprend l'ennemi et le force soudain à modifier ses premiers plans. Sa décision fut spontanée et héroïque. Elle ne pouvait songer à la victoire et même elle savait que son vainqueur lui ferait payer cher son attitude. Belgique, Angleterre, cela a singulièrement changé la suite des événements. Mais laissons la Belgique dont le rôle magnifique n'a eu qu'un instant et qui ne pèsera guère maintenant sur la suite des événements. Celui de l'Angleterre au contraire ne fait que de commencer et il sera tutélaire jusqu'à la fin. Ah ! comme cela montre bien la fragilité des attitudes historiques ! Il n'y a pas encore longtemps, sans être restée l'ennemi héréditaire de jadis, l'Angleterre n'éveillait pas en France de grandes sympathies et pareillement l'esprit français y était peu goûté. Aux premières lueurs de l'entente cordiale, elle fit de sérieux efforts pour nous comprendre et même pour nous aimer, et elle avait fini par triompher d'une vieille méfiance. Le même travail s'était fait dans les esprits français, quoique plus lentement encore. Au commencement de la guerre, j'entendais encore

en province des personnes nullement sottes, ni hostiles à l'Angleterre se demander combien l'Angleterre nous ferait payer ses services. Il est vrai que c'était dans ces provinces de l'Ouest où j'ai encore entendu chanter ce refrain populaire :

Jamais en France
L'Anglais ne règnera.

Là comme partout, la gratitude est infinie. Nous savons bien que l'Angleterre combat surtout pour elle-même, pour sa propre suprématie, mais comme il s'est trouvé que cette suprématie est intimement liée à la nôtre, de l'union des frères d'armes est née l'union des deux peuples, véritable miracle. Entre eux, l'amour d'aujourd'hui est beaucoup plus profond que n'a jamais été la haine d'hier et on doit espérer que ce sentiment sera durable. L'armée anglaise, à vivre fraternellement avec la nôtre, apprend à mieux connaître le caractère français et à se découvrir avec lui de véritables sympathies. Et de notre côté, nous nous apercevons que ce que nous avons trop longtemps pris pour de la morgue n'était chez l'Anglais que de la timidité. L'Anglais est généralement très froid, il ne se livre

jamais du premier coup et reste toujours très réservé, mais sa loyauté est parfaite. Un Français avait assez rarement des amis anglais, mais quand cela arrivait il devait reconnaître qu'il n'en avait jamais eu de meilleurs ni de plus sûrs.

LA BELGIQUE

L'autre jour un grand peintre belge vint me voir. Je le connais depuis longtemps. Il venait me montrer une série de croquis qu'il avait eu la chance ou l'audace d'aller prendre sur les récents champs de bataille, dans les ambulances des premières lignes, parmi les convois de prisonniers, dans les gares où s'amoncelaient encore, il n'y a pas longtemps, les réfugiés affluant vers Paris. Je puis dire que ces croquis étaient saisissants, d'un bien autre effet de réalisme et d'horreur que les photographies seules connues du grand public. Et nous parlions naturellement de la guerre. Il me disait à quel endroit, dans quelles circonstances il avait pu installer son chevalet, car ce ne sont pas des notes dessinées à main levée qu'il me montrait, mais de véritables dessins admirables d'expression. Comme il est Belge, qu'il a laissé à Bruxelles aux

mains des Allemands un atelier rempli de peintures, nous parlâmes aussi de la Belgique. Mais ce n'était peut-être pas la cause directe de notre conversation, car tout le monde, en ce moment, parle de la Belgique. En France comme en Angleterre, c'est un sujet de conversation qui n'est jamais épuisé, car nombreux sont les gens qui ont vu ce pays, cher aux touristes. Bruges, Malines, Dinant sont dans toutes les mémoires et dans tous les yeux, comme Bruxelles, comme Anvers, mais il faudrait citer toutes les villes et tous les sites. Ce n'est pas que ce peintre eût un amour particulier pour son pays. Il y a beaucoup souffert. Les Belges, qui étaient si fiers du passé artistique de leur pays, n'avaient pas un très grand souci de l'art, un très grand souci de l'art moderne, et encore moins des artistes modernes. A son avis, et pour cela je ne le nommerai pas, ses compatriotes étaient un peu Béotiens. Il n'y a pas très longtemps qu'ils ont découvert Maeterlinck et il a fallu pour cela que l'Europe et l'Amérique leur eussent donné l'exemple. Un grand peintre était pour eux encore moins qu'un grand poète. Celui-ci n'a guère trouvé des admirateurs qu'en France. Il n'a donc que des rai-

sons purement sentimentales, purement patriotiques, de déplorer la conquête de la Belgique. Il me parut très pessimiste.

L'exode des Belges a été formidable. Il en est resté sans doute beaucoup en Belgique, mais ce sont des ouvriers, des gens du peuple qui n'ont pas eu les moyens de fuir malgré leur envie. Encore, de ceux-là, des pauvres gens y en a-t-il un grand nombre qui ont passé en France, en Hollande, même en Angleterre. Quant aux gens riches ou seulement ceux qui disposaient de quelque argent liquide, ils ont tous émigré. Les journalistes, les fonctionnaires sont à Londres ou au Havre. La Belgique a été désertée par toute la classe cultivée, par toute la classe bourgeoise. Ceux-là, si les choses tournent à l'avantage des alliés, rentreront, mais pas tous, car ils ont tenté de se refaire une situation à l'étranger et beaucoup y ont réussi. Quant aux ouvriers qui ont pu fuir, qui sait si la nécessité ne les retiendra pas à l'étranger ? Donc, de toutes façons, la Belgique, sans être sans doute dépeuplée, aura perdu une bonne partie de sa classe dirigeante et une bonne partie de sa classe active. Ces craintes me semblent exagérées. Si le royaume

belge, ce royaume qui ressemblait tant à une république, est reconstitué, les Belges feront tous leurs efforts pour rentrer chez eux; cette race a un grand amour du sol natal. N'a-t-on pas vu, ces derniers jours, des habitants de Furnes, tant bombardée, chercher parmi les décombres l'emplacement de leur maison et tâcher de s'y établir parmi les ruines? Les Belges feront comme les habitants de ces pays sujets aux tremblements de terre. Le danger passé, ils reviendront, ils rebâtiront la maison détruite sur l'emplacement même où elle s'élevait. D'ailleurs toute la Belgique n'a pas été ravagée et, même dans les villes ruinées, il reste beaucoup plus de maisons intactes encore debout, même sans grands dommages. Il est difficile de détruire une ville, presque aussi difficile que de détruire un peuple.

M. Maeterlinck estime que s'ils doivent s'en retourner, les Allemands achèveront de dévaster le pays. Il craint notamment qu'ils ne fassent sauter les villes, telles que Bruxelles, Gand, Bruges, qu'ils ont jusqu'ici respectées. Ce serait dans leurs plans. M. Maeterlinck est bien hardi de prétendre connaître les plans allemands surtout en cas de défaite.

Un peuple fait rarement des plans pour tel cas. Il n'en est pas moins certain que, quoi qu'il arrive, la Belgique a reçu un coup très mauvais. Je ne crois pas cependant qu'il soit mortel. C'est une des impuissances de la guerre de ne pouvoir faire tout le mal qu'on attendait d'elle. Surtout, ce mal n'est jamais que passager. Là aussi la vie est plus forte que la mort. Tous les pays de l'Europe ont été ravagés dans les siècles passés et il n'en reste plus de traces. Les peuples ne sont pas assemblés pour une année seulement, mais pour une suite d'années, le plus souvent pour une suite de siècles et c'est toujours la civilisation qui a le dernier mot.

Si la Belgique ne devait pas refleurir, et refleurir libre, ce serait bien triste, ce serait une perte pour le monde.

Les Allemands, ai-je besoin de le dire? comptent bien la garder cependant, ce qui rend inexplicable la manière dont ils l'ont traitée, le peu de souci qu'ils ont montré de l'intégrité de ses monuments et même de l'intégrité de ses habitants. Il est vrai qu'à toutes les remontrances sur leur conduite, ils répondent sérieusement qu'on a beaucoup exagéré

les dommages et que d'ailleurs ils les répareront. Oui, ils prétendraient refaire une Belgique toute neuve. N'ont-ils pas des architectes ? N'ont-ils pas, quoique un peu moins, depuis la guerre, un surcroît de population à caser ? C'est cette dernière question qui serait la plus grave pour l'avenir de la Belgique, si elle restait aux mains de ses vainqueurs. La Belgique, terre allemande, serait-elle encore la Belgique ? Ils parlent de lui accorder des libertés ! Que valent les libertés que l'on vous accorde au prix de celles que l'on a conquises soi-même ? Quoi qu'ils fassent, plus ou moins incorporée à l'empire, elle ne serait jamais qu'une colonie ou qu'une possession. Les moins intransigeants la voudraient au moins englobée dans le système douanier allemand, mais ce serait là une sujétion économique qui serait très pénible à un peuple qui a toujours été fort jaloux de ses franchises et qui n'a pu supporter la tutelle infiniment moins rigoureuse de la Hollande. Mais à quoi bon discuter des hypothèse que ni l'Angleterre ni la France ne sont disposées à examiner même un instant ? Ou bien la force des armes imposera son sort futur à la Belgique ou bien elle reprendra le cours naturel de ses

destinées. J'espère fermement qu'elle le reprendra.

Si le contraire arrivait, quelle menace pour la liberté de toutes les nations neutres qui s'étagent depuis la Suisse jusqu'à la Scandinavie! Il est impossible parce qu'il est le plus fort, qu'on laisse un Etat en prendre un autre parce qu'il est le plus faible. Ce système mènerait tout droit à la domination universelle au profit d'une race sans scrupules. Après les neutres, les puissances moyennes de l'Europe, les autres parties du monde! Je ne me place même pas au point de vue françeis pour parler ainsi, je me place au point de vue du monde entier. Ah! que Napoléon a donc donné à la politique future un mauvais exemple! Car visiblement c'est Napoléon qui est devenu l'exemple de l'empire d'Allemagne. C'est sur sa politique que cherche à se guider l'hégémonie allemande. Elle oublie cependant que cette politique ne fut que passagère et que, si on en considère la fin, elle a assez mal tourné. Napoléon était un esprit classique. Il avait pris ses modèles dans l'histoire ancienne. Quand il ne rêvait pas à l'empire des Césars, il rêvait à l'empire d'Alexandre, dont il eut à peu près la destinée.

On discute encore le point de savoir si la Belgiques, qui a refusé d'ouvrir sa nationalité aux sommation allemandes, l'aurait ouverte aux sommations ou plutôt aux prières françaises. C'est une manière pour les Allemands de couvrir leur violence : « Si je ne l'avais pas fait, cela aurait été fait par mes adversaires. Nous avons été les premiers à pouvoir tenter l'aventure, voilà tout. » Il y a, du point de vue le plus désintéressé, le plus philosophique, une grave objection à cette manière de présenter les événements, c'est que, il faut le dire, bien que cela ne soit pas à son honneur, la France, quand la guerre s'est trouvée ouverte, n'était aucunement prête. Bien des choses encore lui manquaient, qu'elle n'a créées ou organisées qu'au cours des derniers mois : automobiles, artillerie lourde, d'autres moyens encore d'attaque ou de ravitaillement. D'autre part, on sait, par les événements militaires du début de la guerre, qu'elle attendait le choc du côté de Nancy et non du côté de la frontière du nord. Est-ce l'attitude d'un peuple qui méditait de porter en Belgique les premières batailles? Si tout cela conserve un grand intérêt au point de vue du droit international, cela

n'en a plus guère au point de vue de la suite des événements. Un fait est indéniable : La Belgique, pays neutre, a été violée et ravagée. Il n'y a pas que les Belges à en pleurer.

ASPECT DE PARIS

EN NOVEMBRE 1914

Je ne parle, ni ne parlerai de la guerre, les télégrammes ayant renseigné le public argentin longtemps avant que ces lettres n'aient pu arriver. Elles ont d'ailleurs un tout autre objet qui est de peindre l'aspect de Paris, durant ces heures tragiques, pendant que les événements se déroulent à quelques heures de la capitale. Quoi qu'il arrive, cela sera un document où le patriotisme ne fera pas tort à l'impartialité. Des nouvelles et surtout des nouvelles exactes, il n'y en a pas d'autres que celles qu'on a pu lire dans les journaux. Ceux qui donnent le plus de détails, ce sont les journaux anglais. Ils sont presque aussi lus à Paris en ce moment que les journaux français, dans la société cultivée. C'est d'ailleurs là que la presse française, très sur-

veillée par la censure militaire, puise presque toutes ses nouvelles. Dans les circonstances actuelles, d'ailleurs, les journaux français se révèlent d'une grande médiocrité et ceux qui étaient le plus populaires avant la guerre ont beaucoup perdu dans l'estime du public, qui ne saurait peut-être pas trop ce qu'il désire, mais qui certainement n'est pas satisfait. Mais qu'est-ce qui peut le satisfaire, en ce moment? L'annonce d'une victoire. Quand cela se produira il trouvera les journaux parfaits, mais l'impatience ne détruit pas chez lui le sentiment critique et il souffre d'être si mal servi. Je vais dire qu'il est bien difficile d'organiser présentement un bon journal populaire, les éléments essentiels de la vie parisienne faisant presque tous défaut. Donc les journaux purement parisiens sont pour le quart d'heure complètement déchus. Je ne parle pas des bons journaux sérieux qui se sont maintenus, dans le désarroi général, à un très bon niveau. De même, il faut le dire, certains journaux peu connus et de peu de moyens ont pris tout à coup une grande influence sur le public grâce à tel collaborateur dont la valeur s'est révélée tout à coup. Il n'était rien de plus languissant que les articles de M. de Mun. Ils

ont pris dans la crise de septembre un ton et une ampleur prophétiques. Par une véritable divination lui seul a vu clair et a maintenu sa confiance absolue dans l'Etat-major français. Il en donnait les motifs qui, encore que fort vagues, ne laissaient pas que d'être réconfortants. Pendant quelques jours, alors que le gouvernement même doutait, il a soutenu les cœurs et s'est créé ainsi une belle place dans le souvenir et dans la reconnaissance de tous. On dit que c'est l'effort donné à ce moment-là qui hâta sa fin. C'est possible. Il serait donc une des victimes de la guerre et non une des moins glorieuses. Il n'avait presque aucune de mes idées. Il n'en avait même aucune et, de plus, c'était sans doute un esprit assez borné, mais c'était un grand cœur et un grand homme de devoir. Peut-être s'est-il laissé aller quand sa tâche suprême fut finie, quand la phase dangereuse de la bataille fut surmontée. Après le grand revirement de la Marne, il n'eût fait que se répéter. Il est mort en quelques heures, encore dans tout l'éclat de son œuvre suprême. C'est le seul nom d'écrivain créé par la guerre. Il n'a eu qu'un moment, mais il n'en est pas de plus grand.

La guerre, que de jeunes écrivains, que de poètes n'aura-t-elle pas fauchés en leur fleur. On a surtout parlé de Péguy, tué à la bataille de la Marne, où il commandait une compagnie comme officier de réserve. Il était admiré de quelques-uns et antipathique à beaucoup. Mais, après les événements présents, il aurait été destiné à une gloire certaine, qui n'eût plus guère trouvé de contradicteurs. C'est une des tristesses de ces grandes luttes entre peuples qu'elles viennent arracher à leur table de travail et jeter dans les tranchées les plus beaux esprits, ceux dont l'humanité attendait la pensée comme une bénédiction. J'en connais un qui joue sa vie tous les jours et de la disparition duquel je ne me consolerais jamais. Mais quoi ! Sophocle a été soldat, Descartes a été soldat. Tous les hasards ne sont pas mauvais. Et puis, un homme de quarante ans, s'il n'a pas achevé son œuvre, il en a posé les fondements et indiqué la direction générale. Tout n'est pas perdu pour l'humanité. Plus à plaindre peut-être sont ceux que la mort fauche à l'état de plantes qui n'ont pas encore fleuri ou à peine. Nous étions quelques-uns à aimer ces jeunes gens que la mort a pris brutalement à notre

espoir. A quoi bon dire leurs noms que le public n'avait pas encore entendus ? Ce sont presque des deuils privés. Ils n'en sont pas moins profondément ressentis dans les milieux littéraires où l'on se demande ce qui restera après la guerre de la jeune génération. Et quel sera l'esprit des survivants après ces jours de dangers et d'héroïsme ? Auront-ils le dégoût ou le respect de la guerre ? Quelles âmes vont sortir de cette épreuve ? Sans doute, c'est bien tôt peut-être pour songer à de telles questions, mais le temps, s'il marche dans l'horreur, marche tout de même. Il s'en va du même pas le long des champs de bataille et le long des champs paisibles, il plane de la même aile sur les villes incendiées et sur les villes recueillies dans la besogne quotidienne. Oui, on peut se demander quel sera le réveil au sortir de ce cauchemar ? Il y a des économistes et des statisticiens qui ont calculé au monde blessé environ cinq ans pour se guérir et se retrouver entièrement vivant. Peut-être. Mais d'autres croient que le réveil sera plus prompt et que l'humanité, encore endolorie, sera prise soudain d'un furieux appétit de vie. On ne se donnera pas le répit de la convalescence. On voudra vivre à

tout prix et dépenser ses forces à peine reverdies, quand l'herbe reverdira autour des cadavres. Dans les esprits comme dans la terre, il y aura un renouveau inconscient des forces, auquel tous seront soumis. Quelque chose de plus fort que la mort soulèvera ceux qui auront échappé à la mort et ils voudront vivre deux fois, pour leur propre compte et pour le compte de ceux qui ne seront plus. Il y aura partout une effloraison de cette plante, presque abolie aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Europe : la Joie !

Si elle fleurit encore, c'est sur les champs de bataille, car ceux qui regardent ne la connaissent plus. Il y a encore de la bonne humeur, mais c'est sous les obus et au milieu de la mitraille. Les soldats que l'on rencontre et qui, viennent de se battre, qui ont été blessés, et qui guéris, vont repartir, parlent de ces heures qui nous semblent si dures, non comme des parties de plaisir, certes, mais comme d'heures de chasse émouvante parce qu'elles sont dangereuses. J'en écoutais un l'autre jour qui, après des anecdotes sur la vie que l'on mène aux postes avancés, concluait : « J'aime ça, ça sort de l'ordinaire. » Et il allait repartir avec une allé-

gresse incroyable. Je sais bien que tout soldat n'a pas cet heureux caractère et que plus d'un se désole au fond de ces tranchées meurtrières où la seule visite est la visite des obus. Mais ceux-là sont moins nombreux que l'on ne croit. Le soldat en campagne devient fataliste. Il y a d'assez nombreux musulmans parmi les alliés. Tous sont devenus musulmans pour le fatalisme et le dédain du danger. Il se greffe aussitôt une seconde âme sur l'âme de tous les jours, une âme extraordinaire sur l'âme ordinaire : et l'homme redevient ce que la civilisation n'a pu effacer, un être de danger pour lequel le danger n'existe plus. Mais le péril passé, rentré dans la vie normale, il reprend avec une inconcevable facilité ses habitudes de civilisé, c'est-à-dire d'homme dont tous les efforts tendent à fuir la douleur. N'ai-je pas vu dans un hôpital de province un blessé de l'horrible mêlée de Charleroi (où il y eut tant de tués que le cours de la Meuse en fut arrêté) manifester de l'effroi à l'idée d'une insignifiante opération ? Cet homme que l'on n'aurait pu retenir à la bataille et qui se ruait au danger, il fallut le faire maintenir pour lui extraire du bras une balle qui roulait sous la peau. C'est qu'à la

bataille, l'imagination n'a pas le temps d'entrer en action. On est emporté tout d'un coup dans un milieu qui vous absorbe et qui vous dompte, tandis que l'être faiblit devant le péril qu'il a eu le temps d'envisager froidement. Les meilleurs soldats et les plus heureux sont les hommes sans imagination. Il en est d'ailleurs de même dans la vie civile, parfois dangereuse aussi : l'imagination entrave l'action.

C'est pourquoi je pense surtout aux poètes à cette heure, aux imaginatifs, aux rêveurs. Ils peuvent, eux aussi, faire de bons soldats, des soldats de devoir, mais ils ont plus de mérite que ces durs gens du peuple aux cervelles rudes, qui ne perçoivent le mal qu'au moment même qu'ils le ressentent.

Mais je n'oublie pas que tous sont égaux devant la mitraille et que tous savent la braver. Tous, c'est-à-dire l'ensemble de la nation, représentée en effet par les combattants. C'est là une fraternité merveilleuse et que l'on n'avait peut-être encore jamais vue, avec ces riches et ces pauvres, ces laboureurs et ces gens de bureau, ces forgerons et ces littérateurs combattant ensemble, non pour leurs intérêts propres, mais pour l'intérêt de tous

et la sauvegarde du pays. Bien loin de nous sont les luttes de classes,les luttes sociales : le patriotisme a nivelé les conditions et unifié les aspirations. Il y a dans tous les partis un changement de front absolu. Elle a été sensible dès le premier jour, mais il semble que cela s'accentue encore à mesure que se déroule l'immense bataille. L'état d'esprit des combattants a dicté celui du peuple tout entier ou plutôt il n'y a plus qu'un seul peuple qui combat sous les yeux de ceux qui attendent leur tour d'aller au feu, sous les yeux des vieillards, des femmes et des enfants.

Beaucoup de gens croyaient, même parmi les techniciens, qu'une mobilisation générale, avec la suspension de la vie sociale qu'elle entraîne, était impossible, que le pays désorienté aurait cédé à une sorte de désespoir. Il n'en a rien été. Tout, dans la vie civile, où les mâles sont si clairsemés, marche à souhait. Il y a bien quelques cahots, la machine va plus lentement, mais elle va, dans les villes comme dans les campagnes. Les rues sont balayées à Paris avec autant de soin que les semailles sont faites dans les champs. Il y a là un tableau bien curieux à esquisser. Je l'essaierai la prochaine fois.

ÉTAT D'ESPRIT A PARIS

EN DÉCEMBRE 1914

Je n'étais pas à Paris aux premiers mois de la guerre. Je n'ai su qu'à mon retour, en octobre, la phase, non d'affolement, mais de stupeur morne par laquelle avait passé Paris. J'en recueillais encore un écho ces jours derniers. Ce désespoir muet aurait, à un certain moment, gagné l'élément militaire. Aucun poste de la banlieue ne songea à se replier sur Paris, mais ceux qui se trouvaient dans la direction de Compiègne, par où arrivait l'ennemi, se préparèrent à l'héroïsme et à la mort. Ni la mort ne vint, ni l'occasion d'être ce jour là héroïque et les Parisiens respirèrent : l'armée de l'envahisseur avait pris une autre direction. La manœuvre du général Joffre, les Anglais tenant notre extrême aile gauche, avait réussi. Ce que nous en

savons jusqu'à présent est encore insuffisant à en expliquer la genèse, car, à ce moment-là, Paris était à peu près sans défense. Elle n'a été organisée scientifiquement qu'à la suite de cette alerte formidable. Le plan primitif du ministre Messimy était, paraît-il, de laisser prendre Paris, de laisser les ennemis descendre jusqu'à la Loire et même plus bas, ce qui aurait amené à coup sûr, sinon la révolution sur laquelle comptaient les Allemands, du moins un désarroi tel qu'il nous eût été bien difficile d'en sortir.

Aujourd'hui ces alarmes sont loin. Paris est resté à la tête de la civilisation et on se promène Avenue de l'Opéra et sur les grands Boulevards avec autant de tranquillité que s'il ne s'était jamais rien passé, comme si la pointe des armées ennemies ne se tenait pas à moins de 125 milles de la capitale. On ne les craint plus, voilà la vérité, et c'est à peine si on en parlerait, si les « communiqués » ne nous rappelaient deux fois par jour leur existence. N'empêche que ceux qui étaient à Paris dans les premiers jours de septembre se souviendront longtemps de ces mauvais jours. Il leur en est resté une nervosité qui se trahit encore à la

moindre nouvelle un peu moins bonne que les autres, une tendance à accueillir sans raisonnement les bruits défavorables qui courent parfois et qu'ils se répètent l'un l'autre à l'oreille. Tantôt ce sont les Italiens qui mobilisent contre nous, tantôt ce sont les Espagnols, dont l'attitude nous obligerait à immobiliser deux cent mille hommes dans les Pyrénées ! Les journaux sont heureusement empêchés par la censure militaire de donner asile à ces racontars, ne fût-ce que pour en démontrer l'inanité, et le peuple, à l'abri des nouvelles déprimantes, continue à se reprendre à une vie presque normale.

Bien des choses manquent encore aux Parisiens, qui seraient nécessaires à encourager leur bonne volonté. Pour les gens d'affaires, il faudrait la réouverture de la Bourse, dont on parle toujours et qui ne vient jamais ; pour les gens de loisir, il faudrait celle des théâtres ; pour tous, il faudrait la reprise des autobus, car les tramways de Paris ne fonctionnent guère que dans un sens, de l'est à l'ouest, et le métropolitain est sensiblement encombré. La physionomie de Paris ne reprendra sa couleur normale que quand ces divers mécanismes

fonctionneront régulièrement. Mais il est douteux qu'ils reprennent leur plein effet avant la fin des hostilités, car ce qui manquera jusqu'à ce moment-là ce sont les hommes. Il y en a encore beaucoup dans la vie civile, il y en a encore beaucoup plus qu'il n'y en a à l'armée, quoique leur nombre diminue de jour en jour, mais il n'y en a pas assez et comme ils se composent surtout d'adolescents et de vieillards, leur force d'activité est singulièrement réduite.

Une des corporations qui ont été le plus atteintes par la guerre est celle des écrivains. On pardonne à un écrivain français d'insister sur ce point, mais c'est d'ailleurs celui qu'il connaît le mieux et celui qui l'intéresse le plus, ne fût-ce que par solidarité professionnelle. Il n'y a plus, pour ainsi dire, à l'heure actuelle, de littérature française. La moitié la plus jeune est au feu, où elle se fait tuer à l'occasion et l'occasion se présente souvent. On sait la mort de Charles Péguy, l'un de ses représentant les plus connus. Cinquante autres, peut-être, ont eu le même sort. L'autre moitié, celle qui n'est pas mobilisée, est immobilisée. Elle ne publie plus rien, parce qu'il n'y a plus de public. Beau-

coup de revues ne paraissent plus. Celles qui paraissent encore ou qui ont reparu, l'ont fait à format réduit et d'ailleurs ne s'occupent plus que de la guerre et des questions qui s'y rattachent. Toute trace de littérature désintéressée en a disparu. Restent les livres. On ne sait plus ce que c'est. Il y a deux grandes saisons pour la librairie française, l'automne et le printemps. L'automne s'achève et le printemps viendra sans doute sans qu'elle ait repris même l'ombre de son activité. J'ai reçu des livres d'Angleterre, je n'en ai reçu aucun de la terre de France. Les écrivains français qui écrivent encore écrivent pour eux-mêmes et pour l'avenir. De temps en temps, il nous arrive bien quelque morceau de poésie venu des tranchées de l'Aisne ou du Nord, qui sont les derniers cabinets de travail des poètes exaspérés, mais le lieu où ils ont été écrits leur donne plus de valeur que n'en a la poésie elle-même. Les obus peuvent rythmer l'inspiration, mais plus souvent ils la coupent. On juge volontiers, et cela n'est pas absurde, des autres par soi-même : eh bien, quand je regarde en moi, je n'y découvre aucun désir de m'occuper d'autre chose que des événements présents. Il ne faut pas comp-

ter sur moi pour enrichir prochainement la littérature française. Il ne faut compter sur personne.

Comme j'achève ces notes sur la situation présente de Paris, on annonce très sérieusement la réouverture de plusieurs théâtres, de ceux surtout que l'on appelle les théâtres à côté, de ceux surtout qui, moins vastes, ont le moins de frais matériels. C'est un petit coin d'horizon qui s'éclaircit. Il y a à Paris nombre de gens qui ne peuvent vivre sans aller au théâtre. Ils auront un commencement de satisfaction. Mais surtout, c'est la preuve d'un meilleur état d'esprit, de l'éloignement de présentes inquiétudes. Et le luxe, que devient-il ? Il est encore fort discret. Mais les personnes riches commencent à moins cacher leur richesse. On ne se promène guère au bois de Boulogne, parce que ce n'est pas la saison, mais viennent quelques beaux jours et on verra réapparaître les belles limousines. Malgré tout, il ne faut pas se dissimuler que la physionomie générale de Paris a beaucoup changé. Les rues ont beau être très animées pendant le jour, elles sont mornes. Les femmes sont très agréables dans la rue, mais il y en a trop et trop peu de jeunes hommes. Beaucoup

sont en noir, soit qu'elles soient en deuil d'une victime de la guerre, soit qu'elles suivent la mode qui est décidément au noir. Il n'y a plus d'étrangers dont Paris tire son luxe et son animation. La plupart des grands hôtels sont fermés. Ce n'est plus la mort, sans doute, mais ce n'est pas non plus la vie complète. Mais en quelle ville à l'heure actuelle, en quels pays la vie est-elle autre chose qu'une demi-vie ?

Après ce qui aurait pu arriver, c'est encore très beau et même si cela devait continuer longtemps, on s'y ferait. Après tout, en effet, le Paris en temps de guerre ressemble assez à ce qu'est la province en temps de paix. On y ressent une impression de calme toute pareille. Les gens n'y sont plus pressés. On sent que tous les gens qu'on rencontre n'ont à faire des besognes très urgentes. La lutte pour la vie est très modérée. On a donné pour consigne aux armées alliées du front occidental : « Tenir ». On dirait qu'on a donné pour consigne aux populations civiles : « Attendre ». Et en effet, pleine de foi, elle attend.

LA GUERRE ET LA LITTÉRATURE

La guerre a arrêté net en France toute l'activité littéraire, a supprimé du jour au lendemain tous les gains et tous les revenus que les hommes de lettres tirent ordinairement de leur métier. La plupart des revues ont cessé de paraître ou ne paraissent plus qu'en un format réduit, les journaux eux-mêmes ont suspendu toute collaboration littéraire ou pittoresque. Il n'est pas besoin de dire que la fabrication des livres a subi exactement le même sort. Ils en sont tous demeurés au point où les a trouvés l'ordre de mobilisation générale. Dans cette œuvre complète qu'est la mise en œuvre matérielle d'un livre, le moindre accroc dans une des parties arrête toutes les autres. Mais cette fois toutes furent atteintes progressivement et la paralysie totale fut le résultat. D'ailleurs, pourquoi, même si cela avait été matériellement possible, faire paraître des livres ? Il n'y avait plus personne

pour les acheter, ni presque plus personne pour les lire, car on en aurait fait cadeau au public qu'il ne s'en serait pas soucié. Le plus nouveau et le plus passionnant la veille, le lendemain n'existait pas.

Bien que je ne fusse pas à Paris au moment de la déclaration de guerre, j'ai pu savoir, dès mon retour, quel trouble elle a jeté dans le monde littéraire et dans le commerce qui en dépend immédiatement. Dans les maisons d'édition française, à la fin de juillet, les réglements financiers du premier semestre avec les dépositaires de la province et de l'étranger ne sont pas encore réalisés. De là une pénurie d'argent qui eut bientôt son immédiate répercusion sur les littérateurs eux-mêmes. Dès le premier jour, il fut certain que le monde littéraire aurait beaucoup à souffrir si la guerre se prolongeait. Quand je suis revenu au commencement d'octobre, on organisait déjà des bureaux de secours pour les écrivains et la Société des gens de lettres instituait pour ses sociétaires des dîners gratuits. On voit combien le mal a été rapide, puisqu'on a dû y opposer de si héroïques remèdes.

C'est maintenant seulement que je commence à comprendre comment même la production désin-

téressée du génie est étroitement soumise aux conditions générales de la vie sociale. La liberté de l'esprit lui est nécessaire d'abord, mais lui est nécessaire aussi la prospérité de la nation et son équilibre. Or une nation en guerre et surtout qui a la guerre chez elle, à l'intérieur de ses frontières, ne peut jamais être une nation prospère ni une nation en équilibre. Même si, absurde supposition, la guerre n'avait troublé ni le commerce, ni l'industrie, la productivité des esprits n'en aurait pas moins été fort atteinte. Il y a une solidarité entre les diverses parties d'un organisme et si la désagrégation n'avait pas commencé par les parties moyennes, elle aurait commencé par les parties hautes. Il est impossible de jouir de ses pleines facultés intellectuelles quand la jeunesse d'un pays se bat contre un puissant ennemi, quand ses destinées sont journellement en jeu. Mais la vérité est que toutes les parties de l'organisme littéraire furent atteintes à la fois. Ni les écrivains ne purent écrire, ni les imprimeurs ne purent imprimer, ni les lecteurs ne purent acheter et lire, l'organisme littéraire entra en sommeil. Il dort encore et personne ne sait quand il se réveillera.

Entrons maintenant dans quelques détails. Les Goncourt, aux premières pages de leur *Journal*, notent,comme un des événements les plus fâcheux de leur carrière littéraire, que le coup d'Etat du 2 décembre 1851 fut perpétré dans la nuit qui précéda la mise en vente de leur premier livre, *En 18*... Le fait est que ce livre, si la coïncidence, souvent relevée, en a fait connaître le titre, est demeuré tout à fait inconnu. Il y a une heure pour les livres. L'heure passée, si la sonnerie ne se fait pas entendre, tout espoir de publicité est à peu près perdu. Les ouvrages des meilleurs écrivains maintenant paraissent très tardivement dans la saison d'été, vont trouver directement le lecteur aux eaux ou au bord de la mer. J'en connais plusieurs qui allaient partir ainsi. On leur a épargné un voyage inutile et ils sont demeurés en paquets. D'autres, lancés dans le courant de juillet, faisaient seulement, quand sonna l'heure fatidique, leur apparition à l'étalage des libraires : ils y sont encore. Enfin,un très grand nombre étaient à l'impression et devaient paraître aux premiers jours d'octobre, mais les presses soudain s'arrêtèrent et se tut leur ronronnement, qui n'a pas

encore repris. C'est à peine si les revues peuvent paraître le 1er août; celles qui sont coutumières de quelque retard furent happées dans la première fièvre de la mobilisation et leur distribution remise à des temps meilleurs. On en recevait encore le 15 ou le 20 août dont le texte, établi avec une sérénité parfaite, avait l'air d'une mauvaise plaisanterie. A ce propos, un souvenir presque touchant. Une nouvelle revue de jeunes poètes me parvint le premier jour de la mobilisation. Elle avait un programme plein de confiance dans l'avenir :

> L'avenir, l'avenir est à moi :
> Sire, l'avenir n'est à personne.

Au fond de quelle tranchée ont culbuté ces conscrits ou bien quelle fièvre nouvelle en a fait soudain des hommes d'action? J'ai conservé ce numéro unique de revue. Il contient plus de philosophie que les gros traités. L'avenir! oui, mais il y a aussi le hasard des choses. J'en ai été victime aussi, mais je me plaindrais plutôt d'y avoir échappé. Quand toute la communauté souffre, on aurait un peu honte d'avoir été oublié par le destin. On se sentirait

pareil à ces trop heureux messieurs que l'on rencontre. Ils n'ont été en rien touchés par la guerre. Ils n'ont pas de fils à la bataille et, de leurs àmis, ils s'inquiètent peu, à moins qu'ils n'en tirent terriblement vanité. Leur commerce, ils sont commerçants naturellement, est, comme on dit, un commerce de première nécessité que la guerre a renforcé bien plus qu'affaibli. Leurs employés sont des femmes ou des hommes d'âge. Ils ont pris leurs vacances comme d'habitude, ont cependant trouvé que les trains fonctionnaient très mal. « Un tel état de choses, vraiment, est fort nuisible aux affaires. » Comme ils ne sont revenus à Paris qu'au commencent d'octobre, quand Paris se repeuplait et reprenait quelque chose de vivant, ils ont ramené avec eux leur bonne humeur. Un mot revient sans cesse dans leur conversation : « On a beaucoup exagéré. » Pour moi, je ne crois pas. On n'a même pas tout dit et les pires misères vont se révéler cet hiver. A moins que les choses de la guerre ne fassent un bond en avant et que l'activité sociale s'en trouve soudain accrue. Mais de quelle activité peut-il être question, quand les meilleurs et les plus adroits de la nation font métier de soldats ?

Il ne peut s'agir que d'une activité fort ralentie. Enfin, dans cet ordre d'idées je signalerai cependant quelques faits qui ne sont pas sans donner de l'espoir dans le monde littéraire. On se remue dans la librairie, on fait des projets, on signale de nouveaux groupements, des associations presque imprévues. La vieille librairie militaire Berger-Levrault s'est associée avec la jeune maison Crès pour publier un album périodique de dessins sur la guerre. Ils sont d'une qualité fort supérieure à ce qu'on a fait jusqu'ici et son succès ne fait pas de doute. Les deux maisons vont tenter d'ici peu quelque chose dans l'ordre littéraire : une revue où il sera parlé de la guerre non pas par les journalistes, gens toujours un peu pressés, mais par les écrivains, qui veulent se donner le temps de réfléchir. Cette revue sera bien accueillie et son apparition coïncidera avec la réapparition de quelques autres qui mirent ces trois mois à profit pour se réorganiser. On parle même de livres qui vont paraître. Mais ce n'est encore qu'un bruit vague; ce n'est probablement qu'un espoir. En fait de livres on n'a encore vu que quelques brochures militaires et la réimpression d'un petit roman moitié mili-

taire et moitié fantastique qui n'a pas eu grand succès. Nous ne sommes pas à un moment où il soit possible d'intéresser le public au récit d'une bataille imaginaire. La réalité est trop riche. Elle nous les prodigue, les batailles. La générosité est démesurée. Il est vrai que ce sont des batailles si nouvelles, si longues, d'un genre tellement inédit, que le même public, s'il en ressent profondément la réalité terrible, est évidemment dérouté par leur manque d'éclat, de mouvement, de résultats foudroyants. Si on avait mieux suivi, en France, la campagne de Mandchourie, on comprendrait mieux la campagne présente. Les mouvements des armées en Pologne frappent davantage l'imagination.

Le public d'aujourd'hui ne veut rien, en dehors des communiqués officiels, que des récits pittoresques des derniers faits d'armes. Inutile d'essayer de le sortir de là, sinon d'une façon tout à fait transitoire. Dans la revue en projet dont je viens vous parler, il faudra évidemment tenir compte de cet état d'esprit et mélanger adroitement le document militaire à la considération philosophique. Cependant, je sais de très bonne source que le goût de la lecture n'a aucunement fléchi dans ces

derniers mois. Les bibliothèques publiques, et spécialement celles qui sont établies pour le peuple dans chaque mairie de Paris, ont prêté un grand nombre de volumes, aussi considérable qu'à pareil moment des années précédentes. L'homme qui aime la lecture ne s'en prive pas facilement et c'est précisément quand les temps sont les plus durs qu'il sent le besoin d'y avoir recours. D'autre part, l'acheteur, qu'on croyait évanoui, recommence à se manifester et, comme il n'y a pas de livres nouveaux, il en demande de l'autre saison et même de l'autre année. Voilà encore un symptôme que la littérature ne demande qu'à renaître. Peut-être que, les ennemis chassés de France, quelques nouveautés seraient bien accueillies. Pour expliquer cela, il faut se rendre compte que Paris, où beaucoup de personnes riches sont rentrées au courant du mois d'octobre, est totalement privé de distractions : il n'y a ni expositions, ni réunions mondaines, ni courses, ni théâtres. On sent le besoin de se distraire à tout prix et on choisit le moyen le plus aléatoire, peut-être, pour un homme du monde, mais le plus discret et même le plus secret, qui est la lecture. Dans certains milieux

on commence aussi à trouver que ce fut une erreur de fermer tous les théâtres. La raison provisoire que l'on donne est que cela a mis sur le pavé quantité d'acteurs et d'employés secondaires, qui se résignent d'autant moins à leur sort que l'hiver approche et que le chômage va leur être de plus en plus pénible. Là aussi, on procédera d'une façon discrète et peu à peu l'art dramatique reprendra une petite place dans la vie sociale sans qu'aient rouvert les théâtres : on parle de matinées qui seraient organisées dans les mairies. On ne jouerait pas de pièces, on réciterait des morceaux de poésie, on lirait des pages de belle prose. Cela me semble très raisonnable. Et ce sera un acheminement à la réouverture tant désirée de quelques salles de spectacles.

A ce propos je rencontrais hier un auteur dramatique qui me fit ses doléances. Quand on sort à Paris, on rencontre toujours un acteur ou un auteur dramatique : il y en a vraiment trop et surtout en ce moment où ils sont sans emploi. Donc cet homme de théâtre était dans une sorte de désespoir. Il avait une grande pièce, une sorte de tragédie en prose reçue au Théâtre-Français quand

la guerre avait éclaté. Mais, songe-t-il, voudra-t-on encore des tragédies après la guerre ? On en aura tant vu et de plus cruelles que toutes celles qui peuvent s'inventer ? Ne voudra-t-on pas au contraire des spectacles plus doux et qui nous changent complètement les idées ? Tout est possible, lui ai-je répondu, et je ne veux pas m'embarquer dans les pronostics. C'est un genre de bateau qui fait trop souvent naufrage. Que sera le théâtre de demain et que sera la littérature de demain ? Si nous le savions, cela lui ôterait beaucoup de son intérêt, car toute œuvre littéraire, du genre même le plus sérieux, tire une partie, tout au moins, de sa valeur de son caractère inattendu. Ce qu'on attendait, si cela vient exactement à l'heure et selon le genre promis, on est toujours un peu déçu. Le génie aime à faire des surprises : nous serons surpris, s'il s'en mêle, mais s'en mêlera-t-il ? Les obus aussi, et les balles, aiment à faire des surprises. Un jeune officier, écrivain lui-même, avec lequel je parlais l'autre jour de cette question, comme il venait de se battre pour la quinzième fois, depuis un mois, me disait : « Si elle est sincère, la prochaine littérature sera cynique, comme

la guerre elle-même. Ceux qui auront passé par là ne sauront plus rien ménager. Ils connaîtront jusqu'au fond la nature humaine, etc... » Il m'en dit très long sur ce ton-là et même sur un ton plus âpre. Mais peut-être est-il une exception. Rien ne change les tempéraments. Chacun aura senti la guerre selon sa nature, et cela sera très bien ainsi.

APRÈS LA GUERRE

Elle finira, cela est certain, et la vie reprendra son cours normal, s'il y a pour les choses un cours normal, car l'inattendu restera éternellement ce qu'un homme sage doit s'attendre à voir survenir. On peut tout de même compter sur une période de paix. Entrer dans les chimères de ceux qui voient régner, après ce cataclysme, la paix perpétuelle, j'y suis mal préparé par mon éducation philosophique, mais la paix suit la guerre aussi nécessairement que le beau temps suit la pluie, du moins en nos climats d'Europe si incertains et si changeants. Nous aurons donc la paix, mais comment l'aurons-nous conquise et l'Allemagne en sortira-t-elle si diminuée qu'elle ne puisse songer, d'ici à de longues années, à recommencer la formidable partie ? Ce sera, pendant longtemps, le thème de l'inquiétude générale. Il est certain qu'il faudra

organiser une telle paix qu'elle ne soit pas une menace de guerre pour des générations assez voisines de nous. Comment cela pourra-t-il se faire ? Il ne s'agit pas de détruire l'Allemagne. Si telle a été l'imagination de quelques naïfs, on peut la déclarer absurde. Personne de sensé n'a jamais eu une telle idée. Elle n'est pas réalisable et elle n'est pas souhaitable. Il faut seulement se souvenir que la force d'un Etat et son principe de vie est l'unité. Ce qu'il faut viser, c'est l'unité allemande. D'ailleurs c'est une guerre qui l'avait faite, il est tout naturel qu'une guerre la défasse. Il y a une logique dans les choses.

Si les alliés peuvent briser l'unité allemande, leur victoire sera durable. S'ils ne le peuvent pas, quel que soit le résultat apparent du conflit, ils seront en réalité vaincus, car tout sera pour eux à recommencer dans vingt ans, ou dans quarante ans. Quelque abattue qu'elle soit, la force allemande se reconstituerait fatalement au cours des années et le militarisme, ennemi du monde entier, ayant gardé ses racines, refleurirait aussi fort et peut-être plus fort que jamais. Unité et militarisme sont une seule et même chose. Or il n'est pas nécessaire

pour que l'Allemagne continue à vivre qu'elle demeure un empire et un empire militaire et si elle n'est plus un empire militaire, on respecte ses droits à la vie en même temps que l'on assure la sécurité des autres nations. En somme il faut rendre à l'Allemagne la physionomie qu'elle avait avant la guerre de 1870. A ce moment, les Prussiens dirent assez hypocritement : « Nous ne faisons pas la guerre à la France, mais à l'empereur des Français. » Les Français pourraient dire, avec beaucoup plus de sincérité : « Nous n'en voulons pas à l'Allemagne de ce qu'elle est l'Allemagne, mais de ce qu'elle est l'empire allemand. Cet empire détruit, nos griefs tombent et, avec eux, notre haine. » Car au fond, nous n'avons aucun motif de ressentiment soit pour la Bavière, soit pour la Saxe, soit pour aucun royaume ou province de l'Allemagne, soit pour l'Allemagne considérée comme un groupe d'Etats de l'Europe centrale, nous n'en avons que pour la Prusse considérée comme la tête de l'empire allemand et même, l'empire aboli, cette tête nous serait indifférente. Un même raisonnement peut se faire à plus forte raison pour l'Autriche-Hongrie dont presque aucun des éléments qui la

composent ne nous inspire d'antipathie. Même en ce moment, nous sommes en guerre avec l'Autriche, mais plus de la moitié des sujets autrichiens savent parfaitement que la France ne leur en veut nullement au point que les Tchèques, les Polonais, d'autres encore, ne sont pas considérés par nous comme des belligérants et que leur commerce n'a pas été inquiété. Quelle raison même aurions-nous de détester la Hongrie, si elle n'était l'associée d'un empire allemand? L'opinion est assez loin du reste de nous y être unanimement hostile et j'en pourrais donner maintes preuves. D'ailleurs il n'est plus besoin de faire de plans contre l'Autriche. Cet empire si peu homogène se dissoudra naturellement et parmi ses éléments rendus à la liberté, nous trouverons une majorité d'amis.

Quelle Europe charmante cela ferait qu'une Europe arrachée à l'hégémonie prussienne! Il me semble qu'après le premier mouvement de rancune passé, l'Allemagne même en saurait gré aux Alliés et qu'elle verrait avec un certain plaisir ses anciens noms reparaître sur les cartes. Car les Allemands ne sont pas si unifiés qu'ils ne rappellent souvent leurs vieilles patries, même les plus petites et qu'ils

ne souffrent aussi de les savoir disparues sous une raison sociale et surtout militaire qui, en leur imposant de cruelles charges, les prive même du bénéfice et de la gloire de leur courage. Il y a des symptômes que la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg ont parfois quelque lassitude de travailler, comme nous disons en France, pour le roi de Prusse et de ne travailler que pour cela. Il y a là une fissure dans laquelle la diplomatie pourra, le moment venu, faire entrer ses coins. Il est convenu que les Alliés ne traiteront pas séparément, mais ils ne se sont pas engagés, je pense, à ne pas traiter successivement avec chaque morceau de l'Allemagne à mesure que chaque morceau serait gagné à l'idée de paix. C'est l'Autriche qui donnera l'exemple de cette désagrégation. De quelle résistance serait capable cet empire si, terrorisée par l'approche des Russes, la Hongrie se retirait brusquement du consortium? Et que pourrait faire la redoutable Allemagne si la Bavière, le Wurtemberg et la Saxe osaient, d'un commun accord, se retirer du conflit? Attendons... Déjà les Bavarois ont montré en Belgique qu'ils se sentaient plus Bavarois qu'Allemands et qu'ils avaient quelque remords de faire la guerre

à un pays dont est souveraine une princesse bavaroise.

De telles scissions ne peuvent pas, je le sais bien, être escomptées, mais, outre que chaque jour en diminue l'invraisemblance, elles deviendraient, quand les Alliés pourront les imposer, la seule condition de paix durable. Elle seule atteint l'ennemi non seulement de la France, de l'Angleterre et de la Russie, mais de l'Europe entière et quasiment du monde entier, car cet ennemi est le militarisme prussien. Tant que l'Allemagne restera unie, elle restera un danger. Réduite à des royaumes indépendants les uns des autres, elle n'est plus qu'une réunion géographique de peuples qui ont droit à la vie et au développement de leurs richesses et de leurs facultés. Détruire l'Allemagne, il s'agit bien de cela! Détruire le militarisme allemand, par conséquent l'empire allemand, qui en est l'âme, voilà tout le problème. Sa solution n'est pas aisée, sans doute, mais on peut très bien y être aidé par l'Allemagne elle-même. Et c'est ce qu'il faut espérer. Est-ce que vraiment les Allemands ont besoin de dominer le monde, de menacer et au besoin d'écraser les Neutres pour vivre en tant qu'Allemands?

Aujourd'hui, ils prétendent s'annexer la Belgique. Demain, ce sera la Hollande et plus tard les Etats scandinaves. Quoi encore? Où peuvent s'arrêter de telles ambitions? La guerre actuelle aura été providentielle, si elle y met un frein, car c'est la diversité même du monde qui se trouverait menacée. La domination française, la domination anglaise, n'ont jamais été une menace pour le monde, car elles ont respecté la liberté des peuples et leur principe d'activité. Voyez ce que la France détient du monde musulman, ce que les Etats-Unis détiennent du monde malais, ce que les Anglais détiennent de diverses races en différentes régions de l'Univers et comparez leur conduite avec celle des Allemands en Alsace-Lorraine, en Pologne, au Sleswig, dans cette province toute danoise. C'est à dessein que je ne parle pas ici des cruautés inouïes exercées par les Allemands en Belgique. Je ne parle que de leur conduite avec les peuples qu'ils ont anciennement conquis et qui a été toujours inspirée par la plus hargneuse tyrannie. Il faut épargner aux peuples faibles le mauvais destin de tomber sous un pareil joug. Et pour cela, il faut émietter le militarisme et veiller ensuite à ce qu'il ne se reforme

pas. Le moyen est de briser l'unité de l'empire.

Et en tout cela, remarquez qu'il n'est pas question de représailles contre le peuple allemand. Ce n'est pas lui que l'on rend responsable des maux qui ont été commis par son moyen. On se rend compte qu'il n'a été que l'instrument d'une institution odieuse qui, pour le bien de l'humanité, périra avec l'empire dont elle est née, le militarisme prussien.

AVANT LA GUERRE

Je viens de lire une suite d'études sur les causes de la guerre. Elles me satisfont assez peu. Il y a une chose certaine, c'est que la France n'y est pour rien. Notre insouciance à la veille même du conflit en est la preuve. Une autre preuve est notre manque de préparation, au moins sur certains points importants. La plupart des forts autour de Paris manquaient de munitions. Quelques-uns avaient été transformés en poudrières. Il y eut bien des fautes de commises, soit sous l'influence du parlement, uniquement préoccupé de questions électorales, soit sous l'influence de l'opinion publique, qui considérait les choses militaires comme des vieilleries démodées. La situation aurait été bien plus mauvaise encore sans un petit groupe de députés qui n'avaient pas perdu tout bon sens et qui avaient réussi à faire voter la loi de trois ans. Cela

entraîna certaines réformes et certaines augmentations de matériel militaire, que l'on fut bien heureux d'avoir sous la main au dernier moment. Si le gouvernement français croyait la guerre possible, il fut bien étourdi de ne pas s'y mieux préparer, mais s'il la croyait souhaitable, il faudrait le considérer comme une poignée d'idiots. Mais rien ne peut prévaloir contre les faits. La France ne pensait aucunement à la guerre et, loin de la préparer, elle la croyait à peu près impossible. Cela ne fait peut-être pas l'éloge de sa perspicacité, mais cela fait l'éloge de son honnêteté et de son amour non équivoque de la paix. Comme il faut une cause, la logique accuse l'Allemagne. A mon sens, cela ne veut pas dire que l'Allemagne a déclaré la guerre de sang-froid, cela veut au moins dire qu'elle s'est crue forcée de céder à la pression des circonstances et qu'elle n'a pas été absolument fâchée d'essayer à nouveau une force militaire, en laquelle elle avait toute confiance. Car si la France n'était pas prête, l'Allemagne, elle, était prête. On l'a bien vu et seules les circonstances, malheureuses pour elle, l'ont empêchée de frapper sur ses adversaires le coup qu'elle méditait. Si l'Allemagne n'a pas cher-

ché la guerre, elle l'a acceptée avec une facilité que justifie son état parfait de préparation. De tous les peuples engagés dans le conflit, elle a été la moins surprise. C'est qu'elle était loin de se douter que, de tous ces peuples, elle devait être celui qui serait appelé à en souffrir davantage. Je ne suis donc pas de ceux qui veulent imputer à l'Allemagne un acte inouï de scélératesse préméditée. Mais je lui reproche certainement de n'avoir pas fait tous ses efforts pour épargner au monde civilisé le plus redoutable des cataclysmes. Trop confiante dans sa force, elle a laissé les choses suivre leur pente, en se disant qu'après tout, si l'orage éclatait, elle saurait lui tenir tête. Cela a été, au point de vue de ses intérêts, le raisonnement le plus malheureux qu'un peuple ait jamais fait.

La reine Elisabeth d'Angleterre disait : « La guerre est un procès qui ruine même ceux qui le gagnent. » L'Allemagne pouvait, par expérience, rire de cet aphorisme menaçant. Sa dernière guerre l'avait considérablement enrichie, mais enrichie au point même qu'une guerre nouvelle ne pouvait que l'appauvrir, pour peu qu'elle ne fût pas foudroyante. Du moment que ses adversaires lui

tenaient tête, elle commençait à perdre. C'est même ce qui, dans l'esprit des Français, rendait à leurs yeux la guerre presque impossible. Le commerce de l'Allemagne s'était développé au point qu'il envahissait le monde entier et que le moindre trouble dans le monde des affaires devait avoir sa répercussion immédiate chez elle. On se disait aussi : Pourquoi voudrait-elle acquérir par la force une situation mondiale que la paix même lui a donnée et qui s'accroît de jour en jour grâce à la paix, tandis que la guerre peut remettre tout en question?

La conquête même de la Belgique, si elle devait être autre chose que passagère, compenserait-elle les pertes immenses que son commerce a déjà subies en France, en Angleterre dans le monde entier? Pour s'en tenir à la France, pays trop riche et trop confiant, l'Allemagne y avait fait des progrès tels, grâce au traité de Francfort, qu'il était facile, et cela a peut-être été fait, de calculer le moment où elle en détiendrait à peu près tout le commerce. Le peuple même commençait à s'en rendre compte avec une sorte d'effroi. Ils étaient parvenus d'un côté jusqu'à la Provence, dont ils détenaient tout le littoral, de l'autre, jusqu'à l'extré-

mité de la Normandie, dont ils avaient accaparé la plus grande partie des mines de fer récemment découvertes. De Toulon à la frontière italienne, le pays avait en vérité l'aspect d'une colonie allemande. Depuis quelques années de grands hôtels s'étaient construits un peu partout, le long de cette côte, et non pas dans les villes universellement connues telle que Nice, Menton, Hyères, mais jusque dans les villages ces hôtels étaient allemands. On ne rencontrait que des Allemands dans les trains qui desservent la région, qui d'ailleurs avait été mise en relations directes avec les grandes villes allemandes. Le moment allait venir où ils allaient imposer au commerce leur langue, leurs habitudes, où ils allaient envahir jusqu'à l'intérieur du pays, d'ailleurs un peu délaissé par nous, car la France qui entretient des colonies dans le monde entier ne connaît pas ses propres ressources. L'Allemagne les avait découvertes et se disposait à les exploiter. Cela était criant dans une autre région que je connais bien et dont le sous-sol s'est révélé en ces dernières années extrêmement riche en charbon et en fer. Ils avaient en Basse-Normandie de véritables possessions. Non seulement ils y avaient acca-

paré les mines, mais ils y avaient établi des ports, organisé des lignes de bateaux qui portaient le minerai jusque chez eux. Sur certaines petites lignes locales, leurs wagons circulaient et stationnaient dans les gares. A certains endroits on se serait cru transporté en Westphalie. Dans cette même région le grand port militaire de Cherbourg était devenu un port de commerce allemand et c'est là que faisaient escale les bateaux de la Hambourg-America. Sur la ligne de Paris à Cherbourg, qui appartient à l'Etat, on croisait à chaque instant des trains transatlantiques remplis d'Allemands; l'Etat français avait l'air d'être à la disposition de l'Allemagne et de travailler pour elle, et cela au détriment de la Compagnie Transatlantique qu'il subventionne ! En vérité la France semblait devenue une colonie allemande et plus utile mille fois que l'Est-Africain.

On publie tous les jours la liste des maisons de commerce allemandes mises sous séquestre. Elle est interminable et nous révèle une situation dont les plus pessimistes n'avaient pas la moindre idée. En vérité, on ne savait pas que l'infiltration avait pris ces proportions. Et c'était d'ailleurs un état de

choses contre lequel on aurait bien pu protester tout bas et même tout haut, mais contre lequel le pays était impuissant. On a toléré de tout temps en France que des étrangers se créent le monopole d'une spécialité. Les premiers confiseurs furent tous des Italiens et la pâtisserie est encore exercée principalement par des Suisses. Les Allemands n'étaient pas des spécialistes. Ils pénétraient dans tous les métiers, dans toutes les professions commerciales et n'y apportaient aucune habileté particulière. Ils étaient aussi nombreux parmi les banquiers que parmi les antiquaires, ils vendaient des chapeaux aussi bien que des montres, s'insinuaient partout, s'installaient dans la boutique du laitier comme dans celle du libraire. C'était au point que dans le monde du petit commerce parisien, on soupçonnait cette activité commerciale de n'être pas seulement commerciale. Dans quelle proportion ces Allemands se livraient-ils à l'espionnage, on ne le sait pas et, d'ailleurs, il faut se méfier des accusations populaires. Il y avait des espions parmi eux mais là n'est pas la question. Je les considère ici comme des conquérants commerciaux et je reconnais qu'à ce point de vue ils faisaient pour leur

pays une excellente besogne. Encore dix ans de ce régime, et l'Allemagne, sans peine, s'annexait ainsi le plus riche et le plus pacifique des Etats européens.

Tout ce patient travail de fourmis est perdu. Il n'est pas de traité de commerce qui puisse rendre à l'Allemagne ce qu'elle avait conquis silencieusement. Dès maintenant les pertes sont immenses et elles ne seront jamais récupérées. Quant à l'avenir, il est bien compromis. On peut supposer, supposition désagréable, que la France se rouvrira un jour au commerce allemand, mais la bourse, comme la confiance, lui demeurera fermée.

LE POINT DE VUE DE LA POLOGNE

Les Polonais sont anxieux. Ils se demandent si la présente guerre, qui fait souffrir le monde, aura au moins ce résultat de faire revivre l'ancien royaume ou l'ancienne République de Pologne. Il semblerait qu'une telle conclusion de la lutte fût inéluctable, car, des deux côtés, du côté russe aussi bien que du côté austro-allemand, il a été fait à la nation polonaise des promesses formelles. Les deux groupes belligérants ne se proposent de conquérir la partie de la Pologne qui est au mains de l'ennemi que pour la réunir à celle qu'il détient et pour donner la liberté et l'autonomie au pays ainsi reconstitué. Le plus gros morceau est détenu par la Russie : c'est la Pologne proprement dite. Elle est peuplée de neuf à dix millions de Polonais. La Galicie, qui est la Pologne autrichienne, en compte quatre millions et demi et les provinces

frontières de la Prusse un peu plus de trois millions. La Russie possède donc environ la moitié de ce qui fut la Pologne, et la Prusse et l'Autriche se sont partagé la seconde moitié. De plus, la capitale, Varsovie, est sous la domination russe. Quand on parle de la Pologne, on pense à Varsovie. Pour une grande partie du public, la Pologne est une province russe. A Paris tout le monde a entendu parler de Varsovie. La capitale de la Pologne autrichienne, Cracovie, est beaucoup moins connue, quoique cela soit un centre très important de civilisation. La partie prussienne contient la ville, jadis célèbre, mais un peu déchue, de Posen. C'est de ces trois Pologne celle qui a subi le joug le plus dur. Depuis la guerre l'Allemagne a proclamé qu'elle lutte pour affranchir la Pologne et à la veille de la guerre le mot d'ordre dans la Pologne prussienne se résumait dans le mot « extirper », extirper la langue, les mœurs, les libertés des Polonais, et au besoin extirper les Polonais eux-mêmes et les remplacer par des colons allemands. Toutes les nations libérales de l'Europe ont plus ou moins protesté contre les cruautés allemandes en Pologne, contre la germanisation à

outrance de ces provinces où la langue polonaise elle-même était interdite. Il n'est donc pas étonnant que les Polonais n'aient qu'une foi médiocre dans les promesses intéressées de leurs vainqueurs. Sans doute, ils n'étaient pas traités aussi injustement dans la Pologne russe, mais comment oublieraient-ils tout d'un coup qu'il y a quelques mois des peines sévères frappaient en Russie quiconque propageait l'idée d'autonomie nationale polonaise? On jugeait que cette propagande visait à la dissolution de la Russie et constituait une atteinte aux lois fondamentales de l'Etat. Des trois tronçons de ce qui fut la Pologne, le tronçon autrichien est celui qui, disent les Polonais eux-mêmes, a été traité le plus libéralement : la Galicie jouit d'une autonomie presque complète. Elle possède un gouvernement polonais autonome et une diète provinciale siégeant à Léopol. Tous les fonctionnaires sont polonais ou ruthènes. L'Université de Cracovie, une des plus renommées de l'Europe, est exclusivement polonaise. Si donc, l'on compare la situation des Polonais dans les trois empires, on est forcé de constater que la Galicie est pour eux la terre promise, celle où ils jouissent de toutes les libertés constitu-

tionnelles et nationales. Or le premier résultat de la guerre a été la conquête par les Russes de cette province si libéralement organisée ; et, comme première conséquences de cette conquête, l'administration de Galicie a été remise aux mains de fonctionnaires qui, dès maintenant, cherchent à en opérer la russification. C'est un détail qui m'a été révélé par un Polonais. On n'en a pas parlé dans les journaux alliés et l'on a bien fait, parce qu'il ne s'agit probablement que d'une mesure transitoire nécessitée par l'état de guerre.

Mais cela a fait faire aux patriotes polonais de singulières réflexions. Depuis six mois, dit une brochure polonaise que j'ai reçue ce jour même, depuis le manifeste du grand-duc Nicolas, il n'y a eu aucun adoucissement dans le régime d'oppression que la Russie applique depuis un siècle aux Polonais. D'ailleurs ce manifeste est-il autre chose qu'une manœuvre d'ordre militaire ? On en doute en certains milieux, d'autant plus que le Tzar lui-même ne l'a pas signé et que le gouvernement a défendu aux journaux de parler de l'autonomie de la Pologne. Il y a donc toutes sortes de motifs à l'inquiétude des Polonais. Ils ont été si souvent

trompés ! Ce qui est arrivé aux Tchèques en 1866 ne leur serait-il pas réservé ? Au moment de l'entrée des troupes prussiennes, le généralissime d'alors lança aux Tchèques une proclamation où on lisait : « Si notre cause juste est victorieuse, les Tchèques verront enfin se réaliser leurs vœux nationaux. » Quand, à la fin de cette guerre victorieuse, on rappela au Landtag la promesse faite aux Tchèques, Bismarck répondit froidement que les promesses d'un généralissime n'engageaient pas l'Etat. Ce que l'on a promis aux Polonais ne serait-il aussi qu'un acte de stratégie ? C'est, paraît-il, l'Etat-Major français qui attira l'attention du grand-duc Nicolas sur la nécessité de conquérir les sympathies polonaises. C'est le général Joffre qui fut l'initiateur de cet « acte de stratégie ». Cela fait honneur à son génie politique qui ne serait pas inférieur à sa valeur militaire. Mais c'est précisément l'origine de ces promesses qui me ferait conseiller aux Polonais de les accepter avec confiance. Le général Joffre a dès maintenant et aura, plus encore, je l'espère, cette guerre finie, une autorité morale qui ne permettra pas à la Russie, malgré la force de son opposition réactionnaire, de renier ses paroles.

Sans connaître encore l'initiative du général Joffre dans cette affaire, la presse française, lors de l'apparition du manifeste, a été unanime à ne pas mettre en doute un instant sa réalisation future. La Pologne va ressusciter, disait M. Clemenceau. Et en outre : Cette guerre donnera l'indépendance à tous les peuples. On disait encore : L'un des plus grands crimes de l'histoire va prendre fin. La Pologne symbolisait le droit opprimé par la force. Il était question de la Pologne martyre, de l'heure de la délivrance et de la justice. Célébrant d'avance la victoire future des alliés, un journaliste disait encore : « La servitude de la Pologne *eût* été un deuil pour l'Europe ». On voit que dans l'idée de la presse française le rétablissement de la Pologne est chose faite. Ce n'est pas encore l'avis des Polonais et, quoiqu'ils aient tort, sans doute, à mon avis, ils hochent encore la tête. C'est qu'ils ont une histoire terrible, celle même du partage de leur pays. Je devrais dire les partages, car depuis le dix-huitième siècle, les puissances du Centre et de l'Est de l'Europe n'ont fait que se partager et se repartager la malheureuse Pologne. Une brochure polonaise expose ainsi cette question his-

torique et je lui emprunte volontiers son résumé.

L'affaiblissement progressif et la disparition de l'ancien royaume de Pologne ont eu pour cause principale sa situation géographique. Malgré sa puissance et son illustre passé, elle n'a pu résister à ses trois voisins, parce que ses forces vitales étaient épuisées par une extension territoriale, presque sans limites. Aujourd'hui on ne se représente guère la Pologne que comme une petite province du grand empire russe. On ne se souvient plus qu'il fut un moment où la Pologne s'étendait de la mer Baltique à la mer Noire. Encore, à la fin du dix-huitième siècle, elle occupait un territoire énorme; elle était après la Russie le plus grand royaume de l'Europe. C'est même ce qui causa sa perte, sa population n'ayant pas augmenté dans la même mesure que son territoire et ses institutions libérales l'ayant poussée à une décentralisation excessive. Le premier partage eut lieu en 1772 ; le second, vingt ans plus tard et le troisième peu de temps après. Les guerres de Napoléon ne modifièrent que passagèrement la situation de la Pologne, dont le partage définitif fut fixé par le congrès de Vienne en 1815. Ce congrès avait imposé aux trois

8

empires copartageants d'octroyer aux provinces polonaises une constitution en rapport avec leurs besoins. Il n'en fut tenu aucun compte et au contraire les conquérants s'efforcèrent par tous les moyens de dénationaliser les Polonais, après avoir anéanti leur royaume. Ce n'est pas de l'histoire très ancienne : cent ans exactement nous séparent du dernier acte de la tragédie. Après cela il n'y eut que des épisodes, des révoltes, des insurrections, qui ne furent que des prétextes pour les Russes et les Prussiens pour faire sentir un peu plus lourdement leur main. En ces dernières années la Pologne russe avait été un peu moins malheureuse et la Pologne prussienne un peu plus durement traitée. Nous avons dit que seule la Galicie, sous la domination autrichienne, fut régie avec un certain libéralisme.

Malgré tout cela, si la Pologne n'a pas confiance dans la seule parole des Russes, sur quoi base-t-elle son espérance d'une prochaine restauration de la nation polonaise? Sur ce principe, que la guerre actuelle est, pour une grande part, la lutte du slavisme et du germanisme et que, si le slavisme est vainqueur, il deviendra impossible de main-

tenir sous l'oppression vingt-quatre millions de Polonais. Il ne sera pas permis à une des nations alliées de diminuer la portée de la victoire. Les Polonais en sont fermement convaincus : le sort de la Pologne unie deviendra une question internationale. L'Europe comprendra qu'il est de son intérêt d'établir à la lisière de l'empire allemand un grand Etat neutre. Ils associent même à leur résurrection celle du peuple tchèque. Il est certain que, si l'Allemagne met bas les armes, et si dures que soient les conditions qu'elle acceptera, elle se mettra aussitôt à la préparation de la revanche; mais les Polonais croient que l'existence d'un peuple neutre entre elle et la Russie diminuerait, au moins de ce côté de l'Europe, les chances du conflit.

Ici, je m'arrête et je cesse d'analyser les brochures polonaises que j'ai volontiers suivies jusqu'ici, pour prier les Polonais de considérer une histoire qui n'est pas encore vieille de beaucoup plus de six mois, celle de la Belgique. Un Etat neutre entre la Russie et l'Allemagne serait peut-être efficace pour le maintien de la paix entre les deux pays, si l'un de ces pays n'était précisément l'Allemagne.

A voir ce qu'elle a fait de la Belgique neutre, on devine ce qu'elle ferait de la Pologne neutre. Non seulement, cela ne constituerait pas pour elle un obstacle à ses entreprises, mais encore cela lui serait un véritable paravent derrière lequel elle constituerait ses armements, puis, le moment venu, elle envahirait tranquillement cet Etat neutre et sans défense. Le projet du grand-duc Nicolas est beaucoup plus raisonnable : une Pologne autonome sous la protection de la Russie, c'est tout ce que les Polonais peuvent et doivent attendre, et je ne vois pas pourquoi ils ne l'attendraient pas avec confiance.

Je suis très sympatique aux désirs de la Pologne de recouvrer son existence, mais je crois qu'ils ne se réaliseront que dans la mesure où ils pourront ne pas contrarier les intérêts de la Russie. Or s'il est vraisemblable que ses intérêts réclament l'autonomie de la Pologne, il me semble assez douteux qu'ils demandent davantage. En attendant un résultat, en attendant la paix tant désirée, les malheureux Polonais divisés en deux camps ennemis se font courageusement la guerre. Ils sont comme fous, me disait un Polonais, ils s'acharnent les uns

contre les autres, sans vouloir rien savoir en dehors de leur devoir de soldats, car ce sont, paraît-il, des soldats excellents, peut-être les meilleurs de l'Europe. C'est pour eux, non pas une guerre nationale, mais une sorte de guerre civile sans cause, sans raison. Jamais peut-être on ne vit pareille tragédie. Aussi, que l'on s'associe ou non à leurs idées, à leurs illusions, on ne peut que les considérer avec respect.

LE PRINCE DE LIGNE

Voilà le plus célèbre écrivain belge d'avant la Belgique. Il est né à Bruxelles en 1735 et mourut en 1814, au moment où les provinces belgiques, échappant à la domination française, après avoir échappé à tant d'autres, allaient constituer, unies à la Hollande pour quelques années, un royaume séparé. Bruxelles, qui avait toujours été une ville de langue française, appartenait à l'Autriche. Le prince de Ligne fut un soldat autrichien et un écrivain français. Je viens précisément de lire ce qu'on a publié de ses mémoires. Ce n'était pas un aventurier, puisque c'était un grand seigneur, mais il avait des dispositions à l'aventure et il aurait pu, dans une autre condition, avoir la destinée d'un Casanova. Il est d'ailleurs le seul écrivain contemporain qui ait rendu justice à Casanova, sans taire aucun de ses défauts : il y avait entre eux

une certaine sympathie. Mais je le répète, c'était un grand seigneur, un homme excessivement riche, qui vécut à la cour de France, à la cour d'Autriche, et il n'eut pas besoin de chercher les aventures, elles vinrent à lui toutes seules et étaient d'une plus haute qualité que celles après lesquelles courait Aventuros, comme il appelle Casanova dans ses mémoires. Après tout, comme on trouvera peut-être ce rapprochement malséant, je dirai que l'époque tout entière était aux aventures et que les conquêtes féminines n'étaient pas moins prisées au XVIIIe siècle et guère moins glorieuses que les combats en bataille rangée. C'était, comme on l'a dit, le siècle de la guerre en dentelles, de la guerre qui évoque à la fois des sièges de places fortes et des sièges d'alcôves. Donc, appelons-le non pas un coureur d'aventures, mais un amoureux de l'aventure. « Dans ma jeunesse, écrit-il, j'étais fou de gloire. » C'était une âme élevée, un paladin, et s'il vécut toujours un peu à l'écart des hauts emplois et dignités, c'est qu'il aimait la solitude et qu'il aimait à dire toute sa pensée. Or à la cour et parmi les grands, il est imprudent de trop parler. Le prince de Ligne, tout prince qu'il était, en fit plus d'une fois l'expé-

rience. C'est précisément ce côté de liberté qui est séduisant dans son esprit. Tous ses écrits respirent la franchise et je ne sais quel laisser-aller supérieur. Il sait bien que, quand il écrit, il n'a point de compte à rendre, point de censure à craindre et il en profite. C'est pour cela sans doute que sa famille s'est si longtemps opposée à la publication de ses mémoires. Sa pensée est trop libre. Le prince de Ligne, dit un de ses admirateurs, c'est le XVIIIe siècle élégant, chercheur, matérialiste, railleur, insouciant, se faisant illusion à lui-même, et n'entrevoyant pas, au milieu des éclairs d'esprit de Voltaire, la révolution que Voltaire prédit et souhaite. Voltaire est le XVIIIe siècle lui-même, le Prince de Ligne est d'un XVIIIe siècle enfoncé, bien plus que Voltaire, dans les idées du moment. Il n'échappe à ces idées mondaines et un peu bornées par les horizons traditionnels que par un côté. Cet adorateur de la vie élégante est aussi un adorateur de la nature. C'est au point que j'en ferais volontiers un précurseur du romantisme. Son père avait créé un magnifique domaine et organisé les plus beaux jardins en un site nommé Bel-Œil. Le prince Charles de Ligne qui se plaisait beau-

coup à Bel Œil, dans la Wallonie belge, en a laissé une description bien curieuse sous le titre, peut-être un peu trop spirituel, de *Coup d'œil sur Bel-Œil.* C'est un traité vraiment poétique et déjà romantique de l'art des jardins. C'est le résumé d'une manière de subir la nature, un peu maniérée encore, mais pleine d'un charme élégant. Il aime réellement la nature. Avec cela, il aime encore avec passion la guerre et les femmes. La guerre, a-t-on dit, n'est pour cet esprit charmant et avide d'émotion et de mouvement, qu'un délassement et une distraction. Mais cette distraction l'absorbe parfois au point de devenir une vraie passion, et il s'y lance de tout cœur, gaiement et valeureusement. Ses écrits, comme sa vie d'ailleurs, comme ses mémoires, nous disent l'importance qu'il attachait à la carrière des armes. Il fut un bon capitaine, disent les historiens militaires. Mais ce qu'ils ne disent pas, c'est qu'il était foncièrement soldat, celui qui, dès son enfance, a rêvé de batailles et de canon. « J'étais fou d'héroïsme, écrit-il lui-même; Charles XII et le grand Condé m'empêchaient de dormir.» Et encore : « J'ai fait attendre des empereurs et des impératrices, jamais un soldat. » Ce

qui est curieux, c'est qu'avec ce goût pour l'action il n'a aucune ambition politique, ni même aucune opinion politique. Il n'est d'aucun parti, peut-être a-t-il pour cela trop d'égoïsme. Une révolution éclate en son propre pays. Il ne s'émeut pas un instant et continue à guerroyer ici et là en Europe et à briller dans les assemblées mondaines. C'est peut-être qu'il n'avait pas de vraie patrie. Ce n'était pas, certes, un déraciné, c'était un Européen. Nietzsche se croyait peut-être très hardi et très dégagé de l'idée de patrie quand il écrivait : « Nous autres Européens... » Ecoutez le prince de Ligne : « J'ai six ou sept patries : empire, Flandre, France, Autriche, Pologne, Russie, presque Hongrie. » Il dit plus loin : « A Versailles, où je n'étais pas pour m'amuser (souvent il n'y vint pas pour autre chose), on avait la bêtise de croire que j'avais des intentions politiques. » Cette insouciance avait plusieurs causes, son caractère naturel, sa grande fortune, enfin son éducation, qui avait abouti à son scepticisme parfait, car il avait eu successivement quatre précepteurs d'opinions différentes, depuis le déisme théologique jusqu'au matérialisme. Cette éducation n'avait pas cependant

influé sur son cœur, qui resta chaud, ardent, généreux, capable d'attachement profond comme de caprices soudains et passagers. Il eut le culte de l'amitié, toutes les vertus chevaleresques. « Sa noblesse, a-t-on dit, consiste moins dans le hasard de sa haute naissance que dans l'élévation de ses sentiments. » N'est-ce pas lui qui a écrit en parlant de la perte d'un ami : « Non, le temps ne guérit pas. Il ne ferme pas la blessure. Mais il y met un appareil. Un rien le soulève. On vit, on rit même, on s'amuse encore quelquefois et on se le reproche. » Est-ce à l'amour, est-ce à l'amitié que ce rapporte ceci : « Y a-t-il un bonheur pareil à celui de la rencontre de deux cœurs qui étaient unis depuis longtemps sans s'en douter, qui ont eu le temps de se reconnaître et que les circonstances amènent au point de se livrer ensuite des deux parts sans réserve ? » C'est peut-être à l'amour, qui a joué un grand rôle dans la vie du prince de Ligne. Il y a mis, semble-t-il, plus de tendresse que ne l'exigeait son siècle. Généralement, l'amour au XVIIIe siècle ne comporte guère de tendresse, ou du moins de tendresse profonde. Chose singulière, ce qu'on appelle alors le sentiment s'en passe fort

bien : « Les commencements de l'amour qui s'ignore, dit le prince de Ligne, sont charmants. Mais quand il est une fois reconnu des deux parts, voilà le commencement des infortunes. On se respecte trop pour en parler. On souhaite d'être seul. On meurt dès qu'on s'y trouve. On a mille choses à dire, mais on ne s'en souvient pas. On cherche des exemples de pareilles situations ; on parle des autres, mais on ne parle pas de soi. On va le plus loin qu'on ose ; on conte des histoires d'amants heureux ; on entre dans les plus petits détails. On tâche d'intéresser, puis d'attendrir, puis, le dirais-je ? d'échauffer au moins l'imagination. On n'est jamais plus amoureux que quand on croit ne pas l'être. On est plus aimable et souvent plus aimé, mais quand on n'est plus qu'aimant, on devient insupportable. L'est-on sans espoir ? Pas longtemps à ce que je crois, quoi qu'on dise. Un *je vous aime*, dit-on, et je suis heureux. Cela nourrit quelque temps. Mais on veut des preuves et si on ne les reçoit pas, le faux calcul de la rigueur exclut l'amour, qui veut un abandon sans réserve. » Cette petite esquisse des premières luttes du sentiment de l'amour est assez finement observée, mais c'est

un désir vague de l'amour et un regret, plutôt que l'amour lui-même. Le prince de Ligne peint ainsi les sentiments qui lui sont le plus chers et qu'il a vus de plus près, par toutes petites touches. Il a plus de finesse que d'éloquence. Témoin ces lignes sur la jalousie. Il s'agit d'un homme qui est sur le point d'être aimé ou peut-être sur le point de déplaire : « Il ne manque plus que d'être jaloux pour achever d'être odieux. La crainte de ne pas réussir arrête la gaieté. L'inquiétude chasse celle des autres. On devient le fléau de la société. Vous seriez un tyran, dit la femme qu'il aime, vous n'avez pas de droits. Jugez ce que vous deviendriez si vous en aviez. Voilà pourtant ce que c'est que l'amour. »

C'est peut-être pour éviter ces petits malentendus où se corrompt si facilement le bonheur d'aimer qu'il avait songé à « une école du bonheur », au lieu des écoles de latin et de droit. On y apprendrait le régime qui convient à son âme. On y apprendrait à manier l'espérance, à tirer parti de tout, à se donner des goûts, à choisir avec soin la qualité des chaînes que l'on accepte, aussi à faire du bien selon son pouvoir en même temps qu'à

prendre les plaisirs vrais de son âge et de sa situation. Mais cette école, n'est-ce pas précisément la vie elle-même ? Il est vrai que pour profiter de ses leçons, il en faudrait une seconde. Mais que cette seconde vie vécue par un homme de trop d'expérience risquerait de n'avoir pas beaucoup d'attrait. C'est précisément ce qui gâte pour les vieillards ou ceux qui approchent de la vieillesse ce qui leur reste de vie. Ils sont trop remplis d'expérience, ils savent trop ce qui va arriver ou ils croient le savoir, ce qui revient au même. La vraie école du bonheur, c'est l'illusion. Moins chimériques, malgré leur nouveauté, sont ses idées sur les femmes qu'il connaissait bien et dont il déplorait l'inactivité. « C'est cela, dit-il, qui les lance dans toutes les intrigues. Pourquoi ne pas les occuper ? Qu'on les emploie dans les négociations, étant trop faibles pour la guerre. Elles ont encore plus d'amour-propre que les hommes, elles en mettront beaucoup à séduire les souverains et les ministres. Madame de Kœnigsmarck a été ambassadeur. Une ambassade, ce serait la suprême récompense. Le travail dans les bureaux leur ferait passer le temps le plus orageux, jusqu'à vingt-cinq ans, puis elles

iraient dans les petites cours étrangères. Elles savent garder le secret, quand elles y sont intéressées ; elles ont de la finesse, de l'ambition, que faut-il de plus pour réussir ? » J'entendais développer la même idée par une féministe qui n'a certainement pas lu le prince de Ligne. Mais quand on voit les hommes si mal gérer le monde, on peut bien penser que les femmes ne feraient pas pire. Et pourquoi ne feraient-elles pas mieux ?

Le prince de Ligne a beaucoup d'idées en tous genres. Ne dirait-on pas que ce qui va suivre a été lu par le défunt roi des Belges, Léopold, qui fut un industriel et un commerçant de premier ordre : « On dit : les souverains ne doivent pas faire les commerçants. C'est faire tort à leurs sujets. Moi, je dis qu'oui : puisqu'ils sont plus en fond qu'eux, ils peuvent être les premiers banquiers et manufacturiers de leur pays ; par là, ils peuvent diminuer presque tous les impôts. Ils seraient de riches particuliers, ils n'auraient ni ministres, ni commis ; ce seraient de bons pères famille, qui enrichiraient tous leurs enfants, en les faisant travailler. »

Comme la vieillesse du prince de Ligne s'est prolongée assez tard, comme il observait alors une

certaine attitude et qu'il avait d'abondants loisirs, il a beaucoup écrit. Mais la plupart de ces écrits rentrent dans la catégorie des essais, des réflexions, des pensées. Ils contiennent même un sermon. Oui, agacé un jour des platitudes théologiques que débitait aux soldats l'aumônier du régiment qu'il commandait, il lui dit : « Vous ne connaissez rien à l'âme des soldats. Je vais vous écrire un sermon. Apprenez-le et dites-le dimanche prochain. » Je l'ai lu. C'est un mélange de sentiments militaires et de sentiments chrétiens. Il est parfait dans son genre. Le prince de Ligne excellait à ces petites choses. Il ne s'est guère donné jamais la peine de composer un traité ou d'imaginer un roman, et ses mémoires furent sa seule œuvre de longue haleine. Ils sont amusants, quoique un peu décousus, ou peut-être même à cause de cela, car il aborde successivement tous les sujets et abonde en digressions, et il est presque toujours intéressant, ayant beaucoup d'expérience : « On devrait, dit-il lui-même, défendre d'écrire morale, caractères, hommes, femmes, philosophie, législation, à ceux qui n'ont pas beaucoup voyagé et qui n'ont pas été dans les grandes aventures. Il faut avoir

vécu avec des souverains et avoir fréquenté jusqu'à la plus petite classe de la société pour juger le monde. Il faut avoir été mêlé dans presque tout et partout. Il faut être acteur pour être connaisseur et avoir joué sur bien des théâtres. » C'est presque le tableau de sa vie. Elle fut très variée. Il fut général en Autriche et en Russie. En France il fut courtisan, admis dans le cercle intime de la reine, son amie et peut-être prétendant à mieux. Il s'en fallut de peu qu'il ne fût choisi pour tenir tête à Bonaparte, lors de la campagne d'Italie. Le sort fut clément et lui épargna cette charge qui eût probablement mal tourné. Il n'a pas gardé rancune à Bonaparte de n'avoir pas été jugé apte à se mesurer contre lui, car il en a fait le plus juste éloge : « Bonaparte est à la fois César, Alexandre, Pyrrhus et Scipion. C'est un être prodigieux. » Il pouvait comparer et juger. Il avait vu tant de choses et tant d'hommes. Il en a fait ce résumé dans une page qu'on pourrait citer sous le titre de « J'ai vu » et qui est comme un raccourci des dernières magnificences de l'Europe avant la Révolution. Mais passons cette énumération où figure Louis XV, Mme de Pompadour et Catherine II, qui mêlait le

luxe de l'Asie à la pompe de Louis XIV, pour donner le détail de ses voyages à travers l'Europe. Il feuillette le journal de son intendant et trouve plus de cinquante voyages de Bruxelles à Vienne ou à Paris et souvent dans ces deux villes successivement. Il a parcouru deux fois la Russie, deux fois la Pologne, une fois la Moldavie, la Crimée, la Provence. Et il y a encore des gens qui croient qu'avant les chemins de fer, on ne voyageait pas en Europe! Finalement, il n'a qu'un regret : « Que je serais heureux, dit-il vers la fin de ses Mémoires, si la gloire m'avait aussi bien traité que l'amour ! » Il n'aurait peut-être pas dit cela s'il avait pu prévoir qu'à défaut de la gloire militaire, dont il n'eut que l'uniforme et les grands cordons, il lui était destiné, après sa mort, un peu de gloire littéraire, encore vivace après cent ans.

LA BRUYÈRE

Parmi les grands écrivains classiques, il n'en est pas de plus moderne, de plus vivant que Jean de La Bruyère, l'auteur des *Caractères*, que M. Emile Magne, maintenant soldat, faisait, la veille même de la guerre, singulièrement revivre dans une étude qui contient à la fois les pages les plus notables de son œuvre et les détails les plus certains de sa vie. A vrai dire, sa vie, on la connaît fort mal. L'homme ne fut pas sympathique à ses contemporains au milieu desquels il vécut en solitaire, plus soucieux de les observer que de leur plaire. Il n'y a presque pas d'anecdotes sur cet homme qui sut vivre près des grands sans se mêler à la vie des courtisans, sans aliéner jamais l'indépendance de son jugement. Il descendait d'une famille de commerçants, de procureurs, de petits fonctionnaires parisiens, fut lui-même avocat, trésorier des finan-

ces, précepteur d'un prince du sang et, malgré des emplois qui semblent beaux, demeura toujours pauvre. Il était d'un caractère fier, peu liant, méprisant même, de l'esprit le plus acéré, le moins fait pour les compromissions, le moins soucieux de paraître, le moins habile et le plus sagace, même à ses dépens. Il ne flatta personne, ni ses maîtres directs, ni les maîtres du jour, vécut, en somme tel qu'un ours entre ses pensées et ses livres. Sa figure même était rébarbative. On ne voit pas la trace ni même la place possible d'un sourire sur sa face massive, entourée des flocons de la large perruque, telle qu'elle apparaît en frontispice à la « Suite des Caractères », du sieur Alleaume, car, dédaigneux de toutes les vanités, La Bruyère ne cherche pas à faire connaître son visage. Le bas de la figure indique le sarcasme dont cette tête est pleine, mais les yeux sont beaux, un peu bovins, enfantins même, et appartiennent à un homme capable de sensibilité : il y a en eux de la rêverie, de la mélancolie et une grande douceur. Ce contraste n'apparaît pas sur le portrait, beaucoup plus massif, qu'a donné M. Magne : celui d'Alleaume explique le chapitre sur l'amour, si pénétrant et

qui veut qu'après avoir admiré La Bruyère, on l'aime aussi. Car cet homme, qui a écrit si peu, à trouvé moyen d'écrire sur toutes choses et de satisfaire également le sentiment et l'intelligence.

Avant la publication des *Caractères*, il est totalement inconnu, car il fréquente fort peu les cercles. Son intelligence, probablement parce qu'il dédaigne de la montrer, n'a même pas frappé ceux qui le connaissent familièrement, si l'on peut écrire ce mot à propos d'un homme si réservé, si fermé que La Bruyère. Mais dès qu'il se fut fait connaître, il ne rencontre guère que l'inimitié. Certes, il eut des amis qui l'estimèrent, qui goûtèrent son génie, mais il eut davantage d'ennemis que lui avaient faits sa franchise et sa clairvoyance. Cela parut bien, lorsqu'il se présenta à l'Académie. Il y entra avec peine et l'on vit bien, dès lors, que le génie littéraire y était compté pour peu de chose. On lui suscita des concurrents dont le nom seul étonne. Ce fut d'abord un sieur Jacques de Tourreil, traducteur de Démosthène, dont Racine dit un jour : « Le bourreau ! Il fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène ! » Tourreil l'emporta. On lui préféra encore un petit poète galant, Etienne

Pavillon, auteur d'une parodie singulière intitulée (le grand siècle n'est pas pudibond, c'est un de ses mérites) : *Métamorphose du c.l d'Iris en astre.* Pavillon l'emporta. Ce malheureux rédigeait alors une *Gazette galante* dont M. Magne cite un passage innocemment tarabiscoté : « De l'Isle dès Passions, ce 1er du mois d'Inclination. Un navire, venu du Port de l'Espérance, rapporte que les peuples de cette île se sont soulevés dans la ville d'Amour, qui en est la capitale, et qu'après s'être rendus maîtres de la citadelle Raison, dont ils ont ruiné les défenses et brûlé les magasins, ils avaient obligé le gouverneur Bon-Sens de se retirer dans la tour nommée Jalousie, etc. » La Bruyère eut d'abord sept voix, puis deux seulement. Il écrivait le lendemain à Bussy-Rabutin, qui s'était déclaré, dès la première heure, son admirateur : « Les sept voix qui ont été pour moi, je ne les ai pas mendiées, elles sont gratuites ; mais il y a quelque chose à la vôtre qui me flatte plus sensiblement que les autres. » On sait aussi qu'outre la voix de Bussy-Rabutin, il avait eu aussi celles de Racine, de Bossuet, de Régnier-Desmarais, de Boileau. Il attendit deux ans pour se représenter et cette fois

fut élu, peut-être parce que Bossuet s'était hautement déclaré pour lui. La compagnie n'osa pas lui préférer un Goibaud Dubois. Mais les académies aiment les Goibaud Dubois : ce bénin traducteur devait devenir prochainement le confrère du nouvel élu. Tourreil, Pavillon et Goibaud devinrent académiciens sans que le public protestât ni même sans doute s'en aperçût. La Bruyère, après son élection, fut encore persécuté par les épigrammes et même par les chansons. Son discours sortait de l'ordinaire. Il fut blâmé et l'Académie décida dès lors que la harangue du nouvel élu serait soumise à ses confrères ; c'est de ce moment-là qu'elles sont si médiocres. « La carrière d'académicien de La Bruyère, nous dit M. Magne, ne paraît pas avoir été fort brillante. On ne rencontre guère son nom dans les procès-verbaux de la compagnie, et il semble même se désintéresser des enquêtes et discussions relatives à la langue auxquelles la publication en 1694 du Dictionnaire, attendu par la France depuis soixante ans, communique quelque peu d'enthousiasme. Sans doute continuaient-ils à le considérer comme un méchant sot capable, tout au plus, d'aligner quelques insolences. » Son im-

popularité académique était telle qu'il lui suffisait de soutenir une candidature pour la compromettre. Le public au contraire manifestait un goût presque violent pour les *Caractères*. Pendant huit ans il y eut assez régulièrement deux éditions par an, tant à Paris qu'en province et à l'étranger. Le livre rapporta, dit-on, malgré les contrefaçons plus de deux cent mille francs, mais comme il en avait donné d'avance tous les droits à la fille de son éditeur, La Bruyère n'en fut ni plus ni moins riche. Pourtant j'ai à ce sujet quelques doutes. N'y aurait il pas là une légende? Sont-ce les droits totaux qui revinrent à la fille de Michallet ou seulement les droits de la première édition? Je n'en sais rien et, comme M. Magne ne tranche pas la question, je n'insiste pas, tout en faisant remarquer que La Bruyère se trouve dans une situation de fortune bien meilleure à la fin de sa vie qu'avant la publication de son livre. Michallet empochant froidement les droits royaux d'un auteur pauvre fait, en tout cas, une singulière figure. Mais ne nous étonnons pas. Nous avons vu de notre temps des choses aussi singulières, nous avons vu Flaubert céder pour trois cents francs la pleine et entière propriété

de *Madame Bovary*. Mais il faut examiner un peu le caractère de l'auteur des *Caractères*.

§

C'est un des mots les moins clairs de la langue française, c'est-à-dire l'un de ceux qui sont le plus chargés de significations, selon qu'on l'emploie seul ou avec des qualificatifs. Dire d'un homme que c'est un caractère, c'est dire généralement qu'il a dans la vie une attitude particulière, ferme, décidée, entière, en même temps noble, désintéressée. Mais c'est dire aussi le contraire, c'est indiquer qu'il a une tendance à la bizarrerie, qu'on ne sait jamais ce qu'il fera, qu'il se décidera pour des raisons tout à fait personnelles et imprévisibles. Cela dit beaucoup de choses et cela ne dit rien de précis. Du temps de La Bruyère, au contraire, un caractère, c'était l'ensemble des traits qui caractérisent un tempérament, une personnalité, pour employer une expression toute moderne. Le caractère, tantôt se réduisait à être un portrait ; tantôt c'était un ensemble de traits logiquement assemblés. Les portraits sont rares, même dans les romans et dans les comédies. L'on aimait les types généraux,

ceux qui ne sont pas dans la nature, ceux qui ne présentent pas de contradictions. Comme le genre est borné, il a fini par s'affaiblir par la répétition et l'on y a renoncé. Balzac fut le dernier qui ose dessiner la figure de l'avare et encore son avare est plutôt un avare, tandis que Harpagon est l'avare même. Puis, nous nous sommes pris d'amour pour la vérité en toutes choses et nous avons fini par découvrir que l'avare pur n'existe pas, que cette qualité peut se trouver mêlée dans le même individu avec des qualités toutes contraires. Tel qui aime les dépenses de parade, de vanité sera très serré en ce qui concerne les dépenses intimes, celles dont on ne peut se faire honneur. Les nuances sont très variées. Je connais un millionnaire qui est capable de générosité et qui aime bien pourtant qu'on lui fasse cadeau d'un timbre quand il tient à la main une lettre non affranchie. Ces traits nous amusent davantage que la réunion d'une série d'actes logiques, tous inspirés par une même tendance. Mais au dix-septième siècle, c'était le contraire et l'on ne goûtait guère les dissonances, pas plus en littérature qu'en musique. Les caractères de La Bruyère sont du genre logique. Je ne dis pas

qu'ils n'aient pas tous été relevés sur le vif. Mais je ne crois pas par exemple que tous les traits de Ménalque, le distrait, aient jamais appartenu à une seule personne. Il a fallu une dizaine de distraits pour faire ce distrait type. C'est donc très justement qu'il a appelé ce recueil d'observation *caractères* et non pas portraits. Ils ne prétendent en effet qu'à une ressemblance idéale. Quand on veut serrer un peu la vérité, on trouve que le portrait de La Bruyère, tel tracé par ses contemporains, est plein de contradictions. Ce faiseur de caractères n'est point un caractère uni, taciturne, il est souvent, dans l'intimité, parleur et même parleur éloquent. Morose, il est parfois fort gai. Gauche, il lui prend à l'occasion des frénésies de danser et de faire l'aimable. Mais sa gaîté était pénible et sa danse burlesque. Lui-même a avoué le fond de sa nature en écrivant : « Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. » Mal fait pour vivre auprès des grands, y étant obligé, cependant, il cherche à leur plaire et n'y réussit que très peu. « C'est un fort bonhomme, disait Boileau, à qui il ne manquerait rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de

l'être. » Et Valincourt ajoute : « C'était un bon homme dans le fond, mais que la crainte de paraître pédant avait jeté dans un autre ridicule opposé que l'on ne saurait définir, en sorte que, pendant tout le temps qu'il a passé dans la maison de M. le Duc, où il est mort, on s'y est toujours moqué de lui. » De tout cela on pouvait conclure que l'essentiel du caractère de La Bruyère était la volonté. Il faisait un continuel effort pour vaincre sa nature bourrue et prendre celui des compagnies distinguées où ses fonctions le forçaient à vivre. Il y eut toujours un peu de contrainte dans son attitude littéraire comme il y en eut dans sa vie mondaine. Rien n'est moins spontané que l'œuvre de La Bruyère, rien n'est plus volontaire. On sent aussi que l'ayant entreprise, rien ne peut l'en détourner. Malgré les ennemis que chaque édition des caractères armait contre lui, il ne cessa jusqu'à sa mort de les renforcer et de les compléter par de nouvelles observations. Louons le hasard qui fit tomber entre ses mains un modèle tel que Théophraste, le vieil écrivain grec, car c'était précisément le genre qu'il lui fallait. Il eût pu, sans cela, s'acharner à quelque œuvre fâcheuse comme les

Dialogues sur le Quiétisme, qui occupèrent en vain les années les plus solides de sa vie et dont personne, même parmi les lettrés, n'a jamais pu lire une page sans un ennui profond. Du moins faut-il pour les goûter une culture spéciale. Avec son entêtement solitaire, son acharnement secret, La Bruyère eût dépensé infructueusement sur ces matières théologiques, passagères et futiles, un génie qui trouve une meilleure occupation à l'observation et à la peinture des hommes. Il avait entrepris cela sous l'influence de Bossuet par reconnaissance, peut-être, de l'entremise du grand orateur pour son élection académique. Mais peu importait, après les *Caractères*, qu'il écrivît cela ou qu'il n'écrivît rien. On ne donne pas un pendant, ni une suite, ni un équivalent à un livre pareil.

La Bruyère n'était pas marié. On a donc cherché quelles furent ses maîtresses, mais on n'a trouvé que des indications incertaines. Il aima certainement Mme de Boislaudry, mais elle tourna mal, se mêla à la troupe libertine de Vendôme et de la duchesse de Bouillon. Cela lui fut une grande désillusion et il en garda de l'amertume. C'est celle qu'il a peinte dans la belle période sous le nom

d'Arthénice. Il n'a rien dit d'une autre, la charmante Mme de Boisfranc peut-être parce qu'il fut lié avec elle plus intimement et qu'il en sentit plus près l'affection sûre. On l'a même souvent considérée comme sa collaboratrice. Elle eut du moins son influence sur les chapitres de l'amour et des femmes. Celui qui les a écrits ne peut être considéré tout à fait comme un solitaire : il eut des consolations, des visites et des sourires. Mais il goûta surtout dans les femmes l'amitié délicate, qui est bien, en effet, ce qu'il y a de meilleur en elles.

LA GUERRE ET LES LANGUES

On peut se demander quelle influence la guerre actuelle aura sur les langues des belligérants, à quel point elle contribuera à les modifier dans un sens national. En France, on n'a pas fait la guerre aux mots allemands, comme on la fait aux hommes, par ce que les mots où se reconnaît clairement l'origine allemande sont très peu nombreux. Le plus connu est le mot *obus* qui n'est pas d'ailleurs d'origine strictement allemande. Il est tchèque, mais n'a pénétré dans notre langue que par l'intermédiaire allemand. Chose assez curieuse, en allemand il voulut dire d'abord *obusier*.C'est avec ce sens-là qu'il entra en français : « A la bataille de Nervinde (1697), dit un historien, il se trouva huit mortiers, appelés *obus*. » Mais il ne tarda pas à prendre son sens actuel, selon un phénomène linguistique bien connu et dont il y a des centaines

d'exemples dans toutes les langues. Qui voudrait maintenant, en France, se priver de ce mot et par quoi le remplacer? D'ailleurs, il y a en français tant de mots d'origine germanique et si anciennement entrés dans la langue que, avant même de songer à les bannir, il faudrait apprendre à les distinguer de leurs frères latins, ce qui n'est pas toujours facile à première vue. C'est même d'autant moins facile qu'ils ne sont devenus français qu'après avoir passé, eux aussi, par la filière latine. Comme le dit un philologue, depuis longtemps classique, Auguste Brachet, à côté de la langue populaire romane, qui constitue le fond de la nôtre, le français a admis, lors de sa formation, un nombre considérable de mots allemands introduits par les Barbares dans la langue gallo-romaine. C'est là un fait contre lequel il n'y a pas à revenir. Mais la langue allemande n'a pas moins puisé, de son côté, à la source latine et les Allemands d'aujourd'hui seraient bien embarrassés s'il leur fallait éliminer de leur langue tous ces éléments étrangers. Quoiqu'ils fassent, ils porteront éternellement la marque de leur longue sujétion à la domination latine, comme les peuples issus de l'empire romain,

Français, Italiens, Espagnols, garderont dans leurs langues la preuve de leurs longues et peu pacifiques relations, au commencement du moyen-âge, avec les peuplades que les historiens réunissent sous le nom de Barbares. Mais si c'est là de l'histoire, c'est de l'histoire bien ancienne et aussi bien compliquée, bien obscure. Pour la comprendre mieux, il faut observer ce qui s'est passé dans les siècles récents. Tous les peuples qui ont entre eux des relations militaires, commerciales ou simplement de voisinage géographique s'empruntent nécessairement les uns aux autres pour des motifs souvent assez faciles à expliquer. Ainsi le nom d'un objet passe dans le pays voisin avec l'objet même. Si l'objet vient de plus loin, le nom se déforme en passant par les divers intermédiaires. Qui reconnaîtrait dans le mot français *cravache* le mot turc *korbach?* C'est qu'il n'est parvenu en France que par l'intermédiaire des Slaves, qui l'ont passé aux Allemands, qui nous l'ont passé. L'histoire de ce mot est à peu près celle du mot *obus*, que nous signalons plus haut. Les Allemands nous ont d'ailleurs donné peu de mots dans les temps modernes; même récemment, quand leur force

d'expansion commerciale était très forte, leur force d'expansion linguistique est demeurée très faible. Alors que dans la période précédente, depuis le démembrement de l'empire romain, l'élément germanique de toutes nuances avait donné à la langue française près de cinq cents mots, tout un vocabulaire, depuis le seizième siècle c'est à peine si les Allemands nous ont imposé une cinquantaine de mots, dont beaucoup ne sont que d'usage technique. Nous ne courons donc aucun risque de ce côté. Un courant linguistique si faible ne sera pas augmenté par la guerre. Il décroîtra même et se purgera de tous les mots récents dont l'aspect est trop visiblement germanique. Inversement, il est probable que la guerre n'aura pas non plus pour effet de diminuer sensiblement le nombre des mots français qui, au cours des deux derniers siècles, ont envahi la langue allemande. Chose singulière, tandis que dans la première période de la formation de l'Europe politique, c'était la Germanie qui avait fourni de termes de guerre la langue française, c'est la France qui depuis le XVII[e] siècle en a fourni l'Allemagne. Cela semble dû principalement au prestige de Louis XIV, qui se maintint

intact au siècle suivant, au point que le grand Frédéric ne consentit jamais à parler allemand, au point que l'Académie de Berlin mettait encore au concours, à la veille de la Révolution française, une dissertation sur l'universalité de la langue française. Toute l'Europe d'ailleurs à ce moment parlait français. Il n'est donc pas étonnant que la langue allemande ait subi fortement son influence. Elle aura bien du mal à s'en débarrasser : les dominations linguistiques sont tenaces. On cherche à les abolir, mais il en reste toujours quelque chose. Le français avait subi à la fin du seizième siècle la domination linguistique espagnole ; quand elle disparut, on pouvait apercevoir qu'il en était resté plus de cent mots solidement établis dans notre langue et qui lui manqueraient beaucoup, si quelque cataclysme venait à l'en priver. L'italien, si en faveur aux XVIIe et XVIIIe siècle et dont le règne avait même commencé bien plus tôt avec les guerres de Charles VIII et de François Ier, a laissé dans la langue française des traces bien plus profondes encore et il n'est pas exagéré d'évaluer à plus de quatre cents le nombre des mots italiens dont nous nous servons quotidiennement, sans même le

savoir. Et pourtant ces deux langues sont pratiquement inconnues en France, sauf aux régions frontières. Pourtant, sans elles la langue française serait très différente. Ce sont même ces deux éléments nouveaux, mais surtout l'élément italien, qui font que le français moderne ressemble si peu à l'ancien. Que de nuances l'italien nous a données ! Il nous a permis de distinguer entre la douleur et le chagrin, entre la carafe et la bouteille, entre l'esquisse et le dessin !

La langue qui, avant la guerre, avait une domination marquée sur le français, c'est l'anglais. Cette guerre, en unissant les deux peuples, n'est pas faite pour amortir cette influence. L'anglais ne nous a pas donné, les sports exceptés, un très grand nombre de mots ; le français lui en a passé un plus grand nombre ; mais je maintiens le mot de domination, bien qu'il puisse paraître tout d'abord excessif, parce que cette influence s'exerce, et encore à l'heure même, jusque sur la syntaxe de la langue, jusqu'à l'arrangement des mots dans la phrase. C'est bien plus grave au point de vue linguistique qu'un afflux de mots étrangers, mais nous ne sommes pas à un moment où nous pourrions

nous plaindre d'une excessive familiarité entre les deux langues. Cela n'est pas encore très visible et très peu de gens s'en sont aperçus. Cependant l'usage anglais de placer toujours l'adjectif avant le substantif ne laisse pas de choquer dans bien des cas, lorsqu'on l'applique inconsidérément à la langue française. Il n'y a qu'à regarder les annonces des journaux ou même à flâner dans les rues pour relever des expressions nouvelles telles que « Imperial Hôtel », « Splendide Hôtel ». On trouve cette mode jusque dans une profession où on devrait savoir le français, la librairie : « Moderne Collection », « Select Bibliothèque ».Cet usage est devenu général, parce que la tournure anglaise donnée à une annonce imprime à la chose je ne sais quel air de distinction qui flatte le client, et il s'accentuera de plus en plus, grâce à notre fraternité d'armes. D'ailleurs la civilisation anglaise amène partout avec elle des modifications analogues dans les langues des pays où elle pénètre et elle pénètre partout, en Amérique comme en Europe, et partout elle est accueillie volontiers.

En somme, la guerre actuelle ne déterminera aucun courant linguistique nouveau et elle ne fera

que confirmer celui qui existe déjà et auquel un long usage a donné une grande force. La langue française courante, surtout celle des affaires, continuera à s'angliciser, de même que la langue anglaise continuera à se franciser, car il est certain que l'influence réciproque est égale entre les deux pays. Elle s'est accentuée bien avant la guerre et cette guerre ne peut que la confirmer. Cet échange de mots, de tournures de phrases amènera des échanges d'idées. Déjà les écrivains français, les conférenciers, les artistes sentent que l'Angleterre s'ouvre devant eux. Il peut en résulter pour les deux pays un grand bienfait en même temps qu'une grande force dans l'avenir, car il n'est pas de pays dont les qualités différentes se complètent plus merveilleusement. En même temps, n'ont-ils pas un même attachement pour les idées de liberté, pour la fidélité aux traités, pour le respect de la parole donnée? Regardons plus loin que la guerre. Cette alliance, cimentée par la Belgique, aura de grands résultats dans le monde.

Quand je disais que la guerre aura peu d'influence au point de vue linguistique pur, j'oubliais la Belgique. On y parle deux langues, le français

dans les provinces de l'est et le flamand dans les provinces de l'ouest, quoique le français soit compris à peu près partout et parlé par la bourgeoisie sur tout l'ensemble du territoire. Le flamand, qui n'est qu'un dialecte du hollandais, n'est pas très éloigné de l'allemand. Or, n'est-il pas assez probable que cette parenté lui sera fatale ? Logiquement, la soudaine invasion de la Belgique par les Allemands, les malheurs de tout genre qu'elle a subis doivent amener, dans un temps donné, la prédominance du français, même dans les parties flamandes où il est tout à fait ignoré. Les Flamands qui ne connaissaient guère la France et qui la croyaient l'ennemie de leurs libertés, de leurs traditions, savent maintenant à quoi s'en tenir et le sauront encore mieux dans quelques mois. Il est probable qu'ils ne seront plus tentés de ridiculiser les partisans du français sous le nom de « Fransquillons », ni ceux-ci ne les traiteront plus, avec une certaine nuance de mépris, de Flamingants. Qu'elles seront loin, ces vieilles querelles, et comme elles s'aboliront vite dans le désir d'être avant tout des Belges et de cultiver le français, devenu leur langue unique, selon un véritable esprit national, auquel ne

répugnera nullement la couleur particulière de chaque province. La France aussi est composée de provinces diverses qui ont toutes leur esprit particulier. Cela n'empêche pas l'unité du langage, mais cela empêche sa trop grande uniformité. Je souhaite cet avenir à la Belgique, mais je souhaite surtout qu'elle y vienne librement, par un penchant naturel qui la rapprochera de ses amis en l'éloignant de ses ennemis.

Mais qui sait si la prédominance du français dans la partie flamande de la Belgique ne se serait pas produite normalement dans la suite des temps, en dehors de l'épouvantable secousse subie par ce pays ? En ce cas la guerre et ce conflit de peuples n'aura fait que précipiter une évolution naturelle. Les guerres ont rarement une grande influence linguistique, au moins immédiate. Sans doute le vaincu subit plus ou moins l'ascendant du vainqueur, mais il faut se souvenir aussi du vers d'Horace, *Græcia capta*... Ce fut la Grèce vaincue qui s'imposa à Rome victorieuse par son antique prestige. Une victoire peut être l'affaire de quelques mois ou de quelques semaines. Un prestige ne s'improvise pas. Il y faut des siècles, il y faut des vies d'hom-

mes suréminents dans tous les genres. Seules, les très longues guerres, les occupations durables, méthodiquement organisées laissent de longues traces. Telle fut la conquête de l'Angleterre par les Normands d'où sortit, en même temps qu'une Angleterre nouvelle, une littérature nouvelle. Telle fut encore, à un degré moindre, l'occupation par les Anglais de la Guyenne, au cours de la guerre de Cent Ans (dont Dieu nous préserve !) Cette province s'en est très longtemps ressentie et il y a toujours quelque chose de britannique dans la race et dans les patois de cette région.

REIMS ET LES CATHÉDRALES

Il est curieux que pendant la période qui passe encore pour la plus brillante que la France ait traversée, je veux parler de la période classique, qui vit en effet naître tant de chefs-d'œuvre de raison, d'esprit, de passion et même d'art, les cathédrales aient été si méprisées. Dans la littérature de ce temps, pourtant tout imprégnée de christianisme, il n'en est jamais question qu'avec pitié ou avec mépris. C'est la production grossière d'un art naïf et encore dans l'enfance. La majesté d'une église gothique, le charme émouvant de ces chœurs, de ces voûtes, de ces vitraux, charme qui opère de nos jours sur des incrédules, sur des haïsseurs mêmes de la religion, ne touche pas un Racine, et un Bossuet y est pareillement insensible. Ce sont des choses imparfaites que nous ont léguées nos pères, il faut les respecter, mais vraiment on ne

peut nier qu'ils n'aient eu terriblement mauvais goût. Quelle ignorance, disait-on encore, et comment a-t-on pu travestir ainsi la noblesse sévère de l'art des anciens! Comme on fréquentait beaucoup plus les églises que maintenant, on peut dire que les contemporains éclairés de Louis XIV, qui n'étaient heureusement pas très nombreux, ont beaucoup souffert de ne pas pouvoir faire leurs dévotions dans un temple gréco-romain. On y est venu et nombre d'églises à Paris ont été construites dans ce style qui ferait horreur aux premiers chrétiens en leur rappelant vraiment un peu trop le triomphe posthume d'une religion qui les a, dit-on, tant persécutés. Il n'y a pas encore tout à fait un siècle que les cathédrales gothiques ont été tolérées, puis admirées en France et il a fallu la venue de Victor Hugo pour que le mot gothique, lui-même, inventé par Raphaël, cessât d'être un terme de mépris et une injure. Nous devons cela au romantisme qui a créé tant de valeurs nouvelles. Sans lui, il faut le redire, car à la veille de la guerre, il s'était esquissé en France un mouvement contre le romantisme, il est évident que notre art et notre poésie du moyen-âge ne seraient pas encore estimés à

leur valeur. Quels accents aurait trouvés un Victor Hugo pour stigmatiser le bombardement de la cathédrale de Reims, lui qui l'admirait tant! Il voyait justement dans notre vieille architecture une des formes les plus saisissantes du génie français, car les églises gothiques n'ont rien à voir avec les Goths, ni avec aucuns barbares, et ce style est né en France, dont il est la glorification. Il est même né dans la partie la plus ancienne de la France, dans la région des environs de Paris, la province qui était appelée l'Ile-de-France et qui comprend Saint-Denis, Senlis, Soissons, Laon, Noyon et autres villes qui peuvent, ou qui pouvaient encore, il y a quelques mois, s'enorgueillir d'une église très ancienne en style ogival. A partir des premières années du douzième siècle nos architectes ne voulurent plus édifier d'églises dans le style ancien, pourtant si noble et si bien assis et qui avait donné aussi quelques chefs-d'œuvre. L'art ogival ou gothique s'établit donc très rapidement puisqu'en moins d'un siècle, peut-être, il avait produit des édifices inoubliables, tels que les cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Troyes, de Beauvais. Il semble que ces constructions tout en fenêtres et en voûtes por-

tées par de minces piliers aient tellement charmé les populations qu'elles suscitèrent partout une sorte de délire. Il n'y eut une petite ville qui ne voulût en avoir et qui ne fît pour cela les plus grands sacrifices. D'ailleurs, en ces siècles de foi, une belle et vaste église devenait vite un lieu de pèlerinage et un pèlerinage amenait les foules et par conséquent la richesse dans une cité. La grande vogue des églises gothiques dura presque trois siècles, mais si la plupart des dernières construites sont bien inférieures en beauté, celles qui ne sont pas parfaites ont encore des parties merveilleuses. Rien de pareil, a-t-on dit justement, n'existe en aucun pays et la France possède le plus magnifique ensemble d'édifices religieux que le moyen-âge ait produits. Reims, sur lequel s'acharne encore la fureur destructrice des Allemands, était l'un des joyaux de cette couronne. J'en parle au passé, car elle a bien souffert. On s'est demandé dans la presse s'il faudrait la réparer ou la laisser avec ses blessures visibles. Quelque peur que fasse l'idée d'une réparation, je crois que c'est à cela qu'il faudra se résoudre, car les cathédrales gothiques n'ont qu'un défaut, c'est d'être très fragiles. Il faut les fermer

avec soin à la pluie et au vent. Pas une d'entre elles ne nous serait arrivée intacte si elle n'avait été de temps en temps remise à neuf. J'en connais une, non la plus fastueuse, mais une des plus élégantes, dont les flèches très minces ont dû être régulièrement refaites tous les siècles. Mais toutes, on peut bien le dire, ont été tout entières restaurées, Reims comme Paris et Rouen comme Chartres. Elles sont plastiques, comme des êtres vivants, car quelques années après il n'y paraît plus. On sait généralement que Notre-Dame de Paris a été restaurée par Viollet-le-Duc, mais on ignore l'étendue de ses travaux. Ils furent très importants si bien que Victor Hugo, rentrant de l'exil en 1870, eut peine à la reconnaître. Il n'y a pas que le temps qui soit l'ennemi des fragiles et trop belles cathédrales. Les hommes s'acharnent sur elles non seulement, comme aujourd'hui, pendant la guerre, mais aux années mêmes de paix. Victor Hugo, dont le nom revient toujours, quand il est question des cathédrales, raconte comment, lors du sacre de Charles X à Reims, on abattit toutes les sculptures du portail. « Reims, dit-il, fait proverbe dans l'art gothique chrétien. On dit : Nef d'Amiens, clocher de Char-

tres, façade de Reims. Un mois avant le couronnement de Charles X, une fourmilière d'ouvriers maçons, grimpés à des échelles et à des cordes à nœuds, employa toute une semaine à briser à coups de marteau sur cette façade toutes les sculptures faisant saillie, de peur qu'il ne se détachât de ces reliefs quelque pierre sur la tête du roi. Ces décombres couvrirent le pavé et on les balaya. J'ai longtemps eu en ma possession une tête de Christ tombée de cette façon. » Néanmoins bien restaurée sous le second empire, cette façade faisait illusion, surtout les statues rangées sous le portail, et les journaux ont été unanimes à déplorer la destruction de ces figures inimitables. Hélas ! Elles n'étaient elles-mêmes que des imitations, mais cela n'excuse pas le vandalisme qui s'y attaqua, car l'ensemble n'en était pas moins beau et moins respectable.

Ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans ces miraculeuses cathédrales, ce sont les mystérieuses charpentes en bois qu'on appelle des forêts, car il a bien fallu toute une forêt. Plus que la pierre, ces charpentes sont indestructibles. Il n'y a que le feu qui en ait eu raison, la foudre et les bombes; c'est

la foudre qui a détruit la « forêt » de Rouen ; ce sont les bombes qui ont détruit la « forêt » de Reims. Victor Hugo en a laissé une description inoubliable : « Ces greniers de cathédrales sont farouches. Il y a presque de quoi s'égarer. Ce sont des labyrinthes de chevrons, d'équerres, de potences, des superpositions de solives, des étages d'architraves et d'étraves, des enchevêtrements de lignes et de courbes, toute une ossature de poutres et de madriers ; on dirait le dedans du squelette de Babel. C'est démeublé comme un galetas et sauvage comme une caverne. Le vent fait un bruit lugubre. Les rats sont chez eux. Les araignées, chassées de la charpente par l'odeur du châtaignier, se réfugient dans la pierre du soubassement où l'église finit et où le toit commence, et font très bas dans l'obscurité leur toile où vous vous prenez le visage. On respire on ne sait quelle poudre sombre, il semble qu'on ait les siècles mêlés à son haleine. » Il note aussi que les oiseaux de proie sont là chez eux. « Ils entrent par une lucarne et sortent par l'autre. » Le tonnerre aussi vient là familièrement et, depuis peu de temps, après le tonnerre de Dieu, celui des hommes. Le bedeau qui accompagnait

Victor Hugo lui montrait les fientes sur le plancher. A l'ordure, il reconnaissait l'oiseau. Ceci était d'un corbeau, ceci était d'un épervier, ceci était d'une chouette. Ainsi les artilleurs reconnaissent l'origine des traces néfastes qu'ont laissées les projectiles dans les combles et dans le vaisseau de la cathédrale de Reims et il reconnaît de quel corbeau destructeur elles proviennent, ou de quel épervier de guerre.

Les cathédrales furent construites par des architectes de génie qui, phénomène encore mystérieux, se mirent à pulluler du XIIe au XIVe siècle, faisant éclore aussi une nuée de sculpteurs, de peintres et même de maçons et de charpentiers de génie. On avait tellement hâte de voir s'élever ce qui allait être une merveille que souvent les pèlerins et les curieux, venus voir croître la magnifique fleur de pierre, s'improvisaient maçons ou du moins aide-maçons, et travaillaient sans réclamer de salaires à l'édification du colosse. D'autres apportaient des pierres, du sable, des poutres, et souvent de très loin. On possède un ancien petit poème qui célèbre l'enthousiasme des populations et leur bonne volonté unanime à travailler à la construction d'une de nos plus belles cathédrales, celle de Chartres.

Ce poème est très pieux. Il nous montre que ces ouvriers volontaires, ces donateurs étaient à chaque instant récompensés par des miracles. C'est une charrette pleine de chaux sur laquelle il pleut sans la gâter. C'est, un jour que les vivres sont rares sur le chantier, un tonneau de vin qui arrive d'on ne sait où suivi bientôt par une voiture de farine. Quand l'argent manquait pour la paie des ouvriers, il s'en trouvait toujours au dernier moment. La majorité des ouvriers, en effet, et probablement tous les ouvriers sérieux, vivaient de leur métier, eux et leurs familles, et il fallait bien les payer. Sans doute, comme je l'ai dit, il y en eut qui ne réclamèrent aucun salaire, mais c'étaient des amateurs, probablement des bourgeois. Et puis, il ne faut pas prendre à la lettre un petit poème pieux. Les mœurs ne peuvent pas changer à ce point et il en était du XIIIe siècle comme du XXe : on payait les ouvriers qui n'avaient pas plus en ce temps-là que dans le nôtre le goût de mourir de faim. On le croirait, cependant, à voir l'idée que l'on se fait du moyen-âge. On parle toujours de prétendues confréries de maçons qui, voués au travail pour l'amour de Dieu, dit un historien, auraient, dans leur

enthousiasme, construit tous ces édifices religieux dont s'enorgueillissent aujourd'hui nos grandes villes. Mais si de généreux paroissiens contribuèrent au moyen-âge largement à la construction de leur église, les ouvriers, comme les comptes le prouvent, ne se mettaient à l'œuvre que contre des sommes équitables et parfois très élevées. Presque tous mariés et pères de familles plus nombreuses que les nôtres, les maçons du temps passé avaient, eux et leurs enfants, besoin de manger pour vivre. Cette nourriture coûtait de l'argent, et l'homme dont la main inspirée élevait les voûtes et les clochetons de nos vieilles églises se faisait payer comme un prosaïque maçon de notre époque. L'architecte, les maçons, les peintres, les verriers, les charpentiers, les statuaires ne travaillaient que s'ils avaient bonne paie ; c'est un contemporain de la construction de N.-D. de Chartres qui le dit lui-même. Eudes de Montreuil, architecte du roi saint Louis, accompagna son maître quand il vint à Chartres. Et, à ce propos, le même historien nous affirme qu'il gagnait bonne somme d'écus tous les ans, mangeait au palais royal et avait deux chevaux nourris et entretenus par le roi. Il en était de

même des ouvriers, c'est-à-dire que de fort bons salaires leur étaient régulièrement payé et même ils recevaient des gratifications quand l'ouvrage avançait rapidement. Il ne peut être question que d'une rapidité toute relative, car malgré le concours qui leur était apporté par la générosité des fidèles, pour mener à bien un édifice comme les cathédrales gothiques, c'est-à-dire si compliquées et si riches de détails, il fallut souvent plus d'un siècle. On n'en connaît guère qui demandèrent moins de cinquante à soixante ans. C'est ce que demanda celle de Chartres sur laquelle on a des documents précis. Sans doute il ne faudrait pas si longtemps pour les détruire, mais elles ne tombent pas non plus en un clin d'œil. Ces forteresses de l'art sont d'une résistance aux obus qui doit bien étonner les Allemands. Voilà six mois qu'ils bombardent la cathédrale de Reims toujours debout, quoique la face balafrée. Qui sait si elle ne leur résistera pas? Elle n'en sera que plus glorieuse.

En achevant ces pages, qui ne sont pas un traité des cathédrales gothiques mais une simple causerie à leur propos, je me suis demandé quelle pouvait bien être l'origine de cette appellation. Pourquoi

gothique ? On ne sait pas. Elles auraient été désignées ainsi par le peintre Raphaël, qui les considérait comme des monstres conçus en dehors de la tradition gréco-romaine. Peut-être n'attachait-il pas grande importance à l'expression. Elle fut reprise par Vasari, l'historien de la peinture italienne, qui en fit le synonyme de barbarie, de dévastation, ce qui était pour le moins étrange. Ne nous semble-t-il pas que cette épithète, car les Goths furent d'affreux ravageurs, serait mieux méritée par les bombardeurs de Reims ? Les Goths n'en ont pas tant fait à coup sûr, et si Raphaël et Vasari avaient prévu cela, ils auraient qualifié cette architecture d'un nom plus décent et plus pacifique ; mais leur excuse est qu'ils ne connaissaient pas cet art gothique qu'ils méprisaient si fort. Plus ancien en France que partout ailleurs, c'est là qu'il a donné ses plus belles œuvres. La fameuse cathédrale de Cologne n'est qu'une imitation combinée de celle d'Amiens et de Beauvais, et son architecte venait de Picardie. Celles de Laon, de Noyon ont été imitées jusqu'à Bamberg. L'art gothique a un tour plus particulier en Angleterre. Mais en somme c'est un art tout français. On ne le conteste plus.

CANDIDE

HÉROS ALLEMAND

C'est de Voltaire qu'il s'agit. On le croyait enseveli sous l'indifférence et voilà qu'il ressuscite. Avant la guerre, on s'occupait déjà de la publication de ses œuvres inédites et, depuis la guerre, c'est un des noms le plus souvent cités à cause de ses relations avec Frédéric II. On a même esquissé à ce propos une défense de son patriotisme fort malmené traditionnellement par les partis réactionnaires. Dans l'année où la guerre allait éclater, on venait de réimprimer ses *Mémoires*, qui ne l'avaient pas été depuis fort longtemps, et on préparait une luxueuse réédition de *Candide*, le plus célèbre de ses ouvrages et celui qui reste le plus vivant, celui qui excite encore au plus haut point la curiosité.

J'ai voulu relire le livre auquel on faisait cet

honneur et dont la préoccupation, me disait-on, hantait encore l'éditeur, au milieu des tragiques circonstances du moment. Il y est question d'ailleurs de beaucoup des mêmes choses dont on est bien forcé de s'occuper aujourd'hui, des Prussiens du temps de Voltaire qui sont devenus les Allemands d'aujourd'hui, de leurs soldats, de leurs méthodes, de leurs mœurs, de tout un lot de constatations et d'idées que le temps n'a fait que rajeunir. Pour cela, et aussi pour voir s'il n'avait pas tout de même vieilli un peu, j'ai voulu relire *Candide*. Je l'ai relu et j'ai vu qu'il avait assurément traversé un siècle et demi sans dommage. D'actualité, en ce moment, comme à l'époque où il parut, il a acquis avec les années je ne sais quel intérêt nouveau.

C'est un pamphlet et un traité de philosophie. A quel âge ou sous quel climat qu'on le lise, on le trouve toujours amusant et on s'y instruit toujours. C'est, dira-t-on, un livre scandaleux. Oui, si c'est être scandaleux que de dire tout haut des choses sur lesquelles tout le monde dispute tout bas. Je reconnais qu'il n'est pas fait pour les prudes, pour ceux qui ne conçoivent la vie que comme un long

exercice d'hypocrisie. Mais il est fait pour ceux, bien plus nombreux qu'on ne croit, qui la veulent regarder en face, et qui veulent rire de ses horreurs pour n'avoir pas la tristesse d'avoir à en pleurer. *Candide* est le type du roman goguenard qui de tout temps a convenu au caractère français et qui ne déplaît pas non plus au caractère espagnol, quoique beaucoup plus grave, ou au caractère italien, quoique beaucoup plus passionné. Les pays qui ont produit *Don Quichotte* et le *Roland furieux* ne peuvent pas détester *Candide* qui est, lui aussi, un travestissement de la vie et une parodie des sentiments qui la traversent, quelquefois en l'ennoblissant, toujours en la faisant plus douloureuse. Ce qui fait le caractère particulier de *Candide*, c'est l'absence de poésie et c'est ce qui en fait aussi l'infériorité. Cela a passé pendant plus d'un siècle pour être la marque même du génie français, ce qui n'est qu'à moitié vrai, car il y a tout de même dans le caractère français un coin sensible à l'émotion et au pathétique, comme on l'a bien vu au siècle suivant, celui qui n'était plus voltairien. *Candide*, qui est terriblement voltairien, étant Voltaire lui-même, ignore donc toute poésie,

quoique non pas tout sentiment et c'est, il faut bien le dire, une des causes pourquoi il est accepté par certains esprits qui le désapprouveraient s'il était conçu sur un mode moins plaisant. Ils disent : un livre qui fait rire n'est jamais un livre immoral. Le vrai livre immoral ne fait jamais rire. Il émeut, il trouble, il fait penser ou il fait rêver, ce qui n'arrive guère au livre amusant. Ces gens se trompent bien un peu. *Candide* est amusant et s'il ne trouble ni n'émeut, s'il ne fait pas rêver, il ne laisse pas d'éveiller la pensée. Il ne faut pas s'y tromper: *Candide* dévoile l'hypocrisie sur laquelle la société humaine est fondée et ce n'est pas trop du tour plaisant sur lequel sont contées les aventures qui s'y déroulent pour faire accepter sa hardiesse. Mais il y a quelque chose de juste dans l'appréciation des admirateurs timides de ce petit livre et cette hardiesse est si bien voilée par le comique transcendant des situations qu'on ose à peine s'y arrêter et qu'on ne le fait qu'à regret : on aime mieux courir le monde à la suite du héros plaisant et de ses compagnons que de lever de temps en temps la tête et de fermer les yeux pour réfléchir trop consciemment. Mais on ne réfléchit pas

que consciemment. On réfléchit aussi sans le vouloir et même sans le savoir. C'est même ainsi que la réflexion se fait le plus utile pour l'esprit, parce qu'elle y pénètre davantage et suscite une foule d'autres réflexions complémentaires. Après avoir réfléchi quelque temps de cette manière-là, il arrive qu'on se réveille un matin avec des pensées d'une couleur différente de l'habitude. Cela fait que le monde est différent, que les choses nous semblent avoir pris entre elles des rapports qu'elles n'avaient pas. *Candide*, sans en avoir l'air, est un livre créateur de valeurs. Ce petit livre de rien, conte en l'air et plaisante divagation, est en effet tout plein de force philosophique.

Candide est un résumé de l'expérience de Voltaire. Il nous montre l'homme acharné à l'espérance, toujours malheureux et attendant toujours les jours de bonheur qu'il est persuadé qui lui sont dus. Et c'est ce qui complète l'ironie de la satire en semblant donner raison à l'optimisme leibnizien qu'il raille ; ils viennent en effet, ces jours de bonheur, mais ils viennent trop tard : l'amant retrouve sa maîtresse, mais grossie et fanée ; le philosophe optimiste peut enfin jouir du repos, mais c'est avec un

œil de moins et une santé délabrée. Enfin tout le monde est arrivé au port, mais dans quel état ! Si la vie est celle que subissent Candide et ses compagnons, on peut en effet espérer un moindre malheur vers la fin de ses jours, une sorte de compensation des maux anciens versée par l'oubli et par la paix. L'homme qui termine sa destinée en « cultivant son jardin » n'aura pas tout à fait été à plaindre.

Candide, comme les autres récits de Voltaire, comme *Zadig*, comme *Micromegas*, n'est que très peu un roman, comme nous l'entendons maintenant. Nous ne supportons pas à ce point les aventures invraisemblables, nous les voulons plus humaines et plus conformes à la destinée. C'est, comme on disait autrefois, un conte « fait à plaisir », où l'auteur n'a cherché à suivre en aucune façon la logique ordinaire de la vie. C'est aussi un pamphlet.

Hormis quelques œuvres d'histoire où il s'est particulièrement surveillé, c'est à cela que sa verve l'entraîne à chaque instant. Le trait satirique se mêle à toutes ses imaginations, comme à tous ses raisonnements. Il faut qu'il se moque de quelqu'un ou de quelque chose. Il faut qu'il ridiculise les vivants ou les

morts. Les « têtes de Turc » de Voltaire dans *Candide*, sont Leibniz qui a eu la naïveté de représenter la création comme le meilleur des mondes possibles, les Jésuites, naturellement, la Prusse de Frédéric II et l'armée prussienne, le système de colonisation des Espagnols, l'Inquisition et, d'une façon générale, l'ordre social de son temps, toutes choses, après tout, qui prêtent encore à la critique et même à la raillerie, car Voltaire a un esprit excessif, mais toujours juste, ce qui fait que ceux qui ont la patience de le lire, n'importe où sont forcés de trouver que cet homme diabolique n'a nullement vieilli et s'est rarement trompé. Récemment un érudit notoire, M. Salomon Reinach, voulant faire une histoire générale des religions, n'a pas trouvé, pour le tableau du christianisme dans l'Europe moderne, de meilleur guide que Voltaire, dont l'*Essai sur les mœurs* est la plus lucide et la plus logique histoire de la civilisation. *Candide*, sous une forme à peine plus légère, est un chapitre de ce livre auquel Voltaire a travaillé toute sa vie.

Le jeune héros de ce conte, qui est aussi celui de la persévérance, de la croyance philosophique et aussi de la naïveté, était un Allemand. Il passait

pour le fils de la sœur de M. le baron, lequel était un rude seigneur qui ne voulut jamais donner sa sœur au gentilhomme des environs qui lui faisait la cour, parce qu'il ne pouvait prouver une noblesse assez ancienne et assez riche en quartiers. Ceci est déjà un trait allemand, car il n'est pas de pays où l'on ait poussé si loin la vanité nobiliaire. Et voyez comme le dessin du personnage est achevé : « Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de la Westphalie, car son château avait des portes et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute, dans le besoin ; ses palefreniers étaient ses piqueurs ; le vicaire du village était son grand-aumônier. Ils l'appelaient tous Monseigneur et ils riaient quand il faisait des contes. » La baronne, cela ne se voit qu'en Allemagne et en Turquie, pesait trois cent cinquante livres et « s'attirait par là une grande considération ». Ces personnages, si bien peints d'un mot, on ne les reverra plus. Les autres sont le précepteur Pangloss, Candide, son élève, et Mademoiselle Cunégonde, la fille de la maison. Tel est le trio dont on saura les aventures. Comme Pangloss est le philosophe de

l'optimisme, il faudra lui adjoindre, après quelques aventures préliminaires, un philosophe plus raisonnable, c'est-à-dire qui incline plutôt vers le pessimisme, mais dont la profession spirituelle est d'être « manichéen ». Martin complète Pangloss ou plutôt se substitue à lui, qui ne se retrouve qu'à la fin, pour jouir enfin du fruit de sa philosophie. Dans le cours du livre, le rôle de Pangloss est dévolu à son élève Candide : c'est lui qui représente la philosophie honnête et confiante, celle qu ne doute jamais et s'en remet à Dieu de faire régner la vertu sur la terre, ce qui arrive rarement. Le jeune Candide devient amoureux de Cunégonde, nécessairement, et Cunégonde le devient de Candide ; mais, premier accroc à la philosophie du mieux dans le meilleur des mondes possibles, les amants sont séparés à l'instant, Cunégonde fouettée et Candide mis à la porte. Candide s'en va et tombe aux mains des serviteurs qui en font un soldat du roi de Prusse, celui que, dans le roman, Voltaire appelle le roi des Bulgares. On s'y tromperait aujourd'hui, mais alors il n'y avait pas de Bulgarie ni de Bulgares. Voici donc comment on dressait un soldat pour la Prusse, quand on avait capté

une recrue, ce qui ne demandait que la ruse de le faire boire et de l'enivrer. « On lui met sur le champ les fers aux pieds et on le mène au régiment. » On lui fait faire l'exercice et on lui donne ensuite trente coups de bâton. « Le lendemain, il fait l'exercice un peu moins mal et il ne reçoit que vingt coups ; le surlendemain on ne lui en donne que dix et il est regardé par ses camarades comme un prodige. » Bientôt c'est la guerre et c'est la bataille. Elle déconcerte un peu l'élève de Pangloss. « Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cache du mieux qu'il peut pendant cette boucherie héroïque. » Les jeunes philosophes d'aujourd'hui sont plus braves, mais Candide vivait à une époque où l'on n'exigeait pas cette vertu dela part des héros de roman et, enjambant les morts et les mourants, les filles violées et les vieillards coupés en morceaux, il réussit à s'enfuir et gagne la Hollande, où l'accueil charitable qu'il reçoit d'un anabaptiste le réconcilie un peu avec la vie qu'il avait un peu cessé de considérer comme la meilleure des vies dans le meilleur des mondes possibles. Cependant une rencontre inopinée qu'il fait le replonge dans les affres du doute : il retrouve Pan-

gloss, mais dans quel état de maladie et de misère ! Le philosophe est toujours optimiste, mais son visage défiguré, ses vêtements usés donnent un singulier démenti à ses principes si consolants : Candide néanmoins en reçoit de nouvelles paroles qui lui remontent le moral philosophique et... Mais j'arrête ici une analyse qui est plutôt une trahison de cette œuvre où pas un mot n'est de trop, où tout détail a sa valeur. Je n'ai voulu qu'indiquer ceci, que trois ou quatre personnages eussent parfaitement suffi à Voltaire pour passer en revue les événements du monde entier et qu'il n'a augmenté sa collection chemin faisant que pour le plaisir de diriger sur les hommes quelques nouveaux traits satiriques. Le tremblement de terre de Lisbonne vient d'avoir lieu : les deux amis, qui se sont retrouvés d'une façon si singulière, passeront par Lisbonne. A Lisbonne, on trouve des inquisiteurs et des Jésuites ; l'occasion est excellente pour en parler comme il faut. On n'a pas entendu parler de Cunégonde depuis les premières pages du livre. Quand on apprend qu'elle a été violée par les soldats dans un château saccagé, mais qu'elle a trouvé une position sociale à Lisbonne, où elle est la maîtresse du

grand inquisiteur, on se sent mieux disposé à louer la providence qui, en effet, d'un mal sait tirer un grand bien. Quand Cunégonde sera arrivée au termes de ses aventures, qu'elle aura de Lisbonne atteint Constantinople en passant par Buenos-Aires, elle aura passé par bien des mains et perdu beaucoup de sa fraîcheur, mais Candide est un amant trop naïvement philosophique pour s'émouvoir de si peu. Il la possède enfin et Dieu, confesse-t-il à la fin, a bien fait les choses. Pangloss triomphe, mais quel philosophe eut jamais un disciple aussi ingénu et aussi facile à contenter ?

Les réflexions qui montent à l'esprit pendant qu'on lit ce conte amusant et après qu'on l'a lu, surtout, sont d'une nature beaucoup plus élevée que le conte lui-même. Mais, de quelque façon qu'on les retourne, on n'arrive que difficilement à s'en rendre maître. Un philosophe anglais, il y a quelques années, les a exposées très sérieusement, ce qui n'est pas la manière de Voltaire, dans un livre intitulé : *La vie vaut-elle la peine d'être vécue?* Si la réponse est dans *Candide*, il faudrait encore répondre affirmativement, car les malheurs qui sont la trame de la petite épopée ne sont

jamais poussés jusqu'au bout ; ce ne sont que des malheurs que l'on ne fait que traverser et qui, pour constituer de mauvais souvenirs, ne sont jamais que cela. La vie ordinaire qui en apporte rarement d'aussi étonnants en apporte assez souvent de plus pénibles. On veut bien vivre la vie de Candide, parce qu'elle a une fin heureuse, parce qu'on devine qu'il va doucement finir ses jours en « cultivant son jardin » et en regardant mourir le soleil, ce qui est l'idéal de bien des braves gens, mais cette vie-là, ainsi que celle de ses compagnons, peut être considérée, malgré les incidents qui la traversent, comme plus heureuse que la plupart des vies humaines. Je considère, en effet, *Candide* comme un livre optimiste, bien que cela ne soit pas le sentiment unanime. Regardons aujourd'hui autour de nous, et l'on verra bien des exemplaires de Candide et même de Pangloss. Un homme qui a passé de longs mois à se battre, bravé toutes les mitrailles et toutes les maladies, et qui n'est revenu de là qu'avec un membre de moins, qu'avec une santé fort diminuée est considéré par tous et par lui-même comme un homme qui n'a pas eu une trop mauvaise destinée. Il en

est revenu et tous n'en sont pas revenus. Tel est le sentiment général. La conclusion serait donc, non pas que le monde est le meilleur des mondes possibles, mais qu'il pourrait être encore bien plus mauvais qu'il n'est. Ce ne sera toutefois pas l'avis de tant de réfugiés, de tant de veuves et d'orphelins. Ce ne sera pas non plus l'avis de la partie qui sera vaincue. Ce sera-t-il même l'avis de celle qui aura la victoire? Mais il ne faut pas permettre qu'un cataclysme — qui n'est, en somme, qu'un accident — influe sur le jugement que l'on doit avoir du monde. Il n'en était pas besoin, d'ailleurs, pour dicter au philosophe son impression dernière, qui est que la vie est tolérable pour qui sait la conduire, mais que peu de gens le savent et aussi, ce qui est pire, que peu de gens le peuvent.

LES DEUX CULTURES

Voici un sujet sur lequel on a tant écrit au cours de ces derniers temps que je dois dire d'abord mes raisons pour le reprendre. La première est qu'il vient de paraître, sous ce même titre, une excellente étude de M. Louis Dumur (1), écrivain français, mais citoyen suisse, qui a subi l'influence des deux cultures, qui peut les comparer et les juger. La seconde raison est que je voudrais faire à ce propos quelques remarques qui n'ont pas encore été faites.

Il faut d'abord définir ce qu'on entend par culture. Le mot est latin; les Allemands s'en sont emparés et, par l'influence de Nietzsche, il a passé en français et dans toutes les langues européennes. On le confond souvent avec le mot civilisation, dont il n'est qu'un des éléments. En français, il n'a vrai-

(1) LOUIS DUMUR : *Culture française et culture allemande*, « Cahiers Vaudois », Lausanne.

ment qu'un sens, celui de culture du sol, celui qu'on retrouve dans le mot cultivateur. Avant qu'il n'ait été détourné de sa vraie signification, il n'a jamais signifié autre chose. Il y avait la culture de la vigne, la culture du blé, la culture de la betterave. Tout ce qu'on entend maintenant d'intellectuel par le mot culture, on l'exprimait autrefois par les mots civilisation, éducation, esprit. La civilisation est quelque chose d'humain, d'européen, qui ne saurait appartenir à aucun peuple particulier de l'ancien ou du nouveau monde. Il y a des civilisés, des demi-civilisés et des non-civilisés, voilà tout. L'éducation est plus variable. Elle comporte beaucoup de nuances, jusqu'à la nuance individuelle. Enfin, pour qualifier la nature intellectuelle d'un peuple, on s'est servi autrefois du mot esprit, qui est très bon. Il est clair que les esprits des différents peuples, qui appartiennent au monde civilisé, diffèrent profondément entre eux. L'esprit est français, anglais, allemand, américain (avec beaucoup de nuances), espagnol, italien, etc. On pourrait se servir de ce mot, mais il a des sens trop divers et trop obscurs aussi. Jadis il voulait dire ce qu'il y a d'essentiel dans une intelligence.

Il voudrait surtout dire aujourd'hui la manière originale de s'exprimer et ne serait compris que dans un sens très restrictif. Je reconnais que culture vaut mieux. Mais je voudrais aussi que l'on reconnût que ce qui vaudrait mieux encore, c'est le mot génie. C'est le sens qu'il a pour les Allemands. Dire la culture allemande, c'est dire le génie allemand. Ils opposent la culture à ce qu'ils nomment *Bildung* et qui est proprement à la fois l'instruction et la manière de s'en servir, la méthode. Les Allemands étant plus studieux que spontanés, ils ont plus de *Bildung* que de culture, déclare Nietzsche qui va jusqu'à la leur refuser tout entière. Cependant cela ne se comprend pas bien dans nos langues latines où l'idée de culture, même intellectuelle, implique l'idée de travail et où un esprit cultivé est justement un homme qui a reçu une très bonne instruction et qui l'a augmentée par ses propres études. Il est absurde de vouloir exprimer dans nos langues l'idée de génie naturel par le mot culture qui exprime l'idée opposée. Comme je tiens particulièrement à écrire en français, c'est donc le mot génie que je voudrais employer, mais comme toute la théorie des deux cultures repose sur la

définition qu'en a donnée Nietzsche et que Nietzsche, d'esprit plus allemand qu'il ne croyait, s'est servi du mot culture, employons-le pour nous demander s'il y a une culture allemande et quelle est sa valeur.

« Savoir beaucoup de choses, dit-il, n'est ni un moyen nécessaire pour parvenir à la culture ni une marque de cette culture et, au besoin, cette science s'accorde au mieux avec le contraire de la culture, avec la barbarie, c'est-à-dire le manque de style ou le pêle-mêle chaotique de tous les styles. L'exemple des Allemands est là pour le prouver, car c'est précisément dans ce pêle-mêle que vit l'Allemand d'aujourd'hui. Comment se peut-il qu'il ne s'en aperçoive pas, malgré son savoir profond? Tout devrait pourtant l'instruire : chaque regard jeté sur ses vêtements, son intérieur, sa maison, chaque promenade à travers les rues de ses villes, chaque visite dans ses magasins d'objets d'art et de mode. L'Allemand amoncelle autour de lui les formes et les couleurs, les produits et les curiosités de tous les temps et de toutes les régions et engendre ainsi ce modernisme bariolé qui semble venir d'un champ de foire. » Il

y a un autre nom à ce que Nietzsche accumule ici comme preuve de manque de culture antique. C'est ce qu'on appelle le mauvais goût et, malheureusement, que cela soit ou non sous la mauvaise influence allemande, presque tous les peuples modernes et les Français aussi en ont été atteints. Le chaos des styles n'est pas un travers exclusivement allemand. Et même on peut dire que nous ne connaissons pas le style, que nous sommes incapables d'en créer un qui satisfasse à la fois la raison et le besoin indéfini de nouveauté qui caractérise l'esprit humain et qui fait qu'un objet usuel, tout en demeurant le même, change légèrement de forme à chaque génération. Il faut dire cependant que si le génie français a beaucoup perdu de sa sensibilité artistique et de sa faculté créatrice, il a gardé un remarquable sens critique et a délibérément rejeté, non sans horreur, le style allemand, le style de Munich, symbole même du mauvais goût et de la prétention. Il l'a rejeté, mais pas assez tôt pour n'en être pas légèrement infecté. En réalité, quand la guerre a éclaté, nous étions peut-être en train de nous y laisser prendre. Notre besoin de nouveau avait capitulé et accepté, faute

d'autre chose, comme des créations, le mauvais goût allemand. Tout suit le canon. Après la guerre de 1870, nous ne pouvions plus imposer grand chose au monde et nous nous sommes laissé nous-mêmes imposer par le vainqueur tout ce qu'il a voulu avec ténacité, et cela sans le vouloir, par la force des choses. Nietzsche est mort trop tôt pour avoir vu l'envahissement de la France par le goût allemand, mais il connaissait bien la qualité de ce goût, il l'a bien défini et par avance nous avait mis en garde contre lui. Pour lui, qui voyait de très près ce qui manque aux Allemands, il disait surtout qu'il n'ont pas de culture, parce qu'il identifiait la culture et le style, ce qui serait assez difficile à comprendre, si nous n'avions précisément cité le passage où il expose son idée et ce qui, malgré tout, reste un peu obscur.

M. Louis Dumur a bien vu que dire : la culture c'est le style, pour faire suite au mot de Buffon : le style, c'est l'homme, n'est pas suffisant. Il a donc cherché une autre définition et il propose celle-ci : « La culture, disons-nous, c'est une civilisation créatrice, ou, pour nous exprimer en une formule moins brève, mais plus explicite, la culture, c'est

un mouvement civilisateur favorisant la production, dans tous les domaines ou dans un grand nombre de domaines, de formes originales, d'idées nouvelles, de sentiments caractéristiques, pour aboutir à la création d'un vaste ensemble stylisé et cohérent, offrant d'une façon reconnaissable entre toutes le mode d'un peuple de vivre, d'envisager la vie et de l'exprimer par ses arts, par sa pensée, par ses métiers et par ses mœurs. » C'est très clair. Il n'y a qu'un mot qui détonne dans cette phrase et c'est précisément le mot même de culture. M. Dumur a donné excellemment la définition même de ce que l'on doit appeler le génie des peuples. Mais encore une fois, laissons et acceptons l'inévitable. En suivant cette définition, on verra du moins très nettement qu'il entend donner à la culture un rôle actif qui la différencie parfaitement de la *Bildung* : « Elle crée, dit-il, un ordre de choses qui n'existait pas avant elle ; elle forme quelque chose de nouveau, colore différemment la vie, apporte une autre note à la civilisation et lui découvre un aspect inédit. » C'est ce que les Allemands d'aujourd'hui ne semblent pas avoir compris, mais ne semble-il pas qu'aucun peuple moderne ne

l'ait compris davantage? Est-ce que nous ne voyons pas partout l'instruction confondue non seulement avec l'intelligence, mais avec la moralité même? Est-ce que partout l'idéal de la civilisation n'est pas d'apprendre et encore apprendre? Un « civilisé » complet, digne de tous les diplômes et, par conséquent, de l'estime et même de la vénération universelle, ne sort définitivement des écoles que vers l'âge de trente ans, quelquefois plus, beaucoup plus. Alors est-ce que l'Allemagne, où ce régime est poussé à l'extrême, n'avait pas quelques droits à se croire à la tête de la civilisation? Les autres peuples sentent bien maintenant qu'il y a autre chose, dans la république de l'esprit, que ce qui s'apprend, mais tous ont participé à la même erreur. L'avenir est probablement à la nation qui s'apercevra la première qu'il est plus important de vivre que d'apprendre et qu'il y a plus de choses dans la vie que dans toutes les philosophies et dans toutes les sciences. Le présent débat sur le ridicule mot culture n'aura pas été inutile s'il fait réfléchir sur ce point.

Il est bien certain que si on donnait aux mots le sens qu'ils devraient avoir, la France, l'Italie, l'Es-

pagne, seraient plutôt des pays d'esprit spontané, et des pays de génie et l'Allemagne un pays de culture, un pays de méthode. C'est aux nations celtiques et latines qu'appartient l'invention et la fantaisie. Les pays germaniques doivent se contenter de coordonner, de perfectionner peut-être les inventions des autres. En art et littérature où l'invention de la forme est à peu près tout, ils se borneront à l'imitation. Dans la science, il en sera de même, mais leurs travaux en ce genre pourront acquérir une certaine importance par leur activité, leur accumulation, leur logique. Par exemple Pasteur invente de toutes pièces la bactériologie et cèla ne veut pas dire que les travaux allemands sur ce sujet soient méprisables, mais ils seront presque toujours de second ordre. En poésie, après Gœthe qui doit tout aux Grecs et aux classiques français, ils ont Heine, qui était si peu Allemand qu'il était Juif. En art, peu de chose qui soit vraiment original. Ils semblent triompher en musique et, quoi que dise M. Dumur et d'autres qui veulent que Beethoven soit d'origine flamande, je reconnais volontiers pour ma part que la musique allemande est incontestablement supérieure aux musiques italienne et

française. Près de Beethoven et peut-être au-dessus il faut placer Mozart et le doute sera impossible. Il n'y a aucune musique au monde qui puisse remuer l'âme comme une sonate de Mozart, et qu'est-ce que la marche funèbre de Chopin, quoiqu'elle soit un chef d'œuvre aussi, auprès de celle de Beethoven? Il y a encore une branche de l'activité intellectuelle où il ne semble guère possible de surpasser les Allemands. Le pays qui a produit Kant, Schopenhauer et Nietzsche est assurément au premier rang des créateurs en philosophie. Il n'est pas de point de vue patriotique qui puisse me faire dire le contraire. Il n'y a peut-être au-dessus de ces trois qu'un philosophe moderne que l'on puisse nommer, c'est Spinoza; mais de celui-là aussi ce n'est pas une autre nation vivante qui puisse s'en prévaloir, puisqu'il appartient, comme Heine, à une race qui forma jadis le peuple de Dieu. Les Allemands ont dû regretter souvent que Spinoza ne leur appartînt pas. En vérité ils auraient dû posséder celui qui est le philosophe de la méthode par excellence. Spinoza devrait être Allemand, comme Heine devrait être Français. Tous les deux sont des paradoxes de l'esprit, des jeux

de la nature, comme on disait autrefois. Finalement, c'est aussi un paradoxe de dire qu'il n'y a pas de culture allemande, parce que l'Allemagne n'a pas eu beaucoup de brillants écrivains, ni beaucoup de brillants poètes, ni beaucoup de créateurs dans le domaine des arts plastiques ni dans celui des sciences qui demandent de l'invention. Qu'il ne soit pas absolument certain que ce soit l'Allemand Gutenberg qui inventa l'imprimerie, que ce soit peut-être le Hollandais Laurent Coster ou même un Juif d'Avignon resté inconnu, c'est ce qui ne diminuerait pas beaucoup la part de l'Allemagne dans la civilisation, car il est bien certain que ni Gutenberg, ni Coster, ni le Juif d'Avignon n'eurent conscience de la valeur intellectuelle et civilisatrice de leur invention. En virent-ils même la portée industrielle ? C'est peu probable et d'ailleurs bien peu quinzième siècle. En somme, la civilisation allemande n'a été créatrice que dans deux domaines, très éloignés l'un de l'autre, la musique et la philosophie. Le mouvement romantique,qui a envahi l'Europe au commencement du siècle dernier et dont les romantiques faisaient honneur à l'Allemagne, ne lui appar-

tient guère, sauf pour un certain tour sentimental qu'ils avaient d'ailleurs puisé dans les écrits de J.-J. Rousseau. Le sentimentalisme de Rousseau fut introduit en Allemagne par Gœthe, l'homme le moins sentimental du monde, et l'auteur de *Faust*, qui mettait au-dessus de tout les tragiques grecs, devint en France le patron du romantisme. Ce fut un quiproquo, mais qui n'en eut pas moins une grande influence sur la littérature française et toutes les littératures méridionales.

M. Dumur, auquel on fera bien de ne pas attribuer toutes les remarques qui précèdent, conclut dans son étude remarquable à ce que l'on ne dénie pas toute culture, c'est-à-dire, au sens où il prend le mot, tout génie créateur à l'Allemagne et, quoiqu'il mette bien des restrictions dans cette conclusion, j'aurai le courage d'être de son avis, mais avec beaucoup moins de réserves. Ce génie n'est pas, comme ils le croient, universel et digne de toute suprématie. Il est, au contraire, très limité, mais profond et n'a pas été sans rayonnement.

LE ROMAN ET LA GUERRE

Peut-être n'écrit-on pas beaucoup de romans en ce moment surtout dans les pays qui se battent, surtout en France, où un si grand nombre d'écrivains sont en villégiature dans les tranchées de l'Argonne, des Vosges ou de Champagne, résidences passagères et cependant très renommées; peut-être, mais on en lit beaucoup. Tout le monde n'a pas le goût du dehors et, quand même, ce goût a des limites, et alors, que faire chez soi où vous assiègent les soucis de toute sorte? Je pense aux femmes surtout, à celles que leurs maris ont délaissées par ordre et pour qui les heures sont longues. Elles sont bien aises de lire un peu et d'oublier les réalités du jour dans les chimères plus ou moins romanesques. Mais les cabinets de lecture n'ont jamais été plus dépourvus qu'à l'heure actuelle; alors les amateurs se rejettent sur le passé, soit un passé de quelques années, soit un passé de quelques saisons.

Quoique je ne sois pas un grand amateur de romans, j'ai fait comme eux, j'ai regardé en arrière et mes yeux sont tombés sur les livres d'un romancier que j'ai toujours goûté, moins peut-être pour la richesse de son invention que pour la distinction et, pourrais-je dire même, pour la perfection de son style. Je veux parler d'Henri de Régnier. Je me suis même aperçu que je n'avais pas lu son dernier roman, *Romaine Mirmault*, et j'en ai eu soudain un certain plaisir. Je ne l'avais pas lu, parce qu'il avait paru à la veille de la guerre. J'allais mettre le couteau dans les pages quand sonna le glas de la mobilisation et pendant très longtemps j'avais eu l'esprit fermé à ce genre de lectures. Jamais, pendant plusieurs mois, ma main ne s'est tendue vers un des romans que j'aime au-dessus de tous les autres, un roman de Flaubert ou un roman de Stendhal.

Taine, dit-on, a relu vingt ou trente fois *le Rouge et le Noir*, mais non, peut-être, pendant le siège de Paris. C'est au moment, où on a l'esprit le plus préoccupé que l'on redoute le plus une distraction qui accaparerait l'attention. A ces moments-là, il ne faut lire que des choses auxquelles on n'attache pas d'importance et dont on n'aurait au-

cun scrupule à se dégoûter. C'est ce qui a fait que ce ne fut pas sans crainte que j'ouvris un roman de M. de Régnier. Si, au milieu de la tragédie présente, il allait me sembler fade et si les problèmes psychologiques qu'il soulève probablement allaient me sembler puérils ! Il y serait question d'amour nécessairement, qu'est-ce que l'amour peut avoir à faire avec la situation générale d'aujourd'hui ? L'amour n'a plus aucun rapport avec la guerre d'aujourd'hui. Ceux qui partent ne doivent en garder au cœur que le souvenir ou le parfum ; à peine peuvent-ils conserver l'espérance de le retrouver un jour. La nation est devenue tout entière une nation de moines guerriers. Les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre, et, dans ces conditions, une étude sur les actions et les réactions de l'amour semble aussi actuelle que de l'histoire ancienne. Ceux qui ne sont pas partis auraient, de leur côté, un peu honte de cultiver l'amour : ce serait d'un égoïsme hors de saison. Cependant, avec les espérances moins lointaines de la paix, avec le printemps aussi, il faut le dire, avec les premières fleurs la vie a repris quelque chose de moins funèbre, de plus sentimental. Enfin, je le dirai aussi, je n'étais

pas fâché de savoir si un bon roman, écrit quelques mois avant la guerre, était encore, durant la guerre, un bon roman, expérience double, puisqu'elle porterait à la fois sur la qualité du livre et sur la psychologie du lecteur. Eh bien, je puis affirmer que je n'ai pas trouvé le livre moins intéressant, probablement, que je ne l'aurais trouvé à un autre moment et que mon esprit s'est montré sensible à toutes les beautés, un peu molles et indécises, qu'il recèle. Sans doute il ne m'a point paru, comme j'aurais pu m'y attendre, supérieur aux premiers romans de M. de Régnier, mais c'est peut-être la faute du moment plus que la faute du livre; je ne l'ai pas non plus trouvé d'une qualité inférieure, ce qui, pour les motifs précédemment indiqués, aurait très bien pu arriver. Je crois avoir déjà cité le mot si honnête et si sage de l'abbé de Saint-Pierre, auquel on demandait son avis sur un livre nouveau : « Le livre, dit-il, est bon pour le moment. » Sans être absolument bon pour moi, dans le moment présent, *Romaine Mirmault* s'est montrée très présentable, vu les circonstances, et je crois qu'il faut lui en savoir gré. On ne s'attend pas à ce que je raconte par le menu ce roman d'ailleurs

simple, ce n'est pas un genre où j'excelle, mais j'en dirai la substance et le thème, que d'aucuns trouveront d'une immoralité suprême, quoiqu'il n'en paraisse rien à la lecture et que le livre semble d'une académique honnêteté. C'est l'histoire d'une femme qui, négligée par son mari, s'en console par l'amitié et qui, naturellement indifférente aux manifestations de l'amour, n'a d'ailleurs aucun mérite à rester scrupuleusement honnête. Son mari est consul en Orient. Le roman va se dérouler pendant un voyage qu'elle fait à Paris. Romaine y retrouve des amis et en particulier un vieux Monsieur qui est peut-être le personnage le plus original du livre. On en peut dire un mot. C'est le type, moins rare peut-être que l'on ne croit, du vagabond en chambre. Depuis sa plus lointaine jeunesse, il a rêvé aux voyages, grands voyages, explorations, découvertes géographiques, et il n'a jamais quitté Paris pour lequel peu à peu il s'est pris d'un amour tyrannique. Il ne vit que pour Paris et, ce qui le rend plus humain, pour deux jeunes gens dont il est devenu le tuteur et quasiment le père adoptif. Et voilà où le roman, après une certaine indécision, va devenir, lui aussi, très humain ; le plus jeune de

ces jeunes gens s'éprend de Romaine; pendant un séjour à la campagne chez des amis communs, un beau jour il lui déclare très simplement son amour, que bien des petites choses lui font soupçonner d'être partagé par la jeune femme et, contre toute attente, se voit accueilli par une amicale et déconcertante ironie. Ils continuent de se voir, comme ils en avaient pris depuis plusieurs mois l'habitude, mais pas un instant Romaine ne se départit de son attitude implacablement amicale. Pierre, ainsi se nomme le jeune homme déconcerté, blessé dans son amour qui est réel et profond, ne désespère pas encore de la fléchir. Comme elle se dispose à aller voir, avant son départ pour Damas, une amie qui demeure en Italie, il se présente à l'hôtel d'Orsay au moment qu'elle achève sa toilette de voyage, essaie sur elle quelques violences maladroites, que le respect paralyse, non moins que les reproches, l'éternelle ironie de Romaine, rentre chez lui, après avoir promené tardivement son désespoir, et se tue d'un coup de revolver. Voilà résumé en quarante lignes un roman de plus de quatre cents pages. Cependant, quoique j'aie omis tout le détail, je ne crois pas avoir fait de tort à l'essentiel du livre, surtout

si j'ai fait à peu près comprendre qu'en face d'une femme jalouse de sa liberté, d'une femme qui comprend très bien l'amitié et très mal l'amour, il y a un jeune homme, qui ne comprend rien à l'amitié d'homme à femme et qui éprouve en présence de la froideur de celle qu'il aime des sensations tellement atroces qu'il lui préfère la mort. Mais il faut encore dire que derrière ce jeune homme mort, il y a tout un monde d'êtres qui sont également frappés au cœur par cette balle inconsidérée, et il faut encore dire aussi qu'en se refusant à faire le bonheur de l'être qui l'attendait d'elle, en apprenant que ce refus l'a conduit à la mort, Romaine ressent un de ces remords qui ne guérissent jamais. Elle se reprochera toute sa vie d'avoir été l'instrument de ce tragique suicide, pour n'avoir pas obéi au désir qui l'appelait, pour avoir voulu, par orgueil de soi-même, garder l'intégrité absolue de son corps. Avec ces explications supplémentaires, quoique encore abrégées, on en sait assez pour faire, sur un tel sujet, de nombreuses méditations. Suivant les principes que l'on professe, on donnera raison à la femme maîtresse d'elle-même ou bien on l'accablera. Mais vraiment une femme appar-

tient-elle, pour ainsi dire de droit, à celui qui l'aime aussi profondément que l'on voudra et n'y aurait-il pas dans ce pouvoir donné à la passion je ne sais quel principe d'esclavage, qui ferait d'une femme la proie du premier venu ? Il vaut mieux, je crois, et les femmes seront probablement de cet avis, proclamer que la possession de soi-même est supérieure à toute autre considération ; admettre le contraire, c'est enlever aux femmes leur liberté la plus élémentaire et on ne peut en rien les rendre responsables de la mort de l'homme, fût-ce le plus sympathique, auquel elles se sont refusées. Au fait, de tels dénouements, quoiqu'ils se présentent parfois dans la vie ordinaire, y sont assez rares. Je considère le suicide comme un acte de folie, hormis en quelques cas qui n'existent guère que dans l'imagination, et le suicide par amour, comme un acte de folie double.

Rendre une femme responsable d'un tel acte ne me semble pas le résultat d'un raisonnement sain. Dans le roman de M. de Régnier, on rencontre aussi une anecdote italienne et surtout stendhalienne où l'on voit une jeune femme, encore moins, si l'on peut dire, responsable de la mort accidentelle

d'un homme qui l'aimait, en être cependant tellement frappée, de cette mort, que depuis elle ne fit que languir et lentement mourir à son tour. Cette anecdote, évidemment introduite dans son roman comme un exemple anticipé de ce qui attend Romaine, n'est pas des plus caractéristiques. Si une femme en effet n'est pas responsable des suites tragiques de son refus de céder à celui qui l'aime, elle l'est encore bien moins si celui qui l'aime était, comme c'est le cas dans cette anecdote, tout à fait indigne d'elle. Il est permis, cependant, de trouver, dans le roman de M. de Régnier, la conduite de son héroïne insuffisamment motivée. Il y a des femmes qui se donnent par caprice. Il y a un peu de caprice dans le refus de soi-même par Romaine, il y a du parti-pris et de l'entêtement. Autour d'elle, parmi ses amis et dans le milieu mondain où l'auteur a situé son récit, il ne peut être question de vertu, de principes moraux, de respect du mariage. On n'est tenu qu'à respecter les formes; cela fait, tout est permis. La meilleure amie de Romaine qui est, comme elle-même, mariée à un homme fort indifférent (l'un collectionne des bibelots orientaux, l'autre de vieux livres) a, j'allais dire

naturellement, un amant, et cet amant n'est autre que le frère de celui qui s'est épris d'elle. Voilà un exemple plutôt encourageant pour une jeune femme qui vient se distraire à Paris, loin de son mari. De plus, Romaine est assez libre d'allures. Elle traite Pierre en ami intime, en ami préféré, et, à moins d'être fort niaise, elle doit savoir que les promenades solitaires entre un jeune homme et une jeune femme sont fort tentatrices pour le cœur. Que le compagnon de ces promenades, on nous parle de promenades aux environs de Paris, dans les bois, devienne amoureux d'elle, c'est fort à prévoir, car elle est jolie, elle a vingt-six ans et elle a avec lui, qui est un peu plus jeune, des familiarités fraternelles. Or, elle se montre très étonnée quand elle s'aperçoit de la naissance inévitable de cet amour. Franchement, j'aurais plutôt cru qu'elle ne désirait pas autre chose. Je sais bien que l'auteur prend mille précautions pour que le jeune homme, très posé et très réservé, ne s'enflamme pas trop vite, mille précautions, aussi, pour que Romaine soit toujours présentée comme une femme qui ne pense pas à l'amour, qui ne le voit pas. Oui, de telle femmes existent, mais elles ne

garderaient pas longtemps leur indifférence, si elles vivaient dans une étroite intimité avec un jeune homme beau, bien fait, intelligent et spirituel.

On peut donc dire que M. de Régnier a traité un sujet dangereux et qu'il était difficile de maintenir toujours dans les bornes de la vraisemblance. Je reviens aux réflexions que je faisais au début de cette lettre. Qui sait si ce roman, lu à son heure avant la guerre, n'aurait pas suscité moins d'objections dans mon esprit? Aujourd'hui on voit mieux l'amoureux éconduit se réfugiant dans l'armée que dans le suicide. Romaine, au lieu de se laisser ronger par les remords, s'engage dans les services de la Croix-Rouge. Hasard et destinée! Il est blessé, elle le soigne et le sauve. Ce sera d'ici longtemps le dénouement nécessaire de toutes les histoires romanesques.

GUERRE ET RELIGION

C'est le titre d'une brochure que vient de publier M. A. Loisy, professeur au collège de France. Il dit à ce sujet des choses assez différentes de celles qui emplissent nos journaux, des choses qui fécondent l'esprit et font qu'on sent naître en soi une foule de pensées du même ordre. Ni les journalistes ni les gens du monde ne lisent beaucoup M. A. Loisy. La plupart de ses livres, même ceux qu'il appelle des petits livres, sont compacts et lourds d'idées théologiques, philosophiques ou historiques. Il faut pour y entrer une véritable culture intellectuel et aussi beaucoup de patience. On ne s'y amuse pas, quand on est enclin à une certaine frivolité; mais on y prend un grand intérêt, pour peu qu'on soit capable de quelque sérieux. Il faut croire que ces sortes de personnes sont beaucoup moins rares que l'on ne croit, car nombre de ces livres sont épui-

sés et plusieurs ont eu un nombre considérable d'éditions, bien qu'ils traitent de questions aussi sévères que les évangiles, leur composition ou leurs origines. On a expliqué le succès de Renan, traitant des sujets analogues, par le charme et la poésie de son style, l'ironie de son langage, je ne sais quoi de mondain qu'il savait répandre sur sa prose pourtant bien lourde, souvent, et bien ecclésiastique. Mais il n'est pas vrai que le public goûte beaucoup le style et soit d'ailleurs qualifié pour l'apprécier. Un écrivain qui soigne son style doit savoir que c'est seulement pour son plaisir personnel qu'il travaille. Renan ne cherchait pas le style, M. Loisy le cherche encore moins. La correction et la clarté lui suffisent. Mais tous deux se sont attaqués aux problèmes qui intéressaient le plus une humanité que l'on avait bien tort de croire sceptique, puisque la présente guerre a, dit-on, singulièrement avivé ses anciennes croyances. Les questions religieuses traitées sérieusement ont toujours intéressé un vaste public. Or il n'est personne qui les traite plus sérieusement que M. Alfred Loisy. Aujourd'hui que la guerre a changé le cours des idées chez beaucoup de nos contemporains, que

les préoccupations religieuses ont quitté le terrain historique pour s'affirmer sur le terrain purement sentimental, les réflexions de M. Loisy à ce sujet ne seront pas moins goûtées de ses lecteurs ordinaires, auxquels peut-être il s'en mêlera d'autres.

Quel rôle aura joué, se demande-t-il, la religion au cours de la présente guerre ? Aucun en apparence. Elle n'a rien de commun avec les anciennes guerres de religion, car toutes les religions y sont professées et y sont confondues. A ce propos je ne puis m'empêcher de relever la sottise d'un poète assez célèbre, non pas, il est vrai, pour son intelligence, qui est modeste, mais pour son génie verbal, qui est réel. Il disait donc que les ravages des Allemands luthériens dans la catholique Belgique ne l'avaient pas du tout surpris. Mais il fut un peu déconfit quand on lui prouva que les premiers et les plus féroces envahisseurs de la Belgique avaient été les Bavarois, non moins catholiques que les Belges. Cette anecdote illustre le propos de M. Loisy que jamais guerre ne fut moins que celle-ci une guerre de religion. Mais, dit-il, si les religions ne sont point directement affectées par la crise présente, elles ne laissent pas d'y avoir un intérêt. Elles sont

en droit de se demander ce qu'elles pourront y gagner ou y perdre. Enfin la crise elle-même, précisément parce que la portée en dépasse toutes les religions, pourrait bien avoir un sens religieux très profond, plus profond même que celui qui s'exhale des religions existantes. Il faut aller jusqu'aux dernières pages de la brochure pour trouver celles qui complètent cette idée, ou plutôt qui l'expliquent. Si les événements actuels n'ont pas changé, croit-il, les dispositions intimes de chacun relativement à la foi religieuse, les croyants et les incrédules fraternisent dans les tranchées sous une foi nouvelle qui est le sacrifice à la patrie. Il n'y a là que des Français qui tous font leur devoir, et l'anticlérical, qui faisait la guerre à son curé, fait maintenant la guerre avec lui, vit et meurt près de lui dans une pensée commune. L'un et l'autre se rendent également compte qu'ils professaient au fond du cœur cette religion qui les unit aujourd'hui et qui est celle de la bravoure et du dévouement. Sur ce point ils sont parfaitement d'accord et, comme c'est en somme la religion essentielle, ils reconnaissent volontiers qu'ils ont eu grand tort de se quereller sur l'autre. « S'il y a eu en France, dit-il, des gens

qui voulaient mener tout le monde à la messe, et d'autres qui voulaient, non moins ardemment, empêcher tout le monde d'y aller, ces deux variétés de fanatiques se sont évanouis sur le front où l'on n'a plus qu'une même volonté tendue contre l'envahisseur. On peut donc espérer qu'après la guerre, s'il subsiste encore d'anciens chefs du mouvement clérical et du mouvement anticlérical qui soient disposés à continuer les précédents combats, ni les uns ni les autres ne retrouveront leurs troupes. » Ces troupes, pense M. Loisy, qui entre ici dans l'utopie avec une candeur charmante, les inclineront les uns comme les autres vers une religion nouvelle, qui, n'exigeant plus le sacrifice constant de chacun, aura pour fondements la liberté et la justice. Il est vrai qu'il ajoute prudemment : « Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur le prochain avenir. » Non, et cela sera prudent. Je suis, comme M. A. Loisy, persuadé qu'il y aura quelque chose de changé dans les esprits après la guerre et que quelque chose de la fraternité des tranchées subsistera dans tous les cœurs, mais cela sera-t-il bien durable ? C'est une autre question. Quand les querelles religieuses ne seront plus dominées par le

souvenir vivant des périls communs, elles reprendront comme dans le passé. Mais, et c'est aussi ma conviction, elles reprendront dans des conditions beaucoup plus favorables pour les cléricaux, qui auront, au cours de la guerre, fait beaucoup de prosélytes. Toute la sagesse de la tolérance est présentement du côté de leurs adversaires, car le gouvernement, par sa censure, veille à ce que la paix religieuse ne soit troublée par aucun propos désobligeant, et les cléricaux triomphent de cette mesure prudente, s'accoutument à dominer la presse. Un fonctionnaire du gouvernement me disait l'autre jour : « J'ai rencontré un député anticlérical qui m'a dit d'un ton navré : Si cela continue, on nous forcera tous à aller à la messe. A quoi j'ai répondu : Pourquoi pas? La messe, c'est moins ennuyeux qu'une réunion électorale et moins bête aussi. Il y a de la musique et de jolies femmes. Qu'on mette d'abord les Boches dehors et je m'engage à y aller tous les dimanches. » Voilà l'état d'esprit. La réaction cléricale se prépare. Elle aura des ennemis, mais moins qu'on ne croit et pas tous ceux que l'on croit. Quant à l'idée de chercher une nouvelle formule pour les sentiments religieux, elle

ne viendra à l'idée de personne. Une religion nouvelle, à quoi bon ? Est-ce qu'il n'y en a pas une et qui a fait ses preuves ? Voilà ce qu'on dira et ce que diront, peut-être, beaucoup de ceux qui auront lu M. A. Loisy. Ce serait modérément inquiétant, si cela devait se borner à une recrudescence de pratiques extérieures — pratiques auxquelles se livre assez volontiers l'armée et que nul ne songe à blâmer, — mais il est à craindre que le clergé ne s'en mêle trop activement et ne cherche à reprendre de l'autorité sur les esprits. C'est de là que renaîtra le conflit.

Il est trop vrai qu'en France on n'a presque jamais compris la liberté que contre quelqu'un, contre une idée, une pratique, une institution. Tous les partis ont toujours été d'accord sur ce point capital et sur ce principe néfaste. Il ne s'agit pas seulement de proclamer la liberté, il faut voir comment elle est appliquée dans les provinces et ce qu'elle devient sous la férule des tyranneaux de village. On se plaint quelquefois de la centralisation excessive en France; mais cette centralisation est la seule sauvegarde de l'idée de liberté, qui, sortant assez pure de sa source, qui est le pouvoir

central, se corrompt à mesure qu'elle se répand en vaisseaux sur tout le territoire. Ce n'est pas dans la constitution qu'il faudrait mettre d'abord cette idée de liberté, c'est dans la conscience de chacun. Pour moi qui suis fou de liberté, je souffrirais de la refuser à des adversaires. L'amour de la liberté engendre l'amour de la justice. M. Loisy est sans doute de cet avis. Si tous les citoyens français étaient, comme lui et comme moi, de vrais serviteurs de la liberté et de la justice, la religion qu'il voit dans l'armée pourrait être proclamée et enseignée sur l'heure. Cependant, on ne saurait méconnaître la beauté des vœux qu'il forme pour l'avenir de notre nation et de l'humanité tout entière. Si la liberté et la justice sont assez souvent méconnues, c'est peut-être qu'on n'en a pas assez enseigné la pratique ou qu'on ne l'a fait que légèrement et du bout des lèvres. Son langage sur ce sujet est éloquent comme il est d'une noble philosophie. Réalisons, dit-il, toute la justice dont nous sommes capables selon notre tempérament national. Il est certain d'avance que la sagesse ne viendra pas à tous également du premier coup. Cependant beaucoup de sagesse, même de sagesse purement

politique, sera nécessaire un peu partout, après un si grand bouleversement, pour mettre toutes choses en ordre. Les professionnels de la politique tâcheront d'y pourvoir. Il n'a pas de conseils spéciaux à leur donner; ce qui l'intéresse, c'est l'aspect moral et religieux de l'œuvre de paix. « Chacun a éprouvé que la patrie est sa mère dans toute la vérité du mot. Elle est sa maison d'humanité. Il est beau de disserter sur la fraternité des peuples, mais on ne sert efficacement la république universelle qu'en servant d'abord la sienne, en l'honorant et en se dévouant pour elle. Il faut savoir la comprendre pour l'aimer utilement. C'est lui faire tort que de s'enfermer dans un égoïsme étroit, égoïste et farouche. Ce qui rend l'Allemagne odieuse et ce qui la perd, c'est cette forme de patriotisme aveugle et avide, qui ne connaît que soi, n'estime et n'admire que soi, dédaignant et opprimant tout le reste. Notre patrie sera d'autant plus grande que nous ne croirons n'avoir jamais assez fait pour la grandir. » C'est pour cela qu'il essaie d'enseigner à ses compatriotes un idéal, sinon nouveau, du moins qui peut être nouveau pour eux, qui n'ont pas su toujours pratiquer. Le premier acte de jus-

tice sera de continuer à la nation ce don de soi qu'on lui a fait durant les heures tragiques. Il ne s'agit, bien entendu, d'un don de même essence et d'une nature si étendue. Personne ne songe à renouveler les mœurs de Sparte. L'homme libre n'appartient corps et âme à la patrie que dans les heures tragiques, mais il est juste encore que, dans le temps de paix, il réserve pour elle au moins une partie de lui-même. « La notion morale de l'humanité, de la solidarité humaine, donne à l'existence une signification dont on ne saurait exagérer la grandeur. C'est une valeur profonde, une valeur de réalité et en même temps une valeur mystique, une valeur religieuse. » C'est vrai, le sentiment de la patrie peut remplacer les vieilles religions positives. Comme elles, il suppose la foi, il suppose des miracles, ceux des fidèles eux-mêmes, il suppose le sacrifice sur quoi elles se fondent presque toutes. Assurément la France d'aujourd'hui pratique cette religion-là, mais les temps sont troublés et il est probable qu'en des temps plus apaisés, elle ne lui suffira plus. Même en ce moment, lui suffit-elle ? Les nouvelles qui nous viennent du front des armées nous apprennent qu'elle ne fait, bien souvent,

que de se superposer à l'autre, celle des catholiques, des protestants, des orthodoxes et des musulmans. Comme les épées, on sentira le besoin de la remettre au fourreau, la guerre achevée. C'est d'ailleurs une religion de campagne qui perdrait une partie de sa valeur et même de sa beauté, si on la portait en temps ordinaire. Peut-être même n'aurait-elle plus aucune efficacité. La religion de la patrie ne s'est révélée à beaucoup d'entre nous qu'au moment même du péril. On peut même dire qu'ils ne la connaîtraient pas encore, si la paix avait persisté. Sans doute ils n'en oublieront pas tout à fait les pratiques quand la guerre sera finie, mais leur foi sera moins vive, n'étant plus chaque jour tenue éveillée par le tragique des événements. Et puis non seulement les Français, mais le monde entier voudra se reposer et, après avoir tant pensé à autrui, penser un peu à soi-même. Ce n'est pas une prolongation du règne de l'altruisme que je prévois pour le lendemain tant souhaité, mais un réveil, peut-être formidable, de l'activité égoïste. Ceux qui survivront à la lutte voudront réparer, de toutes les manières, le temps perdu pour leurs plaisirs comme pour leurs affaires. Après une lutte très

dure qui aura peut-être duré plus d'une année, après un si long quoique glorieux esclavage militaire, des millions d'hommes seront brusquement rendus à la vie libre et l'on voudrait qu'ils se missent tout bonnement à continuer la vie de femmes et de vieillards qui règne aujourd'hui ! Quelle illusion. Mais à ce moment les vieillards même seront rajeunis et les femmes seront plus femmes que jamais. Le monde se sentira secouer d'un grand frémissement. La vie de paix semblera si belle aux hommes que tous les deuils et toutes les ruines seront oubliés. Le monde sera ivre. Ne cherchons pas à lui dicter sa conduite future, mais soyons sûr que, quoi qu'elle soit, elle nous paraîtra belle, en religion, en politique, en toutes choses.

UN PHILOSOPHE SUD-AMÉRICAIN

JULIO PIQUET

On réserve généralement le nom de philosophe à celui qui essaie de fonder une philosophie nouvelle, ce qui est bien scabreux, ou à celui qui, plus prudent, se borne à exposer ou à critiquer les philosophies du passé, ou encore à celui qui, s'étant bien assimilé tous les systèmes, récite, dans une chaire professorale, les résultats de ses longues et trop souvent confuses études. Pour moi il en est un peu différemment et j'appelle philosophe celui qui sait observer la vie et résumer en quelques traits sagaces ses observations. Cette philosophie, qui vaut bien l'autre, qui a même le mérite de n'être pas systématique, qui laisse place à l'imprévu et même à la contradiction, a d'ailleurs un patron, dont la qualité philosophique n'est même plus con-

testée même par les professeurs. J'ai nommé La Rochefoucauld. Il passait en son temps pour un homme du monde qui avait bien de l'esprit et c'est comme tel que sa réputation a traversé les siècles classiques pour arriver parmi nous, qui avons reconnu en lui le plus important peut-être et le plus audacieux de nos philosophes. Rien de plus encourageant pour ceux qui se livrent à ce que l'on peut appeler la littérature des quarts de page. Qui sait si, tout en se promenant à travers la vie et en notant tout simplement leurs pensées sur un carnet, ils n'auront construit, sans le savoir, une des philosophies des temps futurs? Ce n'est pas là certainement l'arrière-pensée de l'écrivain dont je veux parler et qui n'a même, je crois, qu'une estime assez modérée pour les penseurs solennels. Aussi bien, je n'ai pas cité tout d'abord le nom de La Rochefoucauld pour instituer une comparaison, ou, comme on disait autrefois, un parallèle. Je l'ai fait par décence, par bonté, pour éviter aux lecteurs la peine de le faire eux-mêmes et aussi parce que tout auteur de réflexions morales ou immorales est, qu'il le veuille ou non, sous cet illustre patronage, quand il ne se place pas, de lui-même,

sous celui de Chamfort, autre Dieu des hommes d'esprit et, sinon l'inventeur, du moins le grand praticien du pessimisme. M. Julio Piquet ne procède pas de Chamfort. Il n'en a ni la méchanceté, ni l'amertume, et même, dans ses mots les plus spirituels, il n'y a jamais aucune trace de ce venin que laissent si volontiers les hommes sous la moindre de leurs égratigures. Quand il se moque, c'est sans aigreur, et quand il raille, c'est avec bonhomie. Plus souvent qu'à l'esprit, d'ailleurs, il fait appel à la logique et ses remarques sont souvent des leçons de géométrie amusante. On ne le voit pas poursuivre de ses brocards une catégorie de personnages, ni comme Molière les médecins, ni comme Chamfort les grands, ni comme Rivarol ses confrères. Cependant, on dirait qu'il n'a guère de tendresse pour les politiciens qu'il a vus de très près à l'œuvre, ni pour les parvenus de la fortune, qui abondent dans les républiques sud-américaines. La note qu'il préfère et celle aussi qu'il profère le plus volontiers est celle du ridicule et celle de l'illogisme dans les actions des hommes. L'illogisme le frappe comme une faute de ton dans la musique. Il est volontiers goguenard, jamais sar-

14

castique, et il s'en prend aux choses, beaucoup plus volontiers qu'aux hommes. Très souvent, et ce n'est pas sans donner quelque obscurité à ses remarques, il fait preuve d'une extrême finesse et d'une extrême susceptibilité : on sent que le moindre désordre est perçu par lui comme une souffrance. Il aime beaucoup la recherche des causes et s'y montre d'une rare sagacité. Il est souvent ironique, mais pas toujours, ayant je ne sais quel respect pour la vérité, ce qui ne lui présageait pas un très grand avenir politique. Il aime à prendre une question par les cheveux et à la secouer, quelquefois sans douceur, jusqu'à qu'en tombe l'imposture qui se cachait dans les plis de sa robe. Mais surtout peut-être, il fait tout bonnement appel au bon sens et, alors, énonce simplement ce qu'il croit juste, vrai ou sage. Au fond cela pourrait bien n'être qu'un sage : parfois il l'est trop et on souhaiterait parfois un paradoxe au lieu de ses bonnes raisons. Mais il n'aime guère le paradoxe, même celui qui n'est qu'apparent, et il aime beaucoup les bonnes raisons. Cependant, je tiens à mon titre et il faut que je donne une idée du philosophe. Voilà : Julio Piquet est un sceptique qui est ennuyé de l'être,

mais qui serait bien fâché de ne pas l'être. Il en est ennuyé, parce qu'il a des tendances lyriques ; il serait fâché de ne pas l'être, parce que l'adhésion à toutes sortes de vérités trop communes, et aussi trop discutables, lui semblerait assez difficile. Le scepticisme, il le pousse jusqu'au voisinage de la science, en laquelle il n'a pas une confiance absolue et à laquelle il reproche beaucoup de prétention. N'a-t-il pas remarqué que la plupart des découvertes scientifiques n'ont pas été l'œuvre des savants, mais celle des amateurs de science et même assez souvent celle des ignorants? Il explique cela à sa manière, qui est peut-être la bonne : « *Nada llegaria á inventarse si primero no existeria la aspiración y la idea en los cerebros intuitivos.* » Mais je crois bien qu'il y a parmi les inventeurs ou les trouveurs deux sortes d'êtres, ceux qui savent ce qu'ils cherchent et ceux qui ne le savent pas, qui n'ont que l'esprit de ramasser le caillou rare que heurte leur pied. Newton a trouvé ce qu'il cherchait et dans un ordre d'idées tout différent; Pasteur aussi a trouvé ce qu'il cherchait. Cependant, si on peut parler de Newton à M.Piquet, il ne faut point parler de Pasteur. Il estime en effet que la

méthode de Pasteur contre la rage n'a fait qu'entretenir un mal contre lequel on ne se tient plus en garde, croyant en avoir le remède sous la main. C'est possible, parce que tout est possible, et il est permis de douter de tout en matière de médecine, où, quand le charlatanisme n'est pas dans le médecin, la crédulité est dans le patient. Je suis, en tout cas, assez bien d'accord avec lui sur l'abus horible que l'on fait à l'heure actuelle des vaccinations et revaccinations. On est en train d'abîmer la jeunesse française (la jeunesse de dix-huit à quarante-cinq ans) en la soumettant hardiment à l'hypothétique vaccin contre la fièvre typhoïde, mais c'est la mode, on protesterait en vain contre cela et d'ailleurs on aurait peut-être tort de protester, car, vous donneraient comme preuve de sa bienfaisance ses puissants admirateurs : il n'y a pas eu d'épidémie de ce mal dans l'armée française. J'ai pourtant entendu dire le contraire. Mais une discussion sur les faits de ce genre n'est pas à sa place ici. Restons-en sur ce plaisant aphorisme de Julio Piquet : « *La vaccinacion obligatoria para combatir la problemática invasión de un mal epidémico, es algo tan absurdo como andar*

eternamente por las calles con un paraguas abierto porque puede llegar á llover.» Et nous passerons à un autre ordre d'idées en constatant qu'il n'est que d'avoir de l'esprit pour avoir aussi le dernier mot.

Je m'aperçois que je manque un peu de méthode, mais je m'aperçois aussi que c'est la faute de l'auteur que j'ai sous les yeux. Ses pensées, ses remarques, ses réflexions, ses épigrammes sont vraiment trop jetées au hasard, comme des cerises dans un panier. Nulle division, un sujet a été effleuré à la page 2 et la pensée qui complète la première et en est comme le corollaire se trouve à la page 200. Tout s'entrecroise. L'auteur a évidemment voulu éviter tout reproche de pédantisme, tout soupçon de manie enseignante. Il a voulu également se rapprocher autant que possible du titre qu'il a donné à son livre, *Tiros al aire*, et ne pas modifier la manière dont il a été composé par une classification ajoutée après coup. Cependant, les classifications, même pour les matières légères, et celles-ci, quoique telles, peuvent très bien être prises au sérieux, ne sont pas toujours inutiles, quand cela ne serait que pour le critique! Le lecteur aimera peut-être

mieux la surprise de chaque page, mais le critique pourrait être furieux qu'on n'ait pas pensé à lui. On cherche généralement dans un recueil de pensées quelles sont les idées de l'auteur sur Dieu et la nature, l'homme, la société, la politique, les femmes, la littérature, enfin toutes les choses capitales sur lesquelles il est bienséant d'avoir une opinion. Cela serait un grand travail de faire cette recherche dans *Tiros al aire* et même, si on l'entreprenait, on serait arrêté à chaque instant par le doute : est-ce bien à ce chapitre que se range cette pensée ? Elle n'a que peu de lignes, mais il y est question de tant de choses à la fois qu'il faudrait certainement la mettre dans plusieurs chapitres. Ce n'est pas le manque de méthode, c'est la méthode naturelle opposée à la méthode scientifique. Est-ce que tout n'est pas mêlé dans la nature et souvent d'une façon inextricable? Il y avait avant la guerre une nouvelle école de peinture qu'on appelait simultanéisme. Il s'agissait de peindre à la fois une dame à sa toilette et son ami qui passe dans la rue en voiture ou autres choses aussi faciles à réunir sur un panneau. Ces malheureux faisaient la caricature d'une idée très juste, c'est qu'il n'y a

pas, au regard de celui qui pense, de sujets isolés dans la nature ni dans le cerveau. Tout se tient. L'homme fait souvent un grand effort pour isoler ses idées ou ses sentiments et il en résulte des représentations très gauches et très froides. J'aime mieux qu'on laisse voir comme quoi toutes les choses, en nous ou hors de nous, dépendent les unes des autres. Voyez, par exemple, tout ce qu'il y a de petits problèmes et de grands, enchevêtrés les uns dans les autres, dans cette proposition : « *Los siglos creyentes han dejado sobre nuestros espiritus tan formidable carga de retórica y de misterio que, ahora, cuando les buscamos explicaciones naturales á las cosas altas y bellas, parece que incurrirémos en grossesas trivialidades.* » Oui et cela explique la mauvaise réputation qu'ont acquise même près de beaucoup de libres esprits, mais timorés, un Voltaire ou un Renan. Il leur semblera toujours que Voltaire a détérioré la poésie de la Bible et que Renan, plus discret, mais plus perfide, a fait un Christ « ecclésiastique », en lequel il se reflète un peu trop lui-même. On veut bien ne pas croire aux mystères, ni même beaucoup les respecter, mais on voudrait qu'ils demeu-

rassent quand même des mystères. Voici une autre pensée qui est bien d'un homme qui aime à se rendre compte, à chercher les causes, à soulever les feuilles pour mieux voir les fruits : « *Lo mas admirable de la música es el oído y el alma humanos.* » C'est d'ailleurs un musicien passionné ou du moins un amateur passionné de musique et la musique est le seul sujet à propos duquel il se fâche quelquefois, ou contre les exécutants ou contre les critiques musicaux. Je ne serais pas étonné qu'il ait surtout pensé à tel grand musiciens, à Mozart ou à Beethoven, quand il a écrit : « *¡ Benditas seán las almas que, como el sol, derraman pródigamente calor y alegría sobra todo lo que alumbran !* » Je ne sais s'il a trouvé un réconfort de même nature près des poètes et des écrivains. Sa reconnaissance en tout cas n'a pas endormi son esprit critique à leur égard et il a le courage de dire que les plus grands, un Dante ou un Shakespeare, ne le satisfont pas toujours. Je ne retrouve pas le passage sur Dante, ni l'autre : ils ne manquent pas d'une certaine justesse, quoique un peu subtile. Il n'a pas d'illusion sur l'homme et sait que peu de chose le différencie des animaux :

« *Hay una sola cosa que distingue al hombre de los animales, haciendo que la especie humana sea la más feroz consigo misma : el fanatismo.* » L'homme a beau avoir inventé la morale, il en fait si peu usage que c'est précisément à ce qu'elle n'est pas morale qu'on reconnaîtrait, si elle ne portait d'autres caractères, une œuvre humaine : « *La superstición es alg más humano que la religión, porque carece de moral.* » Et qu'a fait l'homme même de cette civilisation dont il est si fier? Il en a fait quelque chose de très difficile à supporter : « *La vida social en las civilizaciones superiores es demasiado áspera, árida y triste para que se la pueda suportar sin la ayuda de excitantes.* » Je ne cite pas la seconde partie de la pensée, parce qu'il préconise un excitant particulier qui, s'il plaît à tout le monde, n'est pas jugé par tout le monde assez mordant pour changer les idées d'un malheureux civilisé. Laissons donc aux hommes le choix de leur poison, puisqu'il en faut pour vivre sans trop s'en apercevoir. Celui dont usent le plus volontiers les hommes, c'est l'amour. Il en est fort peu question dans ce livre, sinon sur le mode satirique ou sur le mode lyrique, ce qui est plus espa-

gnol que français. L'Espagnol ne badine pas avec l'amour et je crois que, sur ce point du moins, le Sud-Américain a les mœurs ou, du moins, la sensibilité espagnole. Demandez-lui des traits satiriques sur les femmes, il sera ingénieux et ironique : « *Una de las mayores pruebas de la infinita bondad de Dios, decía un orador sagrado, está en que haya puesto la ponzoña en la boca de la serpiente, y no en los labios de las mujeres.* » Mais ne lui demandez pas de jouer avec un sentiment pour lequel il a un respect superstitieux. Sans doute qu'il en tire trop de bien pour en médire, même en jouant et sans croire à ses médisances.

Il est difficile, sans être incomplet, de passer en revue un recueil de cinq ou six cents pensées ou remarques critiques sur la vie. Il semble que l'on n'en a rien dit et cette impression ne ferait que s'accentuer à mesure que l'on continuerait. Il faut donc cesser brusquement, quand on juge qu'on a rempli assez de feuillets. Je n'ai pas d'autre raison pour m'arrêter, car chaque page me fournirait facilement un supplément de commentaires. C'est dire la richesse de ce livre au titre modeste. Il est beaucoup plus rempli que la plupart des livres de

ce genre, encore que je lui reprocherais parfois, à M. Julio Piquet, de ne pas avoir assez condensé sa pensée, surtout quand il s'occupe de questions de politique, surtout de politique sud-américaine. Il se laisse entraîner par la notation trop en détail de conflits qu'il a vus de trop près, mais en presque toutes les autres matières, et toutes le sollicitent, il sait résumer sa vision ou son idée en quelques mots qui portent. J'aime particulièrement des phrases comme celle-ci : « *Es frecuente que las mujeres se indignen al ver lo perversas que son las gallinas con sus compañeras.* » C'est tout. Nul développement, nulle explication. Ceci appartient d'ailleurs à sa manière la plus récente, qui est aussi la plus sobre, la plus ironique et la plus détachée, mais non la moins mordante ni la moins spirituelle : « *El primer caricaturista, Dios, que hizo el mundo.* » M. Julio Piquet n'a décidément aucune envie de refaire l'œuvre de Dieu. Il la trouve très amusante, telle qu'elle est. Je crois même qu'il a la sagesse d'en considérer les actuels soubresauts avec un œil assez ironique. C'est une sagesse que certains pourront lui envier.

EN LISANT ROBINSON

C'est une question que l'on a posée cet hiver dans plusieurs journaux français. Que lire en temps de guerre? Elle n'a pas été très bien résolue, et d'ailleurs, elle est des plus délicates et je conseille fort de laisser aux lecteurs la pleine liberté de leur choix. Quels que soient les événements présents, on ne lit jamais que pour deux raisons : pour s'instruire ou pour se distraire. Ce sont précisément des points dont chacun reste le juge souverain. Ce qui m'amuse le plus ne plairait pas à tout le monde et là où je trouve à m'instruire, plus d'un ne récolterait que de l'ennui. Cependant, comme les facultés d'attention ont été fort émoussées par les événements qui troublent tout le monde civilisé, j'estime qu'il est fort permis à un homme de goût et d'intelligence d'avoir baissé d'un cran, et même de deux ou trois, selon les caractères, le niveau

moyen de ses lectures. On m'a dit que beaucoup de personnes qui, en temps normal, n'y auraient point pensé,ont tout d'un coup découvert la vieille réputation d'amuseur du bon Alexandre Dumas et que c'est dans ses œuvres qu'elles ont cherché et trouvé l'oubli du moment. Je ne les critique pas, je lis peut-être des choses pires, quoique moins longues, mais j'avoue que *Monte-Cristo* ou *Les trois Mousquetaires* ont été depuis longtemps classés par moi parmi les superlativement ennuyeux. Non pas sans doute pour leurs histoires mêmes qui pourraient être prenantes, mais pour la manière dont ces histoires sont contées. C'est bien vrai que les livres vieillissent surtout par le style, aussi bien par l'absence de style que par l'excès du style. Ce n'est pas l'excès du style assurément qui a tué, pour un lecteur un peu délicat, les œuvres d'Alexandre Dumas, ce n'est pas non plus, d'une façon absolue, l'absence du style, quoiqu'elle soit pénible, c'est la manière qu'il a de n'en pas avoir. Avec George Sand, qui y met plus de pompe, Dumas est le véritable héros du style coulant, toujours cher aux bourgeois, comme du temps de Flaubert. Il ne faut pas confondre ce style coulant

avec le style aisé et précis, qui est celui de Voltaire; ce style-là n'ennuie jamais et quand il décèle, comme celui de Voltaire, une idée à chaque ligne, il cesse réellement de couler dans l'esprit, qu'il arrête à tout moment pour faire réfléchir. Mais ce n'est pas le moment de juger de la qualité des styles. Il ne s'agit que d'en trouver un qui ne choque point par sa bassesse et qui n'éblouisse pas par son éclat, ni par son extrême richesse. Il me faut, en ce moment, des livres qui ne soient par écrits, qui n'aient pas de forme, ni bonne ni mauvaise, qui laissent apparaître le fonds tout nu, sans aucun voile, des livres qui d'ailleurs n'auraient nul besoin de l'artifice pour exister, des livres qui n'offrent rien, mais auxquels on ne demande rien qu'un peu de suite dans les idées. Ces livres sont rares, mais comme j'aime les choses rares, j'en ai recueilli quelques-uns. C'est ainsi que j'ai mis la main sur une vieille édition de « Robinson Crusoé ». Du premier coup, j'ai senti que cela me convenait. Rien, en effet, n'est moins de la littérature que ce roman célèbre, si célèbre qu'on l'a traduit en toutes les langues et qu'on le réimprime constamment, « sans en respecter le texte ». Voilà ce qui est capi-

tal dans « Robinson Crusoé »,ce n'est pas un livre, c'est une chose, c'est un fait, cela est. Il en est de lui comme de la bible, que personne, au moins dans les pays catholiques,n'a jamais lue,que peu de personnes même ont vue, mais dont tout le monde a entendu parler. Je suis comme tout le monde, j'avais eu entre les mains un beau « Robinson Crusoé » avec des images le représentant dans un accoutrement bizarre, avec un immense chapeau, un parasol singulier et un perroquet sur l'épaule, mais naturellement je n'avais jamais lu le livre qui s'appelle *La vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, parce que, je le répète, c'est un ouvrage très rare et qu'on ne trouve que par le plus grand des hasards. Ce que j'avais lu, étant enfant,n'était qu'un des mille abrégés de « Robinson »,comme ils courent le monde. Je reconnais du reste, sans ambages, qu'ils sont bien supérieurs au véritable avec lequel je viens de faire connaissance. On donne quelquefois pour titre à ces abrégés, très abrégés, « Robinson dans son île », car ce qui est capital dans ce célèbre roman, c'est l'île où un naufragé a su se créer une vie presque civilisée, avec des éléments de hasard et beaucoup d'ingé-

niosité. Les aventures de Robinson avant l'île sont d'un petit intérêt, mais comme elles ne sont pas très longues, on les supporte. Il n'en est pas de même du Robinson après l'île. Quand le naufragé est entré en contact avec des européens, le livre est fini et ce qui peut advenir au héros de l'histoire ne nous intéresse plus du tout. C'est une chose que l'auteur n'a pas vue, ni ses contemporains non plus. Daniel Defoë en écrivant ce livre, devenu merveilleusement populaire, n'a pas su ce qu'il faisait.

C'est au point qu'on pourrait dire que ce roman, si particulier, n'a vraiment existé, tel que nous le connaissons et tel que nous le sentons, que grâce à la collaboration des années qui fut aussi celle d'une multitude d'arrangeurs, d'abréviateurs, de traducteurs, d'interprétateurs. Defoë a tiré de la carrière un beau morceau de granit, mais il n'a pas su le tailler comme il fallait, ni lui donner les proportions convenables. C'est le défaut des Anglais. Il paraît bien certain que si le merveilleux Shakespeare n'avait pas adopté la forme dramatique qui impose à qui la manie une longueur déterminée, s'il avait conçu son œuvre sous une forme

romanesque, il se serait perdu et noyé dans la longueur et la complexité de ses histoires. Il est vrai que Shakespeare était Shakespeare. Daniel Defoë n'était pas Shakespeare et il l'a bien prouvé. Jamais livre ne manqua plus que « Robinson Crusoé » d'ordre et de mesure. Voyez au contraire comme un écrivain français ou un écrivain espagnol sait délimiter un sujet et lui donner toute sa signification : je pense à « Don Quichotte », qui est sans doute devenu un peu long, mais pas de la même manière que « Robinson », et qui reste d'un bout à l'autre d'une belle unité de ton. Songez que la partie capitale de l'ouvrage, le séjour de Robinson dans son île et sa lutte avec la nature, de sa victoire patiente, ingénieuse et merveilleuse, ne représente que la quatrième partie de ses longues et fastidieuses aventures ! Sans compter que le malheureux Defoë, l'ouvrage ayant eu, malgré ses défauts, un grand succès, imagina de leur donner une suite et que cette suite n'est autre chose que le récit des visions mystiques de son héros qui, rentré chez lui, se met à méditer sur la Bible et sur le meilleur moyen de convertir les hommes à la foi et aux bonnes mœurs. Si les histoires littéraires ne nous l'affir-

maient sans ambages, on ne croirait pas facilement que ces deux volumes imbéciles ont pour auteur un homme si intelligent et si ingénieux. Mais pour nous en tenir au vrai « Robinson Crusoé », à celui qui, ayant eu la plus belle aventure du monde, n'a pas su s'en contenter et a voulu y mêler tant de périls vulgaires, on reste un peu confondu de cette absence de sens critique. Peu importe, d'ailleurs, que ceux qui ont relu, comme moi, le vrai Robinson, soient punis de leur curiosité. Cela leur apprendra à vouloir contrarier le jugement des siècles et à opposer leur vaine personnalité à l'opinion unanime des lecteurs. On ne doit jamais lire que le Robinson abrégé, l'usage nous l'ordonne et l'usage a raison, puisque si le roman entier a des parties bien faibles, le roman réduit à ses parties les plus connues et les plus originales reste une œuvre magnifique, où les grands, non moins que les enfants peuvent prendre le plaisir le plus décidé.

Mais ceci n'explique pas pourquoi j'ai cru, et je n'ai pas été trompé, que ces « Aventures de Robinson » ou plutôt que ce « Robinson dans son île » était, entre toutes, une excellente lecture de guerre.

Ce n'est peut-être qu'une impression, mais il me semble que la guerre, en suspendant les spectacles nouveaux, en nous forçant, faute de littérature neuve, à nous rejeter sur l'ancienne, nous met un peu dans la position d'un Robinson, mais d'un Robinson qui entendrait mugir autour de lui la mer qui se brise sans rémission sur les écueils de la côte. Où se réfugier pour ne pas l'entendre? Toute face humaine que l'on rencontre nous dit, même paisible, ses angoisses ou ses douleurs secrètes; toute parole que l'on entend vous révèle une plainte ou une inquiétude. Il n'est pas d'être aujourd'hui qui n'ait quelque doute sur la vie même de parents ou d'amis. Il est venu hier de bonnes nouvelles, mais le temps qu'elles ont mis à venir, elles ont pu se changer en nouvelles de deuil. Comme on n'y peut rien, ces vues et ces propos finissent par vous tant attrister qu'on souhaite être seul et de vivre avec soi-même, tout à ses pensées, qui semblent moins lourdes de n'être pas formulées tout haut. C'est dans cet état d'esprit que j'ai visité l'île de Robinsin et j'y ai trouvé une solitude qui, par le temps qui court, vous procure un merveilleux repos. A mesure que l'on s'y promène on sent une paix

admirable tomber sur ses épaules. On est seul avec la nature et, si hostile qu'elle soit, on s'en arrange fort bien, car on sait que le séjour n'y sera que le temps de lire un roman. Même si on médite un peu entre les pages, et si l'on ne peut y donner que de courts instants par jour, le tour de l'île sera bientôt fait ; mais, agrément suprême, on en gardera longtemps le rafraîchissement.

J'avais cru longtemps que l'île de Robinson était l'île même de Selkirk, le malheureux matelot qui a servi de prototype au héros de Daniel Defoë, et c'est ce que l'on croit généralement, faute d'avoir lu avec assez de soin le livre lui-même. Selkirk qui, au rebours de Robinson, avait eu dans son île une destinée des plus pénibles, si bien que, quand on le découvrit par hasard, il était arrivé au dernier degré de l'abrutissement, avait perdu l'usage de la parole, fut débarqué, avec des armes et des vivres insuffisants dans une des îles de Juan Fernandez, qui sont sur la côte du Chili, au large de Valparaiso. Ce n'est pas là que Defoë a placé son Robinson. Il situa son île vers les bouches de l'Orénoque, en tout cas sur la côte du Vénézuéla, à peu de distance de la terre ferme, région fort connue, où le long

isolement du naufragé est plus invraisemblable qu'à Juan Fernandez. Mais c'était sans doute une précaution pour éviter l'accusation de plagiat, car Selkirk, revenu à la raison, avait conté son aventure en un livre paru quelque temps avant celui de Defoë. C'était aussi parce qu'il était plus facile alors d'avoir quelques renseignements sur les îles du Vénézuéla que sur les îles du Chili. J'ignore, d'ailleurs, si les détails que donne Defoë sur les productions et sur la faune de l'île de Robinson ont quelque vraisemblance, mais ils sont donnés avec des détails si précis que le lecteur n'est pas amené à en douter une seule fois. Malgré tout, Defoë n'échappa point à l'accusation qu'il craignait. Les hommes crurent diminuer le mérite du romancier. Ils ne purent rien contre la destinée et Robinson est resté le livre qui passionne les jeunes imaginations, tandis que le pauvre récit de Selkirk, un livre plus véridique, est tombé dans un oubli absolu. Livre de jeunesse, je l'ai trouvé aussi, dans sa vieille traduction française, qui parut à Amsterdam presque la même année qu'à Londres le texte anglais, je l'ai trouvé aussi, dis-je, parfaitement bien fait pour l'âge mûr, très bien adapté, ce à quoi

Defoë n'aurait jamais songé, aux dures circonstances qui nous étreignent. Sans doute, dans cette traduction, comme dans l'original, le livre paraît, comme je l'ai dit, assez mal équilibré, mais j'y ai suppléé en ne lisant que la partie fondamentale, celle qui montre Robinson construisant à lui tout seul une civilisation dans son île.

Je n'ai pas été plus loin, parce que je songeais à ceux qui vont se trouver exactement dans le cas des héros de Defoë. Comme lui, ils devront recommencer par le commencement et, au lieu de la confortable maison détruite, se contenter d'une cabane, de quelques planches assemblées. Comme Robinson, ils s'estimeront heureux de pouvoir rassembler quelques chèvres et quelques poules, et heureux d'être à la fin un peu à l'abri, un peu rassurés contre la famine, ils lèveront vers l'avenir des yeux plus rassurés. Oui, je le dis en vérité, pour une partie de l'Europe aujourd'hui, Robinson Crusoé est un livre d'actualité.

GŒTHE A LA GUERRE

Il y a cent vingt-trois ans, au mois d'août, toujours critique, paraît-il, les Allemands tentaient déjà une première invasion en France. On sait qu'elle tourna mal et que ce furent les Français qui devaient cette fois avoir le dernier mot, du moins jusqu'à la réplique de Waterloo. Cette campagne de 1792 eut un témoin célèbre et comme les guerres en ont rarement. Elle fut suivie et racontée par Gœthe, qui y avait puisé d'assez mauvais pressentiments sur le sort futur réservé à l'Allemagne et qui en a laissé un tableau bien curieux sous le titre de *Ma campagne de France*. Il est difficile de préciser en quelle qualité Gœthe, qui n'eut jamais rien de militaire, fut amené à suivre les armées dans cette occasion. Je crois que cela fut de son propre mouvement et qu'il n'eut d'autre but que de satisfaire sa curiosité : il ne connaissait de la France

que Strasbourg et il n'était pas fâché de voir de plus près un pays de qui il tenait la meilleure partie de son éducation littéraire. Cependant il se joignit aux régiments commandés par le Duc de Weimar, son souverain. Je crois que c'est principalement en qualité de grand écrivain, car il fut traité comme un personnage de marque et d'ailleurs, même dans quelques circonstances difficiles, il se tira remarquablement d'affaire, n'ayant jamais perdu son sang-froid ni sa remarquable présence d'esprit. Quand la campagne commença d'avorter et qu'il fut certain qu'elle aboutirait à une retraite des plus pénibles, il ne se déconcerta pas et poursuivit tranquillement les études particulières qu'il faisait alors sur la théorie des couleurs. Gœthe avait toujours en train quelque idée dominante à laquelle il soumettait tous les incidents de sa vie. Cela ne l'empêchait pas d'observer les choses et les hommes autour de soi. Il fait marcher du même train l'œuvre du moment, toutes les œuvres futures qui emplissent sa tête, et toutes les observations possibles sur l'entreprise à laquelle il participe. Il en note les principaux incidents sans oublier qu'il est avant tout un esprit philosophique et, quoiqu'il fasse des

vœux pour sa réussite, il n'est aucunement démonté quand la réussite lui apparaît de plus en plus problématique. Jamais les éléments ne furent plus contraires à l'avance d'une armée en pays ennemi. C'est par une pluie continue, qui détrempait les chemins et défonçait les prairies sous le pas des lourds chevaux, que les Allemands se précipitèrent en France, y séjournèrent et s'en retournèrent. Mais cela ne fut peut-être qu'un ennui. La principale cause de leur insuccès, Gœthe ne cherche pas à le dissimuler, doit être recherchée dans la double impéritie du double commandement de l'armée. Ni le duc de Brunswick ne fut à la hauteur de sa tâche, ni le roi de Prusse; mais il semble qu'en plus, le duc de Brunswick se couvrit de ridicule et se fit mépriser de ses propres soldats. Son arme principale et celle dont il usait le plus volontiers était un manifeste politique qu'il lançait à profusion et dont il était surpris de ne tirer aucun effet. Les Emigrés de France, dont l'armée accompagnait les Allemands, lui avaient fait croire que les Français n'attendaient que leur arrivée pour se révolter contre le nouveau gouvernement et pour se joindre à eux; mais le duc de Brunswick avait beau faire savoir

par tous les moyens possibles la venue de son armée libératrice, les Français faisaient la sourde oreille et répondaient à coups de canon. Le seul succès véritable des Allemands fut la prise de Verdun, mais qui fut plutôt due au médiocre patriotisme des habitants qu'à l'habileté des ennemis. Gœthe le constate en ajoutant un trait que l'on croirait tiré de l'histoire d'aujourd'hui : « La rapide et facile conquête de Verdun nous inspira à tous la certitude que nous ne tarderions pas à nous remettre de nos fatigues, grâce aux excellents vins de Châlons et d'Epernay. » Mais voici une autre remarque qui appartient bien à Gœthe et ne saurait peut-être appartenir qu'à lui. Après avoir aidé à tirer des griffes des militaires, qui alors n'étaient guère féroces, un couple innocent soupçonné d'espionnage, il note : « Il est, au milieu des guerres les plus acharnées, des moments où l'on cherche à se faire estimer par des actes de loyauté et de justice ; ces moments sont bien précieux, surtout pour les hommes qu'un long exercice du métier des armes n'a pas encore réduits à douter de l'humanité. » Il paraît, d'après le récit de Gœthe, que l'officier prussien se faisait alors remarquer par la

douceur de ses sentiments. *Quantum mutatus !* A vrai dire on n'a pas revu souvent au cours des siècles « ce jeune officier prussien, dont la bienfaisance était la vertu dominante ».Gœthe d'ailleurs est toujours prêt à retrouver chez les autres les nobles sentiments qui sont en lui. Cette disposition le porte à ne pas exagérer les scènes de pillage dont il fut témoin. Après la reddition de Verdun, on entra dans la ville. Certains, dont fut Gœthe, s'en vont visiter les confiseries : « En savourant, dit-il, les bonnes choses que nous y avions achetées en abondance, nous songeâmes aux personnes aimées que nous avions laissées chez nous. L'intervention de quelques convives obligeants nous mit à même d'envoyer à nos amies des liqueurs et des bonbons, et de leur prouver ainsi que nous nous trouvions dans un pays où l'esprit et les douceurs ne manquent jamais. » Ne croirait-on pas que ces envahisseurs ne sont que de braves touristes ? Il est cependant obligé de noter ensuite : « Le dépôt d'armes subit un pillage pacifique qui donna lieu à des scènes fort gaies. Les chefs militaires avaient commencé par choisir tous les objets qu'ils trouvaient à leur convenance ; et comme, au

moyen d'un léger pourboire donné au gardien, nous pouvions tous aller visiter ce dépôt, personne n'en sortait sans emporter quelque chose dont il faisait trophée d'une manière parfois visible. Mon domestique s'appropria une grosse canne de peu d'apparence, mais dont la lourdeur faisait deviner la large épée qu'elle renfermait, et lui aussi faisait parade de cette conquête. » Il conclut avec indulgence : « Les journées s'écoulèrent partagées entre l'ordre et le désordre, la conservation et le gaspillage, le pillage et l'acquisition loyale. » Mais cela ne satisfait pas complètement son esprit de droiture et il fait encore cette remarque terrible que ces contrastes, peut-être inséparables de la vie de guerre, exercent une influence funeste sur les hommes dont la guerre est le métier. En jouant tantôt le vaillant et le destructeur, tantôt le pacifique, l'humain, le juste, on s'accoutume à certaines phases qui font naître les plus douces espérances au milieu des situations les plus désespérées, et l'on se façonne ainsi à une hypocrisie qui, pour être toute différente de celle des courtisans et des prêtres, n'en est pas moins, dit-il, de l'hypocrisie. Sa raison si nette satisfaite de ces remarques logi-

ques, il reprend le fil des événements et l'on retrouve, après plus d'un siècle écoulé, les noms mêmes qui emplissent quotidiennement nos communiqués : « Notre désir d'avancer se trouvait arrêté par la chaîne de montagnes boisées appelées les monts d'Argonne et qui forcent l'Aisne à couler du sud au nord. » Mais le passage de l'Argonne a été occupé par les Français et les Allemands en sont réduits à s'engager au hasard dans des montagnes inconnues. Ils finissent tant bien que mal par pénétrer jusqu'aux environs de Valmy, où Dumouriez barre la route. Il faut livrer bataille. Le canon fait rage des deux côtés et, emporté par sa curiosité, Gœthe se risque jusqu'à la région qu'il appelle « la région des boulets ». Le son dont ils remplissaient l'air lui parut un composé du bourdonnement d'une toupie, du clapotement de l'eau et du sifflement d'un oiseau. On pourra comparer cette sensation complexe à celle qu'a déterminée une bataille d'artillerie chez les témoins de la guerre présente. Il parle aussi d'une sorte de fièvre que l'on éprouve à entendre le bruit continu de la mitraille. C'est assez curieux : il lui sembla qu'il était dans un endroit très chaud, dont la chaleur le pénétrait.

Sa vue n'avait rien perdu de sa force et de sa netteté, mais on eût dit que le monde était plongé dans une lumière d'un rouge sombre qui pénétrait son être en entier. Il remarque que c'est comme une sensation de fièvre, et que cette fièvre est transmise au sang par le seul intermédiaire des oreilles, par les craquements, les hurlements, les sifflements, les bourdonnements des boulets. A mesure que cette fièvre augmente, il ne songe plus à comparer ce bruit infernal au clapotement de l'eau ou au chant aigu des oiseaux. Finalement, il constate qu'elle n'a rien d'agréable et que cela lui fut un grand soulagement quand, sa curiosité satisfaite, il put enfin s'en revenir. La fièvre cessa à mesure que diminuait l'intensité du bruit. Comme il rejoignait le camp, il eut une autre impression, celle de la consternation où tout le monde semblait plongé. Cela allait mal. On n'osait même pas allumer du feu, pour ne pas indiquer sa présence, et on était réduit à creuser des fossés pour s'abriter du froid et du vent. Bientôt, soit que les Allemands eussent fait des pertes sensibles, soit plutôt qu'ils s'apercevaient que l'armée française s'était établie dans une position très forte et qu'ils se jugeaient

impuissants à l'en déloger, la conviction s'établit parmi eux qu'ils n'avaient plus qu'une chose raisonnable à faire, s'en retourner. Entre temps une trêve fut conclue pendant laquelle les Français fournissent charitablement des vivres à leurs ennemis qui en étaient dépourvus et les Allemands, ayant mangé, voient les choses moins en noir. Gœthe, de son côté, découvre que l'armée dont il fait partie est campée à peu de chose près sur l'emplacement même qu'avaient occupé Attila et ses Huns. « Les Huns, dit-il, se trouvaient dans une position semblable à la nôtre, c'est-à-dire que pas un d'entre eux n'eût revu son pays si les vainqueurs l'eussent voulu. » Heureusement qu'il n'entrait pas dans les vues politiques du général romain que les Bourguignons, ses alliés, n'eussent plus rien à craindre des Huns. Il les ménagea donc, les laissa s'enfuir. C'est exactement la même chose qui arriva en 1792. Dumouriez ne voulut écraser ni les Emigrés ni les Allemands. Il y eut compromission et l'invasion se termina par une retraite qui commença le 28 septembre. Il suivit le mouvement au milieu de mille péripéties qui ne donnent pas une haute impression de l'organisation allemande

de ce temps-là. Certainement qu'ils n'avaient pas encore inventé la méthode ou bien ils oublièrent de s'en servir.

Gœthe se plaint beaucoup du désordre et de la pénurie de vivres. Mais cela ne l'empêcha pas, et même cela lui donna l'occasion de faire bien des observations précieuses. Forcé de demander l'hospitalité à une maison de paysan, il admira beaucoup l'ordre qui y régnait. « Arrivé à la porte de la maison où je devais loger (à Sirry), j'entrai immédiatement dans une grande pièce pavée de briques où je vis pétiller un bon feu. Saluant d'abord les maîtres de la maison, j'allai m'asseoir dans un coin de la cheminée autour de laquelle les divers membres de la famille formaient un cercle. Au-dessus du feu pendait une grande marmite de fonte dans laquelle bouillait le mets national appelé pot-au-feu : j'en suivis les apprêts avec beaucoup d'intérêt. » En effet il en décrit la manœuvre avec une curieuse précision en même temps qu'il admire la disposition harmonieuse de cette humble pièce. Il note aussi le pain blanc et finalement s'estime très heureux d'avoir fait ce repas familial. Le tableau est très joli et certainement très véridique et

Gœthe l'a visiblement écrit avec beaucoup de plaisir.

S'il conserve de cette brève campagne un assez mauvais souvenir, il n'eut qu'à s'applaudir, en revanche, d'avoir eu l'occasion de se mêler à l'intimité de la vie française et il ne le dissimule pas. Partout chez nous il a trouvé de quoi admirer, de quoi contenter sa sensibilité. Voyez comme il vante la dignité calme et bienveillante de la vie bourgeoise dans les petites villes. « Notre Allemagne, dit-il, n'offre aucun exemple d'une pareille manière d'être et de sentir. La petite ville française peut être ridicule, cela est possible ; mais il est certain que les habitants d'une petite ville allemande sont absurdes. »

Gœthe est toujours la sagesse et l'impartialité mêmes.

LE ROI DE PRUSSE

On ne connaît pas généralement l'origine des locutions qui ont cours dans une langue et qui y ont pris droit de cité. Il est évident, tout de même, que l'expression « travailler pour le roi de Prusse », qui veut dire travailler pour rien, ne peut pas remonter plus haut que le dix-huitième siècle. C'est à ce moment-là en effet que le roi de Prusse commença à être un personnage très connu, en la personne de Frédéric II, qui ne passait pas pour généreux et qui ne l'était pas en effet. Son père l'était bien moins encore, était même avare, ne faisant aucune dépense que pour son armée, si bien qu'il laissa à Frédéric la meilleure armée de l'Europe et le coffre-fort le mieux garni. Frédéric-Guillaume avait rendu son fils très malheureux, comme d'ailleurs il rendait malheureux tous ceux qui l'approchaient. Il était d'une brutalité extrême, d'une

méchanceté de tous les instants, d'une ingéniosité à s'enrichir aux dépens de ses sujets qui avaient à souffrir de véritables spoliations. Je ne sais pas si, comme son fils, il jouait de quelque instrument de musique, mais il jouait supérieurement des amendes militaires dont il taxait riches et pauvres, surtout les riches, qui d'ailleurs étaient assez rares dans un pays qui passait à ce moment pour le plus misérable de l'Europe. A ce métier, il avait amassé plus de soixante millions en or, somme alors très importante et qui, si elle ne lui servit à rien, permit du moins à son fils de faire la guerre sans crainte de se ruiner. Il n'avait pas, d'ailleurs, de tempérament à se ruiner et sur plus d'un point il ressemblait à Frédéric-Guillaume. Le père et le fils, moins éloignés de caractère qu'ils ne croyaient, se détestaient, se reprochant, l'un, ses velléités de révolte, l'autre, sa tyrannie. Cela alla si loin que, sous un prétexte assez futile, le père voulut faire tuer son fils et le faire tuer légalement, en le livrant à un tribunal qui lui obéissait et qui n'aurait pas hésité à le condamner à mort, sans l'intervention de l'empereur Charles VI qui envoya exprès un ambassadeur pour apaiser le forcené. Ils n'eurent presque

plus de relations, jusqu'à ce que la mort du père lui eut mis la couronne sur le tête. Frédéric-Guillaume était mort désespéré de la laisser à un tel prince qu'il méprisait et qu'il avait écarté du gouvernement. Bon exemple de la manière dont les pères comprennent leurs fils! Cependant, ces histoires-là nous importeraient peu si nous n'avions mille raisons pour nous intéresser à ces hommes qui ont été les créateurs de la Prusse politique, l'un en la dotant d'une armée, l'autre en faisant de cette armée l'usage que pouvait en faire un grand général. Il y a encore une autre raison, c'est que Frédéric est, quoique roi de Prusse, un écrivain et un philosophe français, un homme qui puisa dans le commerce des meilleurs esprits de la France, non sans doute son génie, mais la meilleure manière de l'utiliser. Il faut être venu jusqu'aux temps troublés que nous vivons pour entendre déprécier Frédéric le Grand. Mais cela passera. Ce n'est qu'une nécessité politique et patriotique du moment. On ne peut pas laisser croire à un peuple qui lutte pour la vie qu'un des prédécesseurs de Guillaume fut un ami des philosophes qui préparèrent la Révolution française. Ce sont des histoires bien compliquées

pour un « poilu », quoique le monde en ait vu de tout temps d'aussi singulières. Au dix-huitième siècle et bien longtemps encore après, Frédéric II fut appelé en France le Roi-philosophe et on a toujours reconnu qu'il méritait ce nom. Il est vrai que l'on peut reconnaître maintenant qu'il n'a guère réussi à inculquer à son peuple de vraies idées philosophiques. Il ne l'a guère réussi non plus pour ses successeurs.

Du moins ils n'ont pas su trouver dans sa vie l'exemple de modération et de sagesse montrées, pas toujours dans sa vie, mais toujours dans ses écrits, car ce fut un grand écrivain. Ecoutez ce qu'il disait, en commentant la guerre de Sept Ans qui fut si désastreuse pour l'Allemagne : « Ne paraît-il pas étonnant que ce qu'il y a de plus raffiné dans la prudence humaine jointe à la force soit si souvent la dupe d'événements inattendus ou des coups de la fortune? Et ne paraît-il pas qu'il y a un certain je ne sais quoi qui se joue avec mépris des projets des hommes? » Son petit-neveu, Guillaume II, n'a peut-être pas médité ce passage comme il le faudrait. Il abonde d'ailleurs en considérations philosophiques sur les changements de

fortune des hommes et des empires. Après les désastres de la guerre de Sept Ans, il écrivait : « Le temps, qui guérit et qui efface tous les maux, rendra dans peu sans doute aux Etats prussiens leur abondance, leur prospérité et leur première splendeur ; les autres puissances se rétabliront de même ; ensuite, d'autres ambitieux exciteront de nouvelle guerres et causeront de nouveaux désastres ; car c'est le propre de l'esprit humain, que les exemples ne corrigent personne ; les sottises des pères sont perdues pour leurs enfants ; il faut que chaque génération fasse les siennes. » Tout ce qu'un historien français a trouvé à dire de Frédéric II, dont il avait l'occasion de parler récemment à propos d'un livre d'ailleurs singulier du Dr Cabanès, est qu'il avait la haine de la France et des Français. Voilà comme maintenant parlent, en France, les meilleurs esprits. Cela en est presque honteux, mais il faut excuser le trouble profond où les a jetés la guerre, bien que j'estime qu'un homme d'intelligence la doive garder intacte au milieu des pires circonstances. Frédéric, et c'est précisément sa marque, fut de tout temps attiré par la France, sa civilisation, sa langue, sa

littérature. Le premier acte de sa vie de roi fut d'appeler à lui le grand écrivain et le meilleur représentant de l'esprit français, Voltaire, et l'un des derniers fut d'approuver et même de provoquer ce fameux concours sur l'éloge de la langue française que lança en 1784 l'académie de Berlin, et on sait que Rivarol y remporta le prix par son discours sur l'universalité de la langue française. Singulier ennemi de la France et de son génie ! Il nous fit la guerre, il est vrai, mais il fut également notre allié, car cet homme étonnant fit toujours passer ses ambitions politiques avant ses goûts mêmes, et, véritable homme d'Etat, ne laissait pas ses opinions lui dicter sa conduite. N'est-ce pas à d'Alembert qu'il disait, comme celui-ci lui parlait de sa gloire militaire, qu'il n'en faisait plus grand cas et qu'il donnerait toutes ses victoires pour avoir écrit Athalie? Il était un peu capricieux et ce ne fut là sans doute qu'une opinion du moment. Mais, comme l'a bien vu Sainte-Beuve, il y avait en lui un homme de lettres, un écrivain préexistant à tout, même au métier de roi. Ce qui dominait en lui, c'était le culte des lettres, la passion des choses de l'esprit. Et que l'on ne croie pas que ce fût un

goût factice que celui qu'il manifesta toujours pour les lettres françaises. Il avait été élevé par un Français de mérite, nommé Duhan, qui lui avait inspiré l'amour de la langue et de la littérature françaises et il avait trouvé parmi les réfugiés français protestants une sorte de tradition, fort amoindrie, mais encore efficace. Son modèle fut Louis XIV et il se proposa de l'imiter en tout, et d'abord dans la protection qu'il avait accordée aux lettres et aux arts. Il n'avait encore que vingt-quatre ans et il était encore sous la tutelle tyrannique de son père quand il écrivit pour la première fois à Voltaire, inaugurant ainsi une correspondance qui devait durer tant d'années, car s'ils se fâchèrent, il se réconcilièrent aussi.

Elle est bien curieuse, cette première lettre. C'est l'amour littéraire dans toute sa candeur, toute l'admiration dans ce qu'elle peut avoir de plus frénétique. Cela aurait peut-être continué très longtemps sur ce ton, si Voltaire n'avait pas cédé à l'invitation du roi et s'il n'était allé près de lui. Voltaire, disait Frédéric, est l'unique héritier du grand siècle qui vient de finir, c'est le plus grand homme de France, un mortel qui fait honneur à la

parole. Il disait encore : « Je compte pour un des plus grand bonheurs de ma vie d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que le vôtre. » Et tout cela n'était pas flatterie, mais expression d'une sincérité évidente. Il faut d'ailleurs reconnaître que Frédéric est l'homme le plus sincère qui fut jamais, sinon dans sa politique, du moins dans ses écrits désintéressés. La flatterie, dans cette première phase de la correspondance, est bien plutôt du côté de Voltaire, qui traite le jeune prince de Lycurgue et de Solon, le compare tantôt à César et tantôt à Catulle, ce qui permet à Frédéric de lui répondre avec simplicité : « Je ne suis, je vous assure, ni une espèce ni un candidat de grand honneur ; je ne suis qu'un simple individu qui n'est connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, selon toutes les apparences, ne servira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour retomber ensuite dans l'obscurité et dans l'oubli. » Le jeune prince, sage comme Télémaque, ajoute : « Quand les personnes d'un certain rang remplissent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. » Et il

s'indigne franchement de cette différence de mesure. Comme Voltaire, une autre fois, lui a déclaré qu'il écrit mieux que Louis XIV, lequel d'ailleurs ne savait pas l'orthographe, il s'attire cette réponse qui est une leçon de tact, dit Sainte-Beuve : « Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits; un solécisme, une faute d'orthographe, ne pouvaient ternir en rien l'éclat de sa réputation, établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé. Il lui convenait en tout sens de dire : *Cœsar est supra grammaticam*... Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie ; et c'est là toute la gloire que j'ambitionne. » On ne prétendra pas que ces sentiments simples ont toujours été les mêmes à l'égard de la France comme à l'égard de lui-même. Il y a un Frédéric plus compliqué, qui a aussi des parties moins agréables et même un peu barbares. A l'admiration qu'il eut toujours pour la civilisation française se mêla plus tard beaucoup d'envie et aussi beaucoup de présomption. Il crut un peu vite et un peu tôt qu'il avait formé un peuple capable d'en produire une autre qui l'égalât, mais du moins ce n'est pas là un sentiment

indigne ni qui mérite la réprobation. Voltaire, qui après les années de ferveur répandit tant de mauvais bruits sur Frédéric, a, le premier, cherché à donner à l'Europe une idée erronée sur l'homme dont il avait été longtemps l'ami autant que le courtisan. Et c'est dans les pamphlets, d'ailleurs pleinement amusants, de Voltaire qu'on a périodiquement exhumé un portrait caricatural et satirique du grand homme. Brouillés, ils se traitèrent l'un l'autre comme d'anciens amants sans délicatesse, mais c'est Voltaire qui, ayant le plus d'esprit, lança les mots les plus cruels. J'estime que, même aujourd'hui, un Français qui se respecte doit aller chercher le portrait de Frédéric ailleurs que dans un pamphlet qui n'a d'autre mérite que d'être extrêmement méchant et extrêmement spirituel. La plus grande défaveur qui puisse aujourd'hui atteindre Frédéric est d'avoir été l'initiateur de la grandeur d'une nation qui aujourd'hui ne peut plus être estimée ; mais ce serait être bien sot que de vouloir faire remonter le cours des responsabilités. Faisons preuve de plus de bon sens en essayant de rendre justice à un homme qui fut un des beaux exemplaires de l'humanité, un fils spirituel de la

France, un élève des Voltaire, des d'Alembert, des philosophes français. N'est-il pas mille fois vexant pour l'Allemagne que son plus grand prince et l'un des deux hommes éminents qui précédèrent Gœthe furent des produits de l'esprit français ? Leibniz, le représentant du génie allemand au XVIIe siècle, est un écrivain français ; Frédéric, le représentant du génie allemand au XVIIIe siècle, est un esprit français. Est-ce que nous voudrions renier cette double preuve de notre ancienne prééminence ? Quelle bêtise ! Comment ne pas voir que c'est une des belles victoires spirituelles que nous ayons remportée dans le passé ? Oui, il y avait vers 1750 un grand esprit en Allemagne ; mais il pensait en français, il s'était abreuvé aux sources de l'esprit français, et ne regardait au delà de la France que pour s'arrêter à l'antiquité, à Polybe, avec lequel il a tant de rapports comme historien, à Lucrèce dont découle une partie de sa philosophie.

Frédéric qui croyait avoir policé son peuple, et qui l'avait en effet tiré de la barbarie, en lui ouvrant l'Europe, avait lui-même fait si peu de progrès dans les lettres allemandes, dans la connais-

sance du génie allemand que, sur la fin de sa vie, il n'était pas en état de comprendre *Werther*. Qu'aurait-il dit devant *Faust*? Il avait annoncé pourtant une floraison du génie allemand à cette époque, mais il entendait sans doute une floraison à la française, une imitation des anciens, comme celle qui avait fait la gloire de notre XVIIe siècle. Ce grand Allemand fut, quoi que l'on puisse dire, soit en Allemagne, quand on veut l'exalter, soit en France, quand on veut le dénigrer, fut aussi peu Allemand que possible. Je voudrais, et cela à la fois d'une élégante justice et d'une ironie presque cruelle pour les Germains rétrogradés d'aujourd'hui, que l'on comprît les œuvres de Frédéric, comme celles de Liebniz dans la collection des grands écrivains français. La patrie littéraire d'un homme n'est-elle point celle dont il a adopté la langue et l'esprit? Il ferait vraiment bonne figure, celui dont disait d'Alembert : « Il est presque la seule personne de son royaume avec qui on puisse converser, du moins de ce genre de conversation que l'on ne connaît guère qu'en France, et qui est devenu nécessaire quand on le connaît une fois. » Ce serait une manière de prouver aux Alle-

mands cette vérité que si on peut être un grand homme allemand, pour être un grand écrivain il faut s'exprimer en français; et, quand ce n'est plus la mode, il faut du moins, pour acquérir dans le monde une réputation solide, être comme Gœthe ou comme Nietzsche des hommes qui ont subi, aussi fortement que possible, l'influence des lettres françaises, de la civilisation française.

TABLE

—

Poitiers. — Imp. G. Roy, 7, rue Victor-Hugo.



